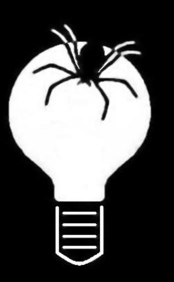


L'AMPOULE

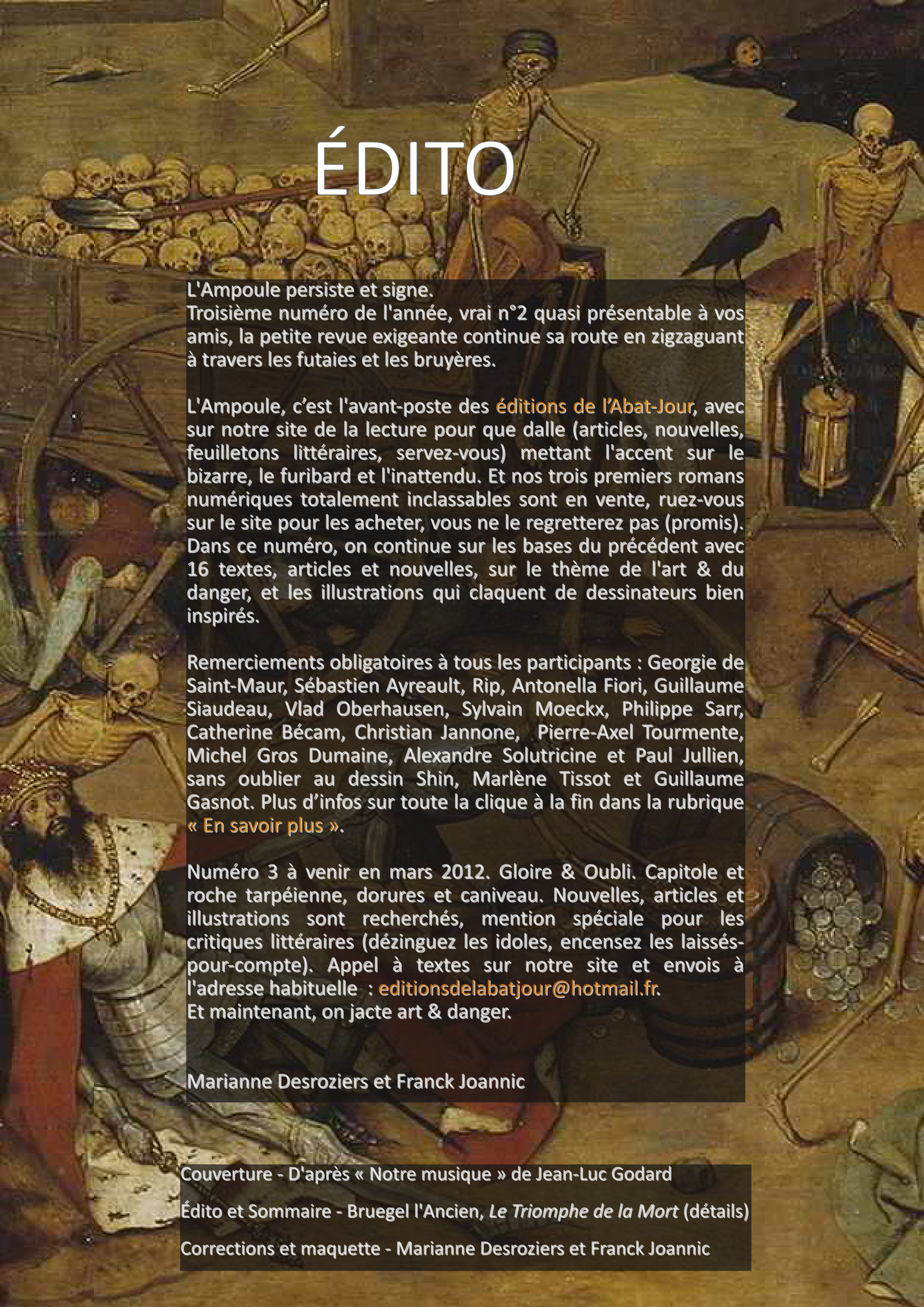
revue littéraire énervée

Art
& Danger



Numéro 2

Décembre 2011



ÉDITO

L'Ampoule persiste et signe.
Troisième numéro de l'année, vrai n°2 quasi présentable à vos amis, la petite revue exigeante continue sa route en zigzaguant à travers les futaies et les bruyères.

L'Ampoule, c'est l'avant-poste des éditions de l'Abat-Jour, avec sur notre site de la lecture pour que dalle (articles, nouvelles, feuilletons littéraires, servez-vous) mettant l'accent sur le bizarre, le furibard et l'inattendu. Et nos trois premiers romans numériques totalement inclassables sont en vente, ruez-vous sur le site pour les acheter, vous ne le regretterez pas (promis).
Dans ce numéro, on continue sur les bases du précédent avec 16 textes, articles et nouvelles, sur le thème de l'art & du danger, et les illustrations qui claquent de dessinateurs bien inspirés.

Remerciements obligatoires à tous les participants : Georgie de Saint-Maur, Sébastien Ayreault, Rip, Antonella Fiori, Guillaume Siaudeau, Vlad Oberhausen, Sylvain Moeckx, Philippe Sarr, Catherine Bécam, Christian Jannone, Pierre-Axel Tourmente, Michel Gros Dumaine, Alexandre Solutricine et Paul Jullien, sans oublier au dessin Shin, Marlène Tissot et Guillaume Gasnot. Plus d'infos sur toute la clique à la fin dans la rubrique « En savoir plus ».

Numéro 3 à venir en mars 2012. Gloire & Oubli. Capitole et roche tarpéienne, dorures et caniveau. Nouvelles, articles et illustrations sont recherchés, mention spéciale pour les critiques littéraires (dézinguez les idoles, encensez les laissés-pour-compte). Appel à textes sur notre site et envois à l'adresse habituelle : editionsdelabatjour@hotmail.fr.
Et maintenant, on jacte art & danger.

Marianne Desroziers et Franck Joannic

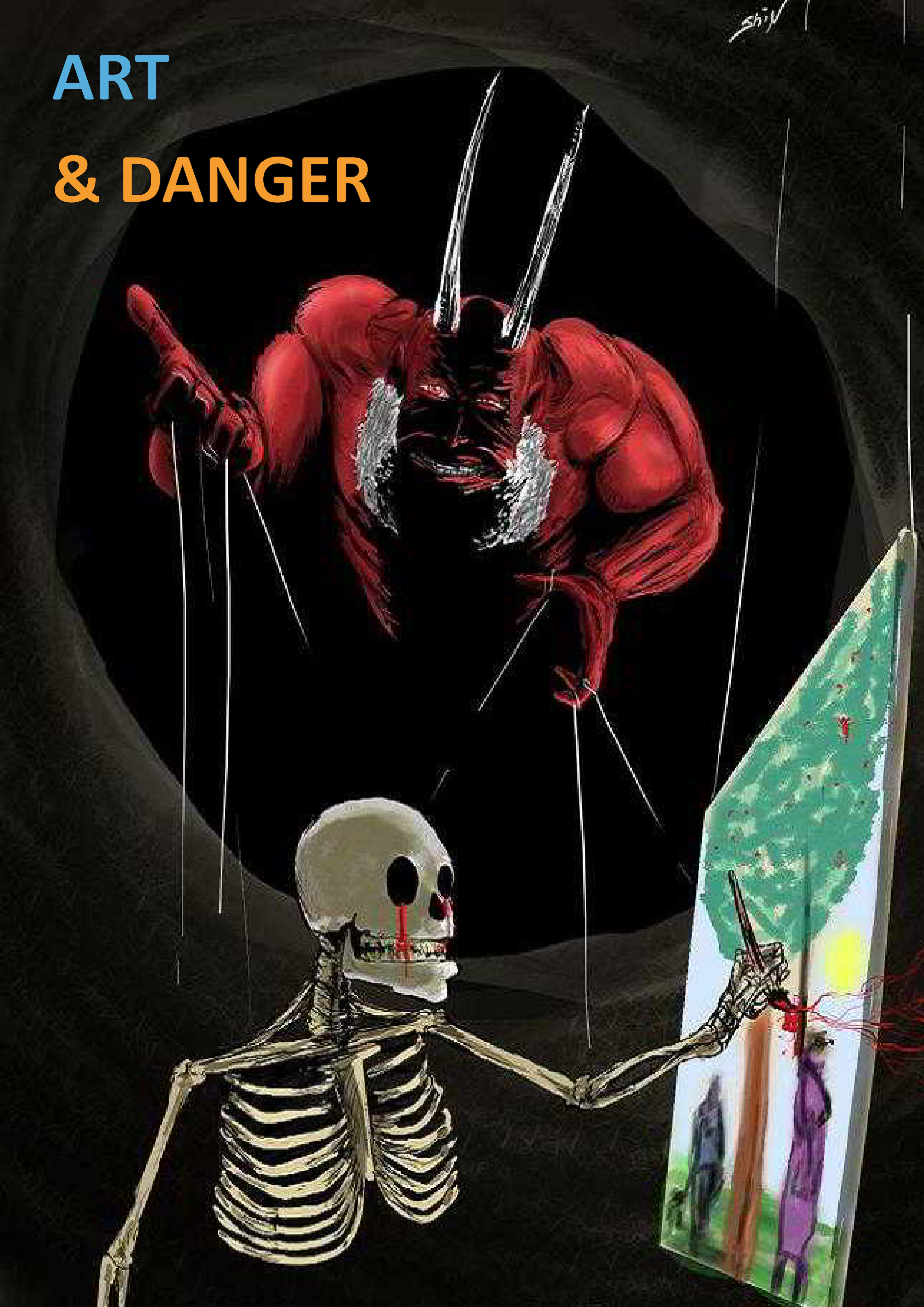
Couverture - D'après « Notre musique » de Jean-Luc Godard

Édito et Sommaire - Bruegel l'Ancien, *Le Triomphe de la Mort* (détails)

Corrections et maquette - Marianne Desroziers et Franck Joannic

SOMMAIRE

ART & DANGER



T.O.c.-t.o.C.

Georgie de Saint-Maur

Tu vois, ces banlieues grasses qui se tissent graduellement entre nos discussions suaves ?

Elles sont mues par des manivelles écumeuses. À répétition !

Ou bien encore par le grand chambellan de ton jeu d'échecs passif. Celui de ta matrice belliqueuse. Distribué de sa plus belle voix, dans les chambrettes, avec un fouet paisible.

Encadré par deux bougies gluantes de lumière, comme deux tableaux de René Magritte.

Ce seront les bienveillantes bougies de nos gros cosmonautes de paprika.

Ceux qui, pour la millième fois, vont chevaucher ton âme fétide.

Ceux qui vont te cliver dans des ruelles aussi narcissiques que les œuvres de Michel-Ange.

— Oui, j'ai perdu ta raison. Et à plusieurs reprises même.

— Et alors ?

— Elle avait semé des cailloux derrière elle, il lui a été bien facile de nous retrouver.

C'est pour cela que, lorsque tu t'affaisseras, toute nue, dans un cercle mort, je te déchirerai.

Le sourire éteint et les yeux embués.

Bouchés comme une gare belge de Paul Delvaux.

J'embrasse la gomme de tes paupières fluides et je reste passionné par la saga débauchée de tes initiations.

Des apprentissages fournis par ton courageux cerveau.

Méchamment déformés par le relief de ta peau. Similaire. Car c'est la mienne.

Et même celle de Géricault !

Je me rends parfaitement compte des obstacles.

Des nuances que tu pourrais hasarder à la lecture de mon texte.

Il ressemble un peu à l'abordage de deux vaisseaux pestilentiels, dans lequel s'insinue très lentement l'amertume.

Une amertume sanctifiée par la nef malléable de ton église. Déifiée par mon espoir mystique.

A peu près comme une sérigraphie d'Andy Warhol.

Lorsque les vitraux en plastique de tes cuisses rédigent, à cœur perdu, le roman écœurant de nos vies, tes empressements de dactylographe ne gagnent que les mirages de la tristesse des hommes.

Comme les collages de Max Ernst.

Soleil jaune et tout gras… Bien oisif… Comme un Ready-made.

Nue dans la satanée grange de ton enfance. La tête recroquevillée sur tes petits genoux.

Comme dans l'azur oblitéré des vacances qui rayonnent de travers…

Avoue que tout retombe toujours en pluie malodorante sur le gaz du présent.

Froissé pour ainsi dire, comme le gentilhomme de Giuseppe Ghislandi.

Définitivement enclose dans ta magie, tu sais maintenant le désespoir logique de notre espérance ratatinée.

Ton visage, assombri par le trident de la conquête, est tout aussi galant qu'une fête d'Antoine Watteau…

Eh bien, ta victoire enfourchera son ultime piano dans un massacre horizontal.

Tu beugleras, parcourue de frissons nucléaires, comme une sculpture de Brancusi.

Mes petits-enfants prient pour que tu sois vaste. Éternisée dans l'hippocampe.

Tu leur seras révélée par la soie de ta langue obèse qui me feuillette.

Un sublime désordre fera de tes cheveux bouffants d'azote un plafond d'église où l'on aura écrasé ce bon vieux Tiepolo. Comme on écrase une guêpe.

Ah, tu es sur mon front, nimbée d'orgasmes. Sectionnée par le milieu, comme un ver par la bêche du jardinier. Collée au pourtour d'une auréole effervescente.

Ah, tu es sur mes cuisses ! Ton corps émétique a l'ampleur d'une surdité. Sourd comme les fesses que peignait François Boucher.

Et puis tu tombes en avant, avec un râle.

Une invitation à prendre un verre dans tes estampes japonaises. Sans doute pour me montrer ta mauvaise collection d'asiles psychiatriques…

Enfumée et lourde de beauté, tu ne cesses de vagir. Fardée de malheur. Aussi inconstante à suivre mon désir que les sanguines de Véronèse...

Autant est impérative l'immigration vers ta chaleur sale, autant cette ordonnance versifie ta voix en mineur...

Bien plus loin que l'océan où ton regard damné osa saborder ce pauvre Raphaël.

La lumière pernicieuse rend cette chaleur sacrée et l'ondulation animale de notre héroïne intrépide y bouillonne.

En tamisé, au vert de ses cils...

— Vous avez dit Cécile ?

Mais te voilà camisolée près de la cruche d'eau cassée. Vertus de faïence hypocrites, comme celles de Greuze.

Petite avortée aux signalements divers, pour qui, dans ma poursuite, je suis devenu brutal...

Ton sang pourri rejaillit autour de mes veines en torrents éblouis. Sache que les pensées difformes du Caravage s'incrusteront dans ta pénitence.

Dans ta punition... La poitrine traversée par un rêve malsain, je serai aussi immatériel que tu le désireras. Viens donc te promener dans ma charogne pour que nos doigts s'unissent, comme ceux de Madame Vigée-Lebrun s'unissaient à ceux des enfants de la Reine de France.

C'est le matin. Il fait clair. Et j'ai si froid.

Je n'ai pas le temps de déjeuner.

La police est venue, il faut que tu t'abrites sous mon adresse comme un pigeon bagué.

Tu viendras donc reposer chez moi.

Dans mon orgie aussi édentée que le dernier sourire de Rembrandt van Rijn.

Ma belle créature aux mains coupées...

Contre six milliards, je te cicatrise.

L'Indienne aux bijoux, la grosse veine toute nue et le petit garrot...

Mais aussi menteuse que l'était Fernand Khnopff.

À quoi penses-tu ?

À Jésus ? Cet exemple étonnant de crucifixion obscène ?

Ou plutôt à la cinquième saison ? À l'Australie, dernier rivage où nous pourrions, à brûle-cœur, déambuler dans ta dépouille ?

Lorsque tu traînes ta fumée corruptrice le long des quais excommuniés...

Comme une locomotive de Turner.

Sept ans déjà, j'étais l'artiste fou, pendu aux lames majeures...

Si tu voulais te souvenir. S'il existait un moyen d'aller à l'encontre de l'infâme tristesse de Félicien Rops.

Ils disent que ma raison vacille.

Je le sais, mais ils disent aussi que tu es dingue.

C'est toi ou moi ! Mais pourquoi pas les deux ?

Et puis, de toute façon, la dernière chose à faire : dérégler des tournesols pendant des heures, solitaire comme Vincent Van Gogh...

Abandonné par toi. Mais tu n'y peux rien.

Toi, je t'aime.

Mes yeux me font mal à ne plus regarder autre chose que la mélancolie.

Les dessins piquants comme une alène d'Albrecht Dürer.

Je profite d'un faux instant de lucidité pour presser ta main dans la mienne.

Je palpe une douceur qui frise la télévision. Mais je l'avais déjà explorée sur ta grosse bouche visqueuse. Car à partir d'une certaine heure, tu sens la mort.

Mais tu n'y peux pas grand-chose, toi. Je t'aime.

Je te cherche dans l'affliction et sans y croire.

Je te trouve quand tu n'es pas là, comme parfois l'on découvre Cranach l'Ancien.

Je veille sur toi, parce que je ne peux rien chiner d'autre.

Je ne veux plus.

Tu es ma cinquième saison de couleurs, de parfums.

Tu me feras mourir en douceur. Aux barbituriques.

Tu es ma maladie de cheveux, de regards poisseux, au maudit visage de lapin que je désire.

J'ai essayé de te dessiner aussi bien que Jérôme Bosch, dans ma petite toux du matin.

Quand tu t'en vas à six heures.

Et tu t'en vas toujours, maintenant...

Tous les matins, tu me quittes.

Ne m'oublie pas / Au revoir.

Diffamée par toute la force du stupide cylindre que tu consumes.

Fiction

Tu te souviens parfois ? J'ai crevé pour que tu dormes tranquillement dans mes tout petits bras.
Tu ne te rappelles plus. Non.
Comme on ne se rappelle plus de Jeanne Hébuterne.

Je t'aime.

Mais un jour, je te tuerai.
Mon estomac tournera en vrille. J'aurai la bave aux lèvres.
Et je t'aimerai dans les pierres.
Au labour de ton mirage dégueulasse.

Tu es ma folie...
Je suis ta guérison...

Peur et danger : « Un chien andalou » de Luis Buñuel et Salvador Dali

Marianne Desroziers

Peu de films aussi courts (16 minutes) ont à ce point influencé l'histoire du cinéma et suscité autant d'interprétations qu'« Un chien andalou », court-métrage en noir et blanc, surréaliste et muet (1) de 1929, réalisé par Luis Buñuel dont il co-signa le scénario avec Salvador Dali.

Un film majeur donc, qui comme nous allons le voir est imprégné par la peur et le danger, thématiques récurrentes du cinéma surréaliste dont il est l'incontestable précurseur.

Origine

Au départ du film, il y a une discussion entre deux rêveurs qui ont voulu mélanger leurs imaginaires et leurs inconscients. Les deux amis se sont un jour raconté leurs rêves : pour Luis Buñuel, c'était un nuage effilé coupant la lune et une lame de rasoir tranchant un œil, pour Salvador Dali une main pleine de fourmis grouillantes.

Ils écrivent le scénario en six jours sur le mode du cadavre exquis : ils consignent les premières images qui leur viennent en tête, pourvu qu'elles soient acceptées par l'autre et libérées de toute influence liée à leur éducation, et construisent ainsi leur histoire sous la forme d'un enchaînement imprévisible, seul moyen d'aboutir à un résultat digne d'intérêt car innovant.

Sur de telles bases, le projet des deux hommes ne pouvait qu'aboutir à une œuvre hors normes, inclassable, susceptible de provoquer toutes les émotions et tous les ressentis.

Thématiques

Ânes morts, piano symbole de la décadence bourgeoise, fourmis comme représentations de la mort, motifs religieux, femmes, papillons, insectes, figure du double : autant de thèmes qui ont inspiré la peinture de Dali toute sa vie et qui sont présents dans « Un chien andalou ». « L'âne pourri » est d'ailleurs le titre d'un livre écrit par Dali publié en 1928, dans lequel il expose sa méthode paranoïaque-critique. Le court-métrage fait également référence à un tableau de Vermeer, « La Dentellière », lorsqu'au début une femme regarde ce tableau reproduit sur un livre.

Quel que soit le point de vue, les références sont innombrables et

1 Une deuxième version du film avec de la musique (tango argentin et extraits de *Tristan et Iseult* de Wagner) est sortie en 1969, puis une troisième en 1983 sous la direction de Mauricio Kagel.

presque infinies tant le film puise son inspiration aux sources du mythe et de l'inconscient, en étant ouvert à toutes les lectures par la richesse de son contenu.

Par ailleurs, les deux auteurs se mettent eux-même en scène : Buñuel incarne l'homme qui coupe l'œil de la femme dans la fameuse scène d'ouverture, tandis que Dali est l'un des deux séminaristes traînés sur le sol accrochés à un piano. Plus qu'un clin d'œil de connivence avec le spectateur à la mode Hitchcock, quand Buñuel apparaît dès les premières secondes du film pour trancher l'œil en gros plan, il s'agit là d'une forme d'avertissement aux spectateurs, à la manière d'un Lautréamont, par ailleurs inspirateur des surréalistes.

Cet avertissement crucial pourrait se traduire par la formule suivante : pour entrer dans ce film, il faut lâcher prise et se délester de tout rationalisme, en somme adopter un regard neuf.

Art & Danger

Mais revenons au thème de ce numéro : Art & Danger. La peur et le danger sont présents de la première à la dernière seconde du film : peur de la mort, danger représenté par l'Autre dans sa différence, dans ce qu'il révèle de nous aussi.

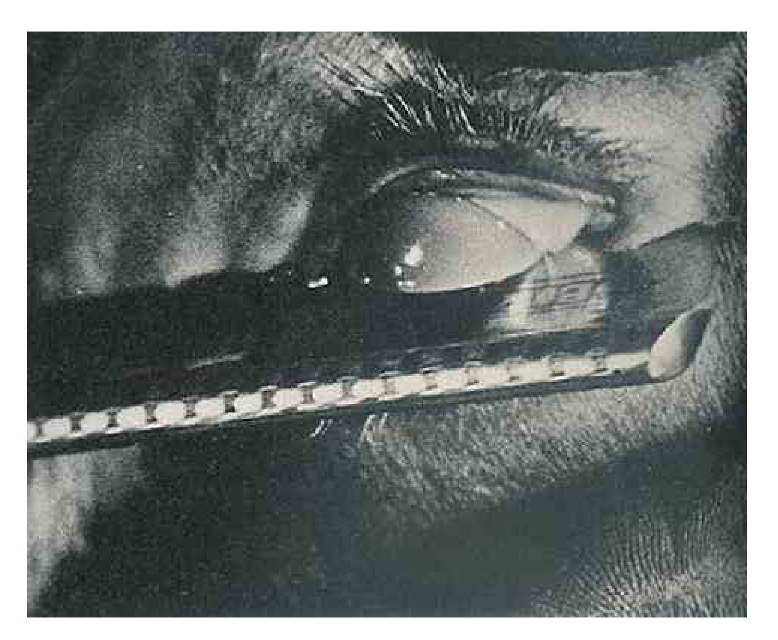
Eros et Thanatos se livrent ici un combat sans merci (je ne vous dirai pas qui gagne au cas où vous ne l'auriez pas vu et que vous croyiez encore au Père Noël). Le désir prend la forme de l'ambiguïté sexuelle (un hermaphrodite qui manipule une main coupée par terre, un homme déguisé en femme de ménage) et de l'attirance non partagée (la femme qui se refuse à l'homme).

Dali et Buñuel partageant un rapport complexe à la religion catholique, le péché, la punition et la rédemption ne sont jamais loin.

La part de violence du film, très dérangeante pour les spectateurs de l'époque, apparaît dès la scène initiale avec cet œil tranché resté célèbre. Elle fut sans doute sous-estimée par la suite, au profit de la succession d'images oniriques à partir de laquelle est bâti le court-métrage, ce qui inspira à Buñuel lui-même cet avis lapidaire : « La foule imbécile a trouvé beau ou poétique ce qui, au fond, n'est qu'un désespéré, un passionné appel au meurtre ».

Le sens à donner à l'œuvre n'est au final pas si important que l'on pourrait le croire : les deux auteurs ont toujours affirmé qu'il n'y avait rien de plus à chercher dans leur film que les images montrées, arguant qu'ils avaient, dès l'écriture du scénario, abandonné « tout ce qui pouvait signifier quelque chose ».

Ci-dessous : quelques images tirées d'« Un chien andalou » (1929), dont les deux plus célèbres, l'œil coupé et la main remplie de fourmis.













En conclusion

Non linéaire, surprenant, inventif et brutal, « Un chien andalou », sujet à toutes les interprétations, constitue bien évidemment un film majeur dans l'histoire du cinéma, une œuvre d'une liberté totale qui n'avait alors pour unique but que d'amener du nouveau par l'émulation entre deux imaginaires débridés.

Ironie de l'histoire ou finalité prévisible, cette volonté d'innovation, de jeu avec le spectateur pour prendre ses attentes à rebours, est l'exacte opposée de la production cinématographique actuelle saturée de remakes, de suites et d'acteurs bankables vus jusqu'à l'écœurement, où la répétition des situations connues, voire éculées, est la quasi-assurance du succès commercial recherché à tout prix.

Sur Internet :
- Le film en intégralité sur YouTube
- Un site en français dédié au film
- Une analyse du court-métrage des plus pertinentes
- Une critique fouillée sur DevilDead.com



Vivre d'abord

Sébastien Ayreault

Cette rubrique est consacrée à un texte de fiction à la première personne, où le narrateur dévoile une partie sombre de son existence.

Je pourrais confesser sur des kilomètres, en public, ça ne me dérange pas. Des jours, et puis d’autres nuits. Je n’ai pas tout dit. Je n’ai pas fini. Je n’ai pas peur.

J’ai pris à droite, rue de la Roquette, ma guitare dans une main et dans l’autre, Laura. Je venais de chanter devant une trentaine de personnes, je venais de me faire cent euros. Le dernier métro sifflait au loin. Place du Père Chaillet, juste avant Voltaire, un type est sorti de l’ombre et nous a fait signe.

— On va le louper, elle a dit.

— Vous n’avez pas un portable ? J’ai besoin de passer un coup de fil, c’est urgent.

Elle m’a tiré par la main.

— Vraiment, il a dit, en ouvrant les bras, en secouant la tête, c’est urgent. Je n’ai pas envie de passer la nuit dehors.

Sa gueule ne me disait rien — mais qu’est-ce qu’une gueule, hein ? J’ai posé ma guitare et tiré mon portable de ma poche, le lui ai tendu.

— T’es dingue, elle a dit.

— T’es cool, mec, il a dit. Je vais pas te le voler, je fais vite, promis.

Le type a composé un numéro, le type a commencé à parler, le type a commencé à marcher, le type a commencé à s’éloigner, doucement, et puis sûrement, le type a disparu.

— Et voilà, Ducon ! elle a dit.

— Et merde !

— Allons au poste de police, c’est juste là.

— Laisse tomber, allons plutôt boire une bière plus bas. Je vais appeler de ton portable pour couper la ligne.

À peine franchi le seuil, j’ai ressenti une décharge électrique dans tout le corps. Un cul, mais un CUL ! Jamais un cul ne m’avait fait un tel effet. Il était là, posé sur le tabouret, énorme. J’ai senti la chance tourner. On s’est installé au comptoir, j’ai commandé deux blanches et fait le nécessaire à conneries pour supprimer ma ligne. De là, j’ai appris que je n’avais pas le choix, qu’il me fallait absolument aller déposer une plainte



chez les flics, qu'il leur fallait le putain de papier, quelle putain de perte de temps ! Laura s'est excusée, un rien sur les nerfs, et le cul m'a glissé son numéro de téléphone avec un clin d'œil.

— Appelle-moi.

Le cul est parti.

Le cul s'appelait Sandra.

Laura est revenue.

— Allons à l'OPA, dis-je.

— Pourquoi foutre ?

— Pour danser, tiens donc !

J'ai fini ma bière, payé.

— Tu te fais voler ton téléphone y a pas vingt minutes, et maintenant tu veux danser ?

— Écoute, j'ai dit, y a cinq ans de ça, le type m'aurait volé ma guitare. Il m'aurait mis son poing dans la gueule et serait parti en courant avec ma Yamaha. Tu vois pas le progrès ? Un putain de téléphone à la con, qu'est-ce que j'en ai à foutre, hein ? Allons danser.

Deux jours plus tard, je m'enfonçais dans le cul de Sandra. Pire, j'avalais deux saloperies de pilules, m'enfonçais dans Sandra et en tombais follement amoureux. J'allais faire ma vie avec cette fille, c'était décidé. Le coup de foudre, mec. Je lui filai ma date de naissance, elle passa un coup de fil et, deux heures plus loin, elle me prédit mon avenir. Un bel avenir, bordé de mimosas, de gloire et de pognon. Du cinq étoiles. Acajou, faitout en fonte et roule chérie !

J'étais lessivé, mort de trouille, malade. D'alcool, de défonces en tout genre, de gueules de bois, de gueules blanches, de toutes choses jusqu'au ciel. Le plafond et son cul immense à pleines mains. Les jours qui défilent. L'ennui aussi. Elle était coiffeuse. Dans la pub. Des nichons à vous coller le bourdon. Ne pouvait pas être la femme de ma vie. Et je lui ai dit comme ça :

— Faut que je me tire.

— QUOI ? elle a hurlé.

— Laura m'attend.

— QUOI ? elle a hurlé.

J'ai enfilé mon jean.

Elle m'a collé une tarte en travers de la tronche.

— APRÈS TOUT CE QUE TU M'AS DIT ? TU TE TIRES, C'EST ÇA ? FUMIER ! PAUV' CONNARD !

J'ai évité la deuxieme tarte, enfilé mes pompes.

— Salut, j'ai dit.

Et j'ai fermé la porte.



Cynthia était assise dans le canapé. Elle feuilletait le dernier « Elle » en grignotant des chips nature. Deux verres de vin posés sur la petite table du salon. J'ai ouvert le frigo et j'ai chopé une Kro rouge. Me suis installé devant mon ordi. Laura est sortie de la chambre.

— Tiens, elle a dit, t'es revenu ?

Je me suis contenté d'avaler une gorgée.

— T'étais où ?

— Je m'en souviens plus.

Boîte mail, zéro message. J'ai fermé l'ordi, me suis tourné vers Cynthia. On l'avait rencontrée à l'OPA, on avait dansé, Laura lui avait montré ses seins, et puis Cynthia nous avait montré les siens. Pas compliqué la vie, hein ? On était rentré en taxi, on avait fait l'amour à trois.

Et alors, vous me direz ? Alors, rien.

— Je vais me coucher, j'ai dit.

— T'as déposé plainte ?

— Toujours pas, non.

— Tu vas le faire ?

— Ça m'étonnerait. Qu'ils aillent tous se faire mettre !

Cynthia a ri.

Laura aussi.

Je me suis glissé dans les draps.

Ce matin, assis sur la balançoire, mon fils sur les genoux, le soleil au travers, je ne comprends plus très bien cette vie qui a été la mienne dix ans durant. Ou bien alors était-ce ce libraire, rencontré par hasard, un dimanche place Saint-Sulpice, et qui m'avait dit comme ça : « Vivez d'abord, vous aurez tout le temps d'écrire après ».

Umbro au 4x4 Café

Rip

« Merci à mon public. » Remington RIP

1

Grosse patate soirceu au 4x4 kawa, comme toujours level décibels c'est BOZ qui sponsorise le bordel, un ancien hangar industriel, on se croirait au Zénith de Paname, à trois portes de périphe. Pour ce qui est de la clarté du mix, on repassera quand y z'auront enfin viré l'autre baltringue d'ingé son qui n'a pas encore rationalisé qu'y avait un petit paquet de tranches à explorer sur une console numérique 32 pistes après graves-aigus et balance gauche-droite. L'autre croit que c'est une chaîne stéréo. Avec notre tube en puissance, *Ze jamais deux sans toi*, on met tout le monde d'accord en première partie. Les petites putes, bourrées ou pas, sont en chaleur, bin-ça-alors ?, et même les gros connards qui dissèquent à sec, qu'aiment jamais rien, qui critiquent toujours tout d'habitude jouent les mecs sympas qui valident le titre. Une compo à nous, un slam d'amour physique avec un arrangement un peu cow-boy et un riff de guitare porno à chier dans ton froc, un plan pas plan-plan et un bon pont. Y nous manque quand même un lascar aux synthés pour les nappes de marmelade, enfin on fait avec les moyens du bord.

Les rabat-joie chavirent, ont un petit cœur aussi, une part intime fleur bleue. Le public n'a jamais entendu ce morceau mais reprend déjà le refrain en chœur sans véritablement le comprendre — ô potentiel subversif de la chanson ! Un refrain qui, contrairement aux branleurs qui le chantent, se retient facilement.

Tu m'as jeté comme une chaussette vieille / Tu m'as déposé aux encombrants / Tu m'as bazardé à la corbeille / Mis sur le banc des remplaçants / Tu m'as placé dans le mur à neuf mètres / Sifflé en position de hors-jeu / T'as foutu mon shit par la fenêtre / Tu m'as logé dans une piaule crasseu- / Ze Jamais deux sans toi Ze jamais deux sans toi (bis) / Tu m'as bien attendu au tournant / Mis une balle brossée petit filet / Mon number tel guillaume écrasant / Reviens on oublie tout ramène ta frai- / Ze Jamais deux sans toi Ze jamais deux sans toi (bis) / Bifurqué sur une voie de garage / Un jour tu as tiré la chasse d'eau / Merde j'me suis croûté du porte-bagages / Mets-moi un carton rouge si tu l'o- / Ze Jamais deux sans toi Ze jamais deux sans toi (bis) / J'finis à la décharge à la casse / Coup de

sifflet final en soi / Comme un malpropre mis à la lourdasse / Putain je t'aime c'est trop naze Françoi- / Ze Jamais deux sans toi Ze jamais deux sans toi (ad lib)

La première partie du concert, c'est une sorte d'audition, c'est comme ça que ça marche au quatre-quatre. Si t'es pris, tu bookes les six prochaines deuxièmes parties, t'es enfin payé. Y a toujours deux groupes par soir, c'est le concept : un en première partie qui auditionne et l'autre qui est programmé, rémunéré quoi.

2

Loge #2 — Attendez, je vais faire les présentations. Venez, entrez mes belles, venez prendre, euh, boire un coup. Alors voilà le fameux peugrou, les F2P, une petite dream team, faut l'dire. Chacun va se présenter tout seul comme un grand en fait.

— Salut, donc moi c'est l'Olive. Hum. Drums. Qu'est-ce que tu bois ? Et ta copine ? Avec de l'eau, le Ricard ? Vous connaissez l'histoire du petit singe qui trempe ses couilles dans le whisky ? C'est un guitariste de piano-bar qui sirote gentiment son sky pendant sa pause et un petit singe surgit derrière le comptoir, trempe ses couilles dans le whisky et disparaît.

— Ce genre de petits singes de bar, ça s'appelle des capucins.

— Wai mais c'est pas le propos.

— Le petit singe donc.

— Merci pour lui. Alors le gratteux fait à son pianiste : « Hé, putain de merde, tu connais le petit singe qui trempe ses couilles dans le whisky ? ». Et l'autre répond : « Rappelle-moi le premier accord ? ».

Tout le monde mort de rire jaune, sauf un qui trouve toujours ça vraiment drôle et une des filles qu'a pas écouté.

— Bonjour, ma name est Lou from Boston. Ne bois plus, ne fume plus, ne shoote plus, just play guitar et je chante la chœur une peu mal aussi et la morceau de Johnny Hallyday.

— Mais en anglais !

— T'as vu comment y dit Hallyday ? Y dit pas A-li-dê, y dit un truc bizarre à toute vitesse. Il arrive pas à dire A-Li-Dê, ce con d'Américain. Hé, c'est pas Jeannot Vacances.

— Vazy dit Djo-Ni-A-Li-Dê pour voir ?

— John Holly deeeuhh. Fuck you ! Tu savez comment on fait arrêter une musicien classique de jouer ? Exact, tu enlèves son partition. Et comment on fait arrêter une musicien rock de jouer ? Yeah, tu remis le partition !

PTDR jaune. On les connaît par cœur mais ça nous fait toujours marrer devant les nouvelles groupies.

— Je suis Chiria, gratte solo. Vous fumez ? Toi, tu dis pas non ? C'est bien paskeu c'est toi, normalement, le joint ne tourne pas : c'est le groupe qui doit tourner !

— Et les morceaux !

— Exact, et les morceaux. Alors que dit un rasta quand il a plus rien à fumer ?

— T'aurais pas un joint à me dépanner ?

— Nan, y dit : le reggae, mais c'est quoi cette musique de merde ? Wahaha jaune, mais qu'il est con, c'est trop drôle !

— Et moi, bin, c'est Rip, basse-chant, enchanté. J'adore ton décolleté 3D, toi, et cette épaule nue, ça donne envie d'en faire une chanson sur-le-champ. Keske c'est qu'un musicien de studio célibataire ? Tu sais pas ? Bin un SDF.

Mdr lol rab etc. jaune.

La machine à écrire des chansons se met en route toute seule dans ma tête. À cause de la drogue. *Du bout de ma réalité 3D / observe épaule dénudée / compatibilité de peau et ziiii / si j'prends une veste et bin tant pis…*

3

Un peu avant, sur scène, Lou : *And now, ladies and gentlemen, une morceau de Johnny Holly deeuh !*

Le public : *WAAAAAAAAAAAIIII…*

MAIS EN ANGLAIS !

Et Chiria envoie l'intro de *Hey Joe* en se tordant.

Plus tard, l'Olive chauffe la salle : *EST-CE QUE VOUS AIMEZ LES ROLLING STOOOOOONES ?*

Le public : *WAAAAAAAAAAAIIII…*

L'Olive : *Eh bin pas moi !*

Jean-Luc Palissade, paskeu le 4x4 Café lui appartient, il en est le propriétaire, nous rejoint sur scène pour taper le bœuf. On dirait qu'il a déjà bien arrosé son grand retour à la chanson.

— Mesdames et messieurs, pour vous ce soir, le grand : Jean-Luc Palissade ! Waai.

— Bon les gars, on fait un blues, nous informe hors micro l'ex-vedette du hit-parade accusé dans la presse people de toxicomanie et de pédophilie. Bref, passons. Lou, t'envoies une putain d'intro en La des familles. Les z'Amerloques, c'est comme les Brésiliens avec la samba, les Réunionnais avec le maloya, pas la peine de leur expliquer skeu c'est qu'un blues.

Palissade fait tout fort dans le micro : *Hé ho hé, stop, stop, les p'tits gars, là, hooo ! C'est quoi ce morceau ?*

— Bin un 12 Bar en La.

— *Meuh naaaan* (bien déchiré, l'idole des vieilles, là), *faites-moi plutôt tourner un blouse en français.*

— UN BLUES EN FRANÇAIS ?

— *Bin wai,* Toute la musique que j'aime *ou* Le bon temps du rock'n'roll.

— Désolé Jean-Luc, on connaît pas les accords.

— Bon, Machin, j'peux pas chanter là, y sont pas pro, ces mecs. Allez, salut, j'vais boire un coup.

4

À la fin du gig, pour déconner, Chiria fait mine de passer le chapeau dans le public. Il a jeté une poignée de pièces de monnaie pour faire plus réaliste. Faut dire qu'on est plus habitué à jouer dans les bars et être payés au chapeau que dans des salles de concert et au cacheton. C'est bourré d'Angliches dans la salle paskeu, dans l'aprème, y a eu un match du Tournoi des Cinq ou Six nations, on sait plus, au Stade de France, à même pas 3000 steeple de là. Chiria se pointe devant trois beaux rosbifs d'environ cent kilos/pièce et leur fait « pour la musique, s'il vous plait » en agitant son chapal sous leur blase. Les costauds en costard visiblement pas dessiné par un styliste italien semblent interloqués. « Sorry ? » Chiria, avec la banane, insiste en se servant de son index pour désigner l'intérieur du chapeau. « For ze miousik, pliiiz. » Le plus petit des rosbifs, plutôt le moins grand, qui fait quand même deux têtes de plus que Chiria, tire une sale tronche de mec pété et verse tout le contenu de sa pinte de bière dans le chapeau. Chiria, il est nerveux et maigre comme un clou et quand il est bourré, ce qui est d'ailleurs le cas, plus soupe au lait que lui, tu rejoins le territoire des ombres. Ça va partir en baston direct alors l'un des Anglais, le plus balèze, s'interpose en bredouillant quelque chose comme « no, no, ok, ok, it's fucking cool ». On sépare les deux belligérants avec diplomatie, nous comprenons bien qu'il s'agit d'une regrettable méprise d'ordre syncrétique et vernaculaire. Chiria parvient à se faufiler tout en vivacité et, plus bad boy qu'un hooligan anglais, se plante devant son agresseur, le fixe droit dans les yeux et boit cul sec la bière dans le chapeau. Glou glou glou, ça bave, ça coule pas cool, il s'en met partout, les pièces collent sur sa face, puis, enfin calme, serein comme un serin, lâche : « Thank you very much ». Fair-play, les Anglais se marrent comme des bossus de Nottingham. Les trois blonds baragouinent on ne sait quoi et on les voit sortir de leur poche de costard un billet de cent euros chacun et le donner à Chiria. Bien joué Chiria, beau chapeau ! Hat-trick !

5

Donc après cette première partie plutôt réussie, on enchaîne les six dates payées au 4x4. Ça se passe bien. Toujours pareil, sans surprise, sans DANGER. Le même gros son de merde et l'autre abruti derrière sa console.

— Tu peux pas mettre plus d'aigus sur ta basse, bordel ?

— Nan, j'peux pas, connard, c'est une basse. Et pi chui à fond.

Une belle salle quand même : grosse scène, des lights, et toujours le public de potes, un peu clairsemé, mais qui nous suit et à qui nous devons, ainsi que tout artiste qui se respecte, tout.

Sans surprise ni DANGER jusqu'à cette fameuse sixième et dernière date du contrat. Ce soir-là, le concert se déroule normalement, on joue pas trop mal, on veut laisser un bon souvenir de nos six passages et renouveler éventuellement le contrat même si on n'a jamais vraiment eu un feeling d'acier dans cette salle trop grande qui sonne toujours un peu vide, un peu faux. On a plié notre matos et on attend tranquilles, comme d'hab, que le directeur de l'établissement, Gilou, un Hell's Angels, ancien garde du corps de Johnny aski parait, vienne nous rémunérer en espèces.

Au black, of course.

On attend, on attend, un peu à l'écart des clients qui finissent leurs verres. Un grand maigre, lui aussi genre motard féru de gros cube américain, ordonne sèchement aux quatre keubla en blaser bleu marine payés au javelot par une société de gardiennage pour assurer la sécurité officielle entre guillemets, légale, du 4x4 Café, d'aller faire un tour sur le parking surveiller les voitures. Débarrassé de ses propres vigiles, le mec se tient bizarrement et, sans se démonter, nous sort :

— Gilou peut pas vous payer ce soir, faudra repasser plus tard.

— Bin voyons. Nous, on bouge pas d'ici tant qu'on est pas carmé, rétorque l'Olive qui fait aussi office de manager au sein de F2P.

— Ça sert à rien, fait l'autre enflure, Gilou viendra pas ce soir, et moi j'ai pas l'enveloppe des musiciens. Alors maintenant, vous dégagez !

— Bon, écoute, euh, machin truc, t'as pas le fric, c'est ça ? C'est simple, nous on se paye avec du matos. Rip prend l'ampli basse et Chiria l'ampli guitare. Une sorte de caution.

— Vous êtes fatigués de vivre ou quoi les p'tits branleurs ?

Le biker sort de son blouson un pompe à canon scié. Je m'disais bien qu'il se tenait bizarrement ce con. Il arme. Clakclak !

— Vous comprenez toujours pas ? Faut que je parle dans quelle langue, bande de p'tits connards ? Vous ramassez vos cliques et vos claques et vous disparaissez, j'veux plus jamais voir vos derches de pédé ici ! Est-ce

que je me fais bien comprendre ? Je suis en train de vous expliquer que je ne suis pas agréé pour vous payer, ironise-t-il en nous tenant en joue.

Art et danger, on est plein dedans là, nan ?

6

On n'a pas le temps de gérer le litige que les un mètre cinquante deux et demi de notre copine Brigitte qui avait une table en salle chatouillent déjà les narines du biker armé. Elle est sortie comme un diable de sa boîte.

— Alors gamin, tu veux tirer ton coup ? C'est pas paskeu môssieur n'est pas agréé qu'il doit se montrer désagréable !

— Elle est bien bonne celle-là, Brigitte !

Mais Brigitte n'entend déjà plus rien quand elle te fout à poil le biker à la parole.

— T'as pas de couilles, connard ! Tire-moi dessus, petit enculé, race de mort ! Keskya ? Tu crois que tu vas me faire un deuxième trou du cul ? J'passe un coup de fil et dans dix minutes ton boui-boui est en flammes, tu piges ? Alors quoi, tu tires pas, t'es pas un homme ?

L'autre n'en revient pas, il reste pétrifié devant tant de… comment appeler ça… virilité. Disons que chercher à nous baiser la gueule sur le cachet, justement ce soir, n'est pas l'idée de l'année. Pas de chance pour notre pauvre Hell's Angels de service, on a deux tables avec nous, les deux plus belles d'ailleurs, niveau addition.

La table de Brigitte, cette merveilleuse petite blonde gironde qui ferait bander un eunuque, une ancienne pute de Pigalle tellement compétente qu'elle a fini par s'acheter un bar à deux pas du Moulin Rouge, mais en retrait, où, c'est bien simple, nous sommes régulièrement programmés. Un plan de l'Olive. On est devenu bons potes, on fait souvent la fête avec les filles. Avec les filles, la fête, c'est champagne ! Comme cadeau d'anniversaire, entre elles, elles s'offrent des voitures ou des visons. Elles sont folles, elles n'ont aucune notion de l'argent, on les adore. L'Olive est même sorti avec l'une d'elles, je veux dire, sans payer, c'était sa petite amie. Superbe. Un cul rare, du curare. Il la rejoignait dans son super bel appart' à la Défense et tout, mais c'est devenu chaud pour le matricule de l'Olive quand le maque de mari, le père de leur petite fille, est revenu de Serbie. L'amour est une balle de jokari et parfois de revolver.

Ce soir, Brigitte est avec trois copines et un gars, ils ont dîné à la carte et n'ont bu que du champagne. Quand on lui explique qu'y veulent pas nous payer, après ce qu'elle vient de lâcher dans cet établissement mal tenu et pour le personnel, ça la met encore plus en rogne.

Cette grosse gueule de motard a quand même perdu de sa superbe avec son arme à feu. On rejoue la putain et le pantin, là. Voilà pour notre première table de clients ce soir au 4x4.

7

Notre deuxième table, c'est la patronne du Café Hollandais à Cergy-Pontoise, Nath. On joue souvent au Café Hollandais. On a d'abord fait l'ouverture, puis copain-copain, et plus d'une fois la teuf avec ses potes flics. Un plan de l'Olive également.

Le bonus, quand tu fais la bringue avec les mecs de la BAC, c'est qu'ils vont voir les mêmes dealers que toi sauf que ces grands fils de pute payent les honnêtes revendeurs de drogue à coup de taser. Nath a fait le chemin jusqu'au 4x4, porte d'Aubervilliers, avec un couple d'amis et un mec de la BAC de Cergy, un grand moustachu, pas en service ce soir, en virée avec Nath — qui est en fait, pour tout dire, la maîtresse de Micheton, le chef de la BAC de Cergy, qui n'a pas pu se libérer pour le concert mais a dépêché un de ses gars : ski s'appelle assurer la protection de sa maîtresse au frais du contribuable.

Là aussi, pas le temps de chercher à faire quoi que ce soit, le grand moustachu pas en service s'approche tout doucement du biker enfouraillé, genre marchant sifflotant, regardant ailleurs, et vlan ! Il le fout par terre en moins de deux, clef de bras, pied sur le zifu, l'espèce de motard rebelle est plaqué au sol, un jeu d'enfant, un basique dans tout état policier.

— Maintenant, Ducon, t'appelles Gilou pour qu'il vienne nous payer ? Pas de sous ? Siii.

— Allô Gilou, c'est Fil.

— Qui ça ?

— FIL... Philippe quoi, du 4x4.

— Wai koi keskya ?

— On a un souci. Ça se passe pas comme prévu avec les musiciens.

Ce gros lard de Gilou débarque au café dix minutes plus tard escorté par encore deux plus gros lards que lui, mais c'est Grand Moustachu qui tient le canon scié. Gilou toise le fameux et fumeux Fil. Il lui balance :

— Si j'ai besoin d'aller faire une course à Carrefour, j'penserai peut-être à toi, pff. Rappelle-moi ton nom déjà ? Filip ? Felipe, quoi. Fil, pff.

Le gros Gilou nous dévisage un par un. L'Olive, Lou, Brigitte, Chiria, Grand Moustachu, Nath.

— Pour le dérangement, je passe l'éponge. Grand seigneur, nan ? Voilà votre pognon, vous m'avez pris pour un voleur ou quoi ? Ça pouvait pas attendre demain vos quatre francs cinquante ? Bon, on est quitte.

À partir de maintenant, je vous le dis solennellement, toi toi toi toi toi toi et toi, vous êtes tous dé-fi-ni-ti-ve-ment tricards ici, dans mon établissement.

Il pose les 550 euros sur la table. On se partage le cachet, 137,50 euros chacun. C'est le moment de remercier notre public en direct. Il est trop tôt pour se séparer, on enquille vers les bars de Pigalle, taper le bœuf au chat noir juskà cinq du mat', tiens, avec Brigitte et ses trois amis.

Nath et les siens repartent vers la banlieue. Franchement, un bonhomme, ce grand moustachu pas en service, gyrophare dans la boîte à gants.

Elle est pas rock'n'roll, cette soirée ? Dommage quand même de perdre un si bon plan bien payé, à part le dernier soir, à deux pas de la maison.

8

Un mois plus tard, Quartet De Beat auditionne en 1ère partie au 4x4 Café. Un groupe qui, bizarroïdement, sonne un peu comme les F2P. Par contre, niveau look, ça n'a rien à voir, y a visiblement un concept scénique puisque le bassiste-chanteur est déguisé en pain-pain le lapin, le gratteux porte un masque de gardien de hockey façon Jason, le deuxième gratteux est en père nowel et le batteur étouffe sous une combinaison de Spiderman.

Une compo :

Du bout de ma réalité 3D / observe épaule dénudée / mince c'est bête j'voulais faire une photo / d'où je suis c'est p't'être mieux faut / bien l'avouer qu'un décolleté en V / plongeant sur 90C / tension risque de confusion au pro- / gramme ce soir il fait si chaud / guerre de trois-quatre et uuun faut chanter / avec épaule dénudée / bon morceau de musique beau morceau / de peau doit penser le bobo / c'est vrai c'est juste ce qu'il faut montrer / c'est juste ce qu'il faut cacher / hé mettons le guitar pas hero au- / ssi juste ski faut de bravos / alors alors heureux ? après l'amour / de la musique place au glamour / ainsi je retrouve épaule dénudée / secret lové dans ma 3D / tension risque de confusion au jour- / nal du matin au petit jour / tension risque de feu risque de four / épaule vue nue dit toujours / compatibilité de peau et ziii / si j'prends une veste hé bin tant pis / du bout de ma réalité 3D / observe épaule dénudée / compatibilité de peau et ziii / si j'prends une veste hé bin tant pis / hé bin tant pis

Hé wai mec, on lâche rien, kestu crois ? L'autre blaireau derrière sa console fait toujours un mix aussi pérave. On n'a jamais vraiment eu un feeling d'acier dans cette salle trop grande qui sonne toujours un peu vide,

un peu faux, mais ça aurait été dommage de perdre un bon plan aussi bien payé, à part le premier et le dernier soir, à deux pas de la maison. Mais bordel, keski fait chaud dans ce costume. Je me demande si c'est une bonne idée de se déguiser en lapin avec l'autre museau de tanche qui planque un fusil derrière le comptoir. Une chose est sûre, lapin ou pas lapin, le dernier soir, celui qui, comme le premier, n'est pas payé, un concept rusé en vérité, coquin de la part de la direction du café-concert de la porte d'Aubervilliers, on en posera un, justement, de lapin, à ces fennecs.

9

— *Ladies and gentlemen, one last for the road !*

Le public : *WAAAAAAAAAAAI !!!*

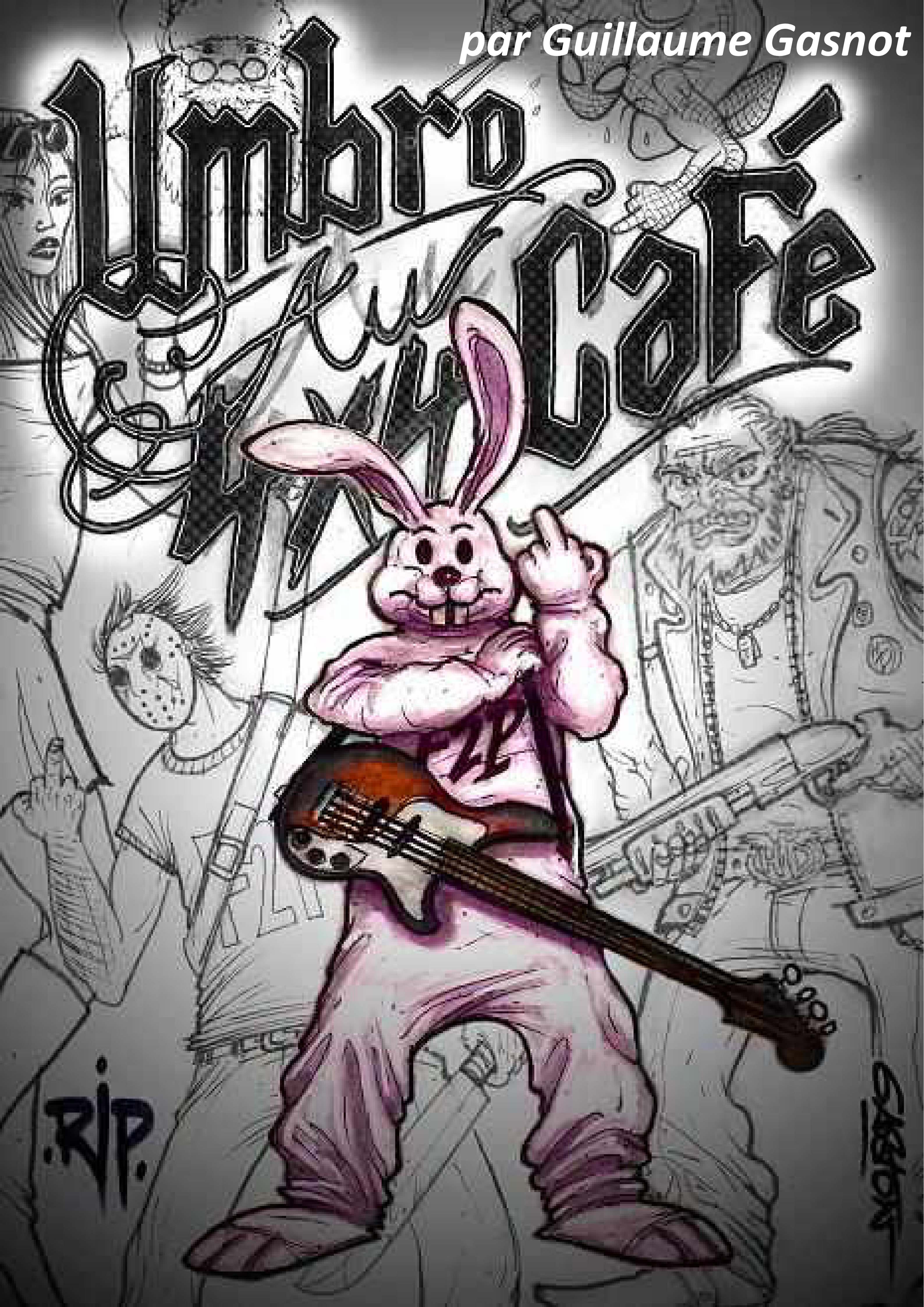
« Ce matin / Un lapin / A tué un bikeeeeeur / C'était un lapin / Qui / Avait un fusil / À POM-PEEEU…»

10

— Et celle-là, tu la connais ? Qu'est-ce que c'est une femme de musicien ?

— Euuuh, nan, j'vois pas.

— Une fille qui gagne plus de trois mille euros par mois.


par Guillaume Gasnot
Umbro
Café
RIP

Métaphysique du joystick

Antonella Fiori

Les lampadaires sont éteints. On ne voit pas très bien. À mesure que la nuit s'épaissit, la rue prend un air affamé et mystérieux à la fois. Un petit vent siffle entre les immeubles, dont toutes les embrasures, portes et fenêtres, sont vides. Rien ne ressemble plus à rien. Le parking est devenu une sorte de labyrinthe métallique, un magma de cylindrées encastrées dans tous les sens. Sur les trottoirs, dans les rues, partout, ce ne sont que briques et cadavres. Tout a été broyé ou calciné. Les lits semblent avoir été hachés par des rasoirs. Les arbres sont effeuillés nus. Il y a tant de feuilles sur le sol qu'on dirait qu'elles ont enterré la terre.

La poitrine haletante, les tempes en feu, la langue collée au palais, le ventre comme une boîte à musique dont le ressort est cassé, les oreilles bourdonnantes, Lara Spinelli essaie de réfléchir, en proie à une terreur comme elle n'en a jamais connu. Ses idées se pressent, se battent, se bousculent, tombent et se relèvent dans sa tête. Son front lui fait mal. Elle porte une main à son front. Elle n'a qu'un but : se sauver ! Partir ! Sortir d'ici vivante ! Continuer à vivre ! Elle ne craint pas la mort ! Non ! Ce qui l'effraie, c'est plutôt le désespoir avant la mort ! Le désespoir qui pousse les gens à s'entredéchirer dans une sorte de danse hystérique. Mais pour l'heure, il n'y a personne dans les rues de la ville et la chaleur augmente. Une chaleur suffocante qui la laisse à peine respirer.

Appuyée contre un mur, elle écoute l'air chaud entrer et sortir de son corps. Elle n'a pas le temps de pleurer, ni d'être bouleversée. Il n'en est pas question. Le temps viendra pour cela, mais ce n'est pas encore le moment. Elle n'a pas le temps d'essayer de comprendre ce qui est arrivé, dans quelle espèce de folie étrange elle se trouve piégée. Elle aura le temps plus tard d'interpréter les évènements. Pour l'instant, il lui faut seulement tenir le coup et ne pas perdre le contrôle. Elle peut y arriver.

« Il y a des moments dans la vie où il faut accepter les choses comme elles sont et se battre. C'est peut-être le prix à payer pour ne pas être de pierre » se dit-elle.

En fouillant dans ses poches, elle tombe sur ses lunettes mais elle renonce à s'en servir, jugeant que de toute façon, il n'y a rien à voir. Par moments, elle tourne à droite et à gauche et le monde environnant, à ses

yeux mi-aveugles, se met à fondre, en un grouillement parcouru d'images estropiées.

Le premier être vivant qu'elle rencontre, c'est un chien qui galope, lancé dans une fuite sans issue, prenant toutes les directions, comme s'il se croyait poursuivi. Dans une vaine tentative de le rejoindre, elle se met à l'appeler à pleine voix. À défaut de son nom, il ne lui reste plus qu'à l'appeler Chien.

« Chien ! Chien ! Chien! » hurle-t-elle.

Mais lui, le chien, il n'a pas confiance. Il disparaît. Panique permanente, tel est devenu son état.

Aux rues défoncées succèdent des pistes de boue et de gravats, bordées de longues rangées de tentes en plastique et de baraques en tôle branlantes. Dès qu'un pan de mur tient encore debout, la moindre surface de peinture écaillée est recouverte de graffitis : d'énormes cœurs percés de flèches, des bites, des citations, des slogans politiques, des lèvres rouges démesurées... Elle s'arrête devant une boucherie et regarde la vitrine. Des quartiers de viande sont abandonnés sur des étals. Au fond de la boutique, des veaux décharnés sont pendus à des crochets. Les yeux noirs boursouflés, la gueule ouverte et sanguinolente. Un chat se promène nonchalamment sur le sol carrelé. Il lèche les marques de sang sous les carcasses. Elle l'entend ronronner de plaisir et le voit faire le dos rond. Des coups de tonnerre s'approchent, puis s'éloignent. Elle a toujours eu peur des orages. Depuis qu'elle est gosse, elle ne supporte pas la douleur de manquer d'air et d'étouffer que lui procurent les orages. Elle reprend son souffle après un moment de panique.

Lorsqu'elle arrive près d'un hôpital, des voitures blindées d'un vert pisseux sont alignées. De jeunes militaires armés de mitraillettes, des hommes et des femmes complètement immobiles, s'efforcent de garder leur calme ; d'autres n'arrêtent pas de se prendre la tête entre les mains. Certains sont par terre ou entassés dans les coins. Autour d'eux, une meute de photographes les mitraille de leurs flashes. Ils se balancent de droite à gauche et manquent de tomber à chaque instant. Elle distingue un va-et-vient de portes. Des secours semblent s'organiser. On propose aussi des bouteilles d'eau minérale.

Il y a des écrans partout qui montrent tout en double. Deux vidéos en boucle synchronisées présentent un homme et une femme. L'un marche dans la ville, l'autre dans la campagne. L'image est double. Le son également. Les bruits de la ville et les bruissements de la campagne se mélangent, dans un arrière-plan sonore, aux pas des marcheurs. Les visages sont cachés. L'on ne sait pas très bien qui est où, ni à quel

moment les deux personnages vont se croiser. Les marcheurs ne se rejoignent pas. Ne parvenant jamais à aucune destination, ils déambulent éternellement.

— Allons-y ! Ne perdons pas de temps !
— Il n'y a plus rien à faire ! C'est trop tard !
— Il ne nous est pas venu à l'idée que l'explosion était une réaction nucléaire !
— Je pense à nous tous !
— Comment ça ?
— Ça va nous arriver...
— Mais c'est impossible !
— C'est à cause de l'explosion. Nous allons tous mourir de la même façon, à tour de rôle, un par un, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne de vivant !

« Mais que se passe-t-il ? » se demande Lara Spinelli en écoutant le dialogue des soldats qui entrent et sortent par les portes tournantes de l'hôpital. Le vent qui tourbillonne leur lance du gravier dans la bouche et les yeux. Très loin, une lampe électrique brille dans l'obscurité. Un homme sort de son lit tout habillé. C'est un homme avachi. Ses yeux semblent avoir été enfoncés dans sa tête à coups de marteau. Sous la lampe, il déboutonne le devant de sa veste et dégage ses épaules et ses bras maigres où les muscles saillent.

« Regarde mon dos ! C'est mon père qui m'a fait ça ! Il me déshabillait et il me frappait avec une petite chaîne quand l'envie lui prenait. Il voulait que tout le monde ait peur de lui. Un jour, je lui ai écrasé la tête comme une citrouille pourrie. Après, je l'ai enterré et je me suis fait un café. Il ne m'avait jamais laissé boire de café ! » lui dit-il en passant sa main sur les profondes cicatrices blanches et violacées.

Un de ses yeux bordés de rouge clignote tranquillement. Il s'arrête de parler, la bouche entrouverte, et disparaît. Sur le rebord d'une fenêtre, une mouche se frotte les ailes avec ses pattes de derrière. Avec celles de devant, elle caresse soigneusement le haut de sa tête. Elle se peint.

Lara marche plus vite. La rue monte et les maisons se font rares. Le sang coule, abondant et chaud, dans ses veines. Elle peut entendre ses pas sur le macadam usé. Une boîte de tomates en conserve titube au milieu de la route. Lara continue à marcher en la poussant devant elle à grands coups de pied. Elle marche à pas rapides. Elle se fraye un chemin à travers une inextricable mêlée de bruits rugueux et tranchants, en dents de scie. Elle fait son possible pour modérer le balancement de ses hanches en

marchant. L’air lui fouette le visage. Elle marche à grandes enjambées en regardant droit devant elle. Elle marche en silence. La pluie s’est mise à tomber.

Au bout de la rue, derrière de petites maisons noires semblables à des boîtes à chaussures, un éclair zigzague parfois. Une odeur de poussière mouillée monte de l’asphalte. Sur son front, les gouttes d’eau sont fraîches. Un long roulement de tonnerre gronde. La pluie se met à tomber à verse. Elle a envie de courir en hurlant des insultes. La pluie siffle sur les pavés. Maintenant, elle a les genoux mouillés. Elle marche. La rue s’étend sous la pluie.

Soudain, elle sent ses genoux fléchir sous elle. Elle se sent prise d’un malaise. Elle se regarde dans la petite glace de son poudrier. Ses pupilles, pareilles à de petites têtes d’épingles noires, se dilatent peu à peu et tout devient sombre. Elle se met à trembler. Ce doit être la fatigue. Il faut qu’elle fasse quelque chose. Elle reste debout un instant, les muscles tendus, se balançant d’un pied sur l’autre. Puis elle fait demi-tour. Mais tout s’obscurcit. Elle se cramponne aux boutons brillants de sa veste. Elle perd l’équilibre et tombe.

Lorsqu’elle ouvre les yeux, un filet de sang coule le long de sa joue jusque sur son menton. Elle reconnaît l’artiste Sandro Cucchi. Il tient une éponge avec laquelle il lui tamponne le front. Il parle de ses machines à des étudiants des Beaux-Arts assis autour de lui. Ses machines qui nous disent les frontières ambiguës, sans cesse négociées entre espace public et espace privé, entre contrôle et exhibition, qui caractérisent notre modernité. Dans les machines de Sandro Cucchi, c’est seul qu’on fait l’expérience du regard qui peut être altéré, sélectif, inédit. On est invité à observer, épier, redéfinir une portion du monde.

« Dans mes oeuvres qui sont des parcours esthétiques mêlant l’art et le danger, l’acte de regarder est toujours associé à une position de pouvoir. J’utilise les espaces publics, la mémoire collective, les symboles et les actes révolutionnaires, surtout lorsque leurs auteurs arrivent au pouvoir et que l’utopie devient un cauchemar. Mais à chaque fois que le dispositif est activé, celui-ci s’en trouve déconstruit et contesté. On est là, sautant d’une idée à l’autre, et tout d’un coup quelque chose s’arrête et un personnage commence à prendre forme comme dans un logiciel en 3D. L’enchaînement des pensées s’interrompt, flottant dans l’œil du cyclone. C’est là que ça se passe. Quelquefois, le phénomène cesse brusquement et tout s’évapore, ou alors, le personnage se cristallise. On se retrouve face à lui. Il demande qu’on l’aide à exister. On le regarde. On l’imagine. Les réponses sont toujours un peu décalées. Mes installations ont quelque chose d'un

peep show. Ils forment des positions depuis lesquelles peuvent s'exercer la curiosité et le plaisir voyeuriste exercés sur une situation, un paysage, d'autres individus. Tout se tient. Ici, c'est le regardeur qui fait le tableau. La moitié du travail de fabrication du sens s'effectue par le tiers assistant à la scène. L'artefact dit autre chose que lui. Après la mort de Dieu, celle de Karl Marx, chacun reste devant son corps. Mais comment le définir, le comprendre, l'apprivoiser ? Que doit-on attendre de lui ? Que faire ? Depuis de nombreux siècles, rien n'a changé. La brutalité du libéralisme monte du sol, surgit de la terre, s'incarne, utilise des voies de passage repérables, activées par des hommes ayant des visages. Elle existe à cause de ceux qui contribuent à la persistance de cette monstruosité. Elle se montre. Elle est visible. Viser un état meilleur, une société pacifiée, une civilisation heureuse, semble relever du désir infantile. »

Lara se sent perdue, impuissante, prise comme une mouche dans ces phrases qui s'égouttent. Elle s'assoit dans un fauteuil.

— Comment allez-vous ?

— Je crois que j'ai eu peur... que je suis tombée... J'étais cahotée à travers des lumières rouges, des lumières vertes, des lumières jaunes... Il y avait quelque chose de détraqué... Je n'avais jamais rien vu d'aussi... attention danger... J'ai vu des corps couchés tout raides... Moi, je marchais sur mon ombre, l'enfonçant dans l'ombre mouchetée des ruines... les ombres sur la rue étaient aussi immobiles que si on les avait dessinées au pochoir avec des crayons... Elles me regardaient en passant, sans ralentir... Toutes les maisons semblaient vides... pourtant, elles ne pouvaient pas être toutes vides... pas une âme en vue... non... je me demande pourquoi... mais maintenant, oui, ça va mieux... Je ferais aussi bien de partir avant de péter les plombs...

— Je suis une espèce de fou... vous savez... de manière générale, mon travail porte sur l'incapacité des êtres humains à s'identifier aux systèmes qu'ils édifient eux-mêmes. Cette nouvelle exposition, par exemple, exprime en gros la perte d'identité, et par conséquent, la nécessité de tenir bon... Voyez-vous, je déforme des évènements, je les modifie légèrement, et je vous fais traverser mon installation en subissant un événement après l'autre juste pour vous permettre de constituer une provision d'aventure... et ça marche !

— N'y pensons plus... Je trouve votre art plutôt dangereux... la preuve, j'aurais pu me faire beaucoup plus mal lorsque j'ai perdu l'équilibre...

— Voulez-vous un petit whisky ?

— Non, je ne veux rien boire... J'aimerais rentrer chez moi... Il faut que je me lève de bonne heure demain... J'ai à répéter toute la journée.
— Je vous appelle un taxi ?
— Pas la peine, j'aimerais marcher en plein air une minute... Adieu...

Elle saisit son manteau et sort de la galerie d'art contemporain.
Il la regarde s'éloigner.



Fumer, boire et finir

Guillaume Siaudeau

Dans cette rubrique, une nouvelle sur le thème de l'apocalypse doit proposer une vision originale de la fin du monde ou les conséquences d'un cataclysme planétaire.

Bientôt la colline ne sera plus qu’une masse d’herbe, d’hommes et de femmes. Pour l’instant il n’y a que cette fille aux cheveux gras, deux de ses amis et quelques douces guirlandes de vent. À leurs pieds, deux ou trois bouteilles d’alcool tout juste entamées attendent qu’on les achève.

Ils sont assis en tailleur. La position idéale de celui qui va devoir attendre longtemps quelque chose ou quelqu’un. Quelque chose ou quelqu’un qui ne viendra peut-être pas. Les évènements comme celui-ci sont assez rares pour parvenir à faire ramper une foule.

Ils ont pris de l’avance, sont arrivés ici en fin d’après-midi, mais les festivités devraient débuter quand le soleil se sera tu. Ils attendent que les autres les rejoignent. Du haut de la colline on peut voir tout en bas le petit défilé des gens qui sortent de chez eux lentement, se serrent la main, semblent se regarder du coin d’un œil humide.

Ils ne parlent presque pas et sirotent à petites lampées l’alcool qu’ils ont traîné jusqu’ici. Chacun dans leur coin, chacun dans leur tête, ils pensent à ce qu’ils n’ont pas fait avant de partir de chez eux. Aux lumières qu’ils n’ont pas éteintes et qu’on aperçoit s’échapper des minuscules fenêtres tout en bas. Aux valises qu’ils n’ont pas pris la peine de boucler et aux animaux qu’ils ont oublié de détacher et de nourrir. Aux rues qu’ils ont abandonnées à la cohue qu’on gonfle maintenant de bruits et de soupirs.

De temps en temps ils évoquent un souvenir en se frôlant des yeux. Il leur arrive de tordre légèrement la bouche pour appeler un regard ou décrire quelque chose. Leurs oreilles sont des missiles à têtes chercheuses qui coursent le moindre bruit.

Le monde afflue, la colline s’épaissit. L’herbe verte et bien droite s’allonge à mesure que les poussettes et les pieds la recouvrent. Ce soir, quand la nuit sera devenue un parapluie à rêves, personne ne s’endormira. Nul doute qu’un enfant fatigué se fera prendre au piège. Mais la plupart des



yeux resteront bien blancs, bien ouverts. Bien écarquillés vers un troupeau robuste de minutes à venir.

Quand enfin l'heure annoncée pointera le bout de son nez, chacun réagira comme il a prévu de le faire. Et toutes ces petites réactions viendront se joindre à la moiteur d'un sommet de colline. Mais pour l'instant la fille aux cheveux gras se sert un de ses derniers verres de rhum, allume une de ses dernières cigarettes, et se contente d'attendre avec ses deux amis que le monde se carapate.

Matrice

Tu ne m'as pas
créée
Je ne suis pas ton
oeuvre d'art,
maman

Tu ne peux
ni
m'exposer
ni me
détruire

mais tu as
tellement bien su
me rater

Marlene tissOT

L'homme de Somerton

Vlad Oberhausen

Les murs étaient minces dans la Silvercrest Residence de Pasadena, Californie, raison pour laquelle il y avait tout lieu de croire le voisin d'Henry Marlowe, professeur de piano à la retraite, lorsqu'il affirma aux policiers chargés de l'enquête avoir entendu une détonation sourde de coup de feu à 17h45 précises ce jour-là, le 3 juin 1996, au moment où montaient les violons du second mouvement du Requiem de Mozart dans l'appartement contigu.

Le suicide, auquel conclurent rapidement la police locale puis le légiste, n'étonna pas les rares personnes qui avaient eu l'occasion de parler récemment à cet homme de soixante-quinze ans en apparence sans histoire, tant la vie solitaire d'Henry Marlowe semblait marquée par les traits caractéristiques de la dépression. Dans ce genre de circonstances, lorsque les causes de la mort paraissaient claires, deux brigadiers interrogeaient les voisins par routine et remettaient leur rapport dans la journée ; ce qu'ils apprirent ne fit que confirmer l'évident constat selon lequel cet homme seul, sans activité, ne recevant jamais visites ni coups de téléphone et n'ouvrant sa porte qu'exceptionnellement, avait préféré en finir sans autre raison que la fatigue et l'ennui. Personne ne chercha plus loin, et il n'y avait pas lieu de le faire, d'autant qu'Henry Marlowe s'était bel et bien suicidé : mais son geste avait été motivé par des faits précis, dont il aurait été pour la police impossible de reconstituer l'enchaînement à la seule vue du stylo-bille, du papier à lettre et du dernier numéro du mensuel Rare Book Review posés sur la table basse du salon à moins de trois mètres du cadavre.

Son chapeau de feutre favori, encore présent sur la patère de l'entrée lorsque le concierge ouvrit la porte de l'appartement aux agents appelés sur place, Henry Marlowe l'avait mis le matin du 3 juin en sortant tôt, comme souvent, pour acheter journaux et magazines. Selon son humeur, le temps et l'intensité de la circulation, Marlowe, qui détestait le bruit et toute forme de musique postérieure au XIXe siècle, marchait sur des distances variables et changeait en conséquence de kiosque pour l'achat de ses quotidiens. Il ne voulait pas conserver d'habitudes rendant son emploi du temps prédictible, manie née de ses impératifs professionnels que la retraite n'avait pu dissiper : son regard était net et franc, son allure pressée, il payait toujours avec la monnaie juste et haïssait les discussions inutiles, ce qui ajouté à ses constants changements n'incitait pas les vendeurs à se

rappeler de lui. Personne n'aurait pu confirmer l'avoir vu ce matin-là acheter deux quotidiens nationaux, la gazette locale, une feuille de chou hebdomadaire consacrée aux crimes irrésolus et ce magazine pour bibliophile distribué dans tout le monde anglophone. Dépourvu de proches, la famille éloignée qui hérita de ses biens habitant au Texas et ses amis perdus de vue depuis longtemps, Henry Marlowe ne laissait aux vivants que peu d'éléments permettant d'appréhender une personnalité complexe. Les gens qui l'avaient côtoyé des années plus tôt ne lui connaissaient pas d'amour particulier pour la littérature, encore moins de passion pour les éditions rares : pourquoi il avait acheté cette revue ce jour-là, dont aucun autre exemplaire ne fut retrouvé chez lui pas plus d'ailleurs que d'ouvrages précieux, les seuls livres en sa possession étant des polars vieux d'au moins vingt ans, cela resterait un mystère mineur dans une affaire qui en comportait beaucoup.

À 10h15, Henry Marlowe buvait son deuxième café de la journée en feuilletant la revue, après avoir jeté aussitôt lus les différents journaux achetés dans la matinée. De manière inhabituelle, il reposa la tasse tiède à même la plaque de verre de la table basse quand il acheva de lire une première fois, en bas de la page 94, l'annonce suivante dans la rubrique destinée à l'achat et à la vente de livres rares entre particuliers :

Vends première édition des Roubaïates d'Omar Khayyam, traduction d'Edward FitzGerald, Whitcomb and Tombs (Nouvelle-Zélande, 1859). Bon état, dernière page manquante, reliure moderne. Prix à débattre. Offres sérieuses à adresser à M. Harvey, 32 Kildare Street (appt 6), Dublin, Irlande.

Il ne marqua pas la page, ne chercha pas un stylo pour entourer l'annonce : il la relut deux fois et referma la revue, un instant interdit sur son fauteuil en songeant à ce livre qu'il n'avait jamais lu, qu'il ne connaissait que de nom et dont l'achat ne l'intéressait pas.

Dans les minutes qui suivirent, une sonate d'Haydn résonna dans l'appartement et Marlowe apporta un stylo et du papier à lettre encore neuf au salon. Il relut l'annonce une dernière fois, s'enfonça dans le fauteuil durant plusieurs minutes, déchira deux feuilles puis une troisième qu'il amena à la table de la cuisine où il commença à écrire.

Cher Monsieur Harvey,

Ce courrier vous paraîtra incongru, tout comme cette entrée en matière (je ne peux faire figurer en en-tête mon nom ou mon adresse, pour des raisons que vous comprendrez par la suite aisément), mais il est pour vous <u>absolument nécessaire de le lire en entier</u> car il pourrait vous sauver la vie. Je ne vous connais pas, si ce n'est par votre annonce parue dans le

Rare Book Review de juin 1996, et je puis vous assurer que, si je n'ai pas d'offres à vous faire, je suis moi-même on ne peut plus sérieux. J'ai tout lieu de penser que le livre que vous vous proposez de vendre (les Roubaïates d'Omar Khayyam, traduction d'Edward FitzGerald, édition néo-zélandaise de 1859) est précédé d'une histoire tragique que vous ignorez certainement et qui pourrait vous attirer de graves problèmes, voire causer votre mort. Vous ne devez rien comprendre à tout cela et me prendre pour un fou : vieil homme aujourd'hui, sachez néanmoins que j'ai voué mon existence à la défense des États-Unis d'Amérique par le biais d'activité de renseignement à divers endroits du globe, et que je n'ai jamais fait preuve d'une extrême prudence que quand des risques importants existaient, ce qui est le cas ici.

L'histoire, telle qu'on me l'a racontée et telle que je vous la rapporte à présent, a débuté en 1958, à Berlin-Ouest. Arrivé depuis peu, j'étais dans le bar d'un hôtel dont le nom m'échappe, avec un agent déjà installé de longue date qui s'était présenté à moi sous le seul patronyme d'Edgar ; il m'a transmis comme prévu un certain nombre de documents que je devais faire suivre, puis nous avons discuté longtemps, l'alcool aidant peu à peu à délier nos langues. La vie des agents de renseignement, qu'on appelle assez improprement « agents secrets », est loin d'être aussi palpitante que le laissent entendre les œuvres de fiction : il s'agit le plus souvent de transmettre des informations, de servir d'intermédiaire. Par hardiesse, je me suis parfois mis en danger, mais la seule fois où j'ai crains pour ma vie, parce que ma hiérarchie m'a laissé entendre qu'elle était menacée, ç'a été cette fois-là, plus précisément dans les jours qui ont suivi notre rencontre. Edgar m'a parlé d'un livre que vous connaissez, les Roubaïates, dont il venait de faire l'acquisition, et a consenti à m'en expliquer l'histoire, après m'avoir demandé si je me souvenais de ce fait divers survenu à Somerton, en Australie, fin 1948.

L'histoire, tombée en désuétude aujourd'hui et seulement vivace dans l'esprit de quelques hurluberlus en raison du message codé lié à l'affaire, avait fait grand bruit à l'époque : un homme d'une quarantaine d'années, sans identité, avait été retrouvé mort sur une plage au petit matin, sans qu'on puisse déterminer la cause de son décès. Robuste, soigné, il portait un costume de qualité mais pas de chapeau comme le voulait l'usage, n'avait aucun papier sur lui et peu d'effets personnels hormis un paquet de cigarettes. On n'en trouva aucune trace dans tous les fichiers possibles, et malgré une large diffusion de sa photo dans la presse, il fut impossible de mettre un nom sur son visage. Pour m'intéresser aux crimes sortant de l'ordinaire, j'avais déjà suivi moi-même les rebondissements de l'affaire que je crois bon de vous rappeler. Alors que les médecins concluaient à un empoisonnement par une substance inconnue, on découvrit au bout d'un mois la valise laissée par l'homme dans une

consigne de la gare la plus proche. Elle contenait des habits de marque aux étiquettes arrachées, possiblement achetés en Amérique ; six mois passèrent et un réexamen complet des vêtements permit de trouver une poche cachée dans l'un des pantalons, qui contenait un bout de papier sur lequel étaient imprimés les mots « Tamam Shud ». Un idiot de journaliste a écrit « Taman Shud » dans un premier article et l'erreur s'est perpétuée, mais c'était bien « Tamam Shud » en réalité, qui signifie « la fin » ou « fini » en perse. Un journaliste moins idiot a fait savoir aux enquêteurs qu'il s'agissait des derniers mots d'un recueil de poèmes du XIIe siècle, les Roubaïates d'Omar Khayyam. Peu de temps après, un homme s'est présenté à la police avec un exemplaire du livre (traduction d'Edward FitzGerald, première édition néo-zélandaise de 1859 comme vous devez l'avoir compris) : il disait l'avoir trouvé fin 1848, la veille de la découverte du cadavre, à l'arrière de sa voiture garée près de la plage en question. Sur la dernière page, les deux mots finaux avaient été découpés, cette lacune correspondant parfaitement avec le bout de papier, preuve que le livre appartenait bien à l'inconnu : ce qui intrigua le plus, c'est qu'il y avait un code à la fin du livre, cinq lignes de majuscules dont on ne parvint pas à percer le sens. À côté figurait le numéro de téléphone d'une ancienne infirmière militaire habitant non loin de la plage (les rapports de police ne donnent pas son nom et utilisent le pseudonyme de Jestyn), qui d'après ses voisins avait reçu en son absence, l'après-midi précédant le début de l'affaire, la visite d'un individu ressemblant au mort. L'infirmière dit n'avoir jamais vu cette personne, mais connaissait les Roubaïates pour en avoir offert un exemplaire à un lieutenant de l'armée australienne à Sydney en août 1945 ; lui aussi affirma tout ignorer du mort de Somerton. En fouillant dans son passé, des journalistes encore plus idiots apprirent qu'il avait mené des activités de renseignement pendant la guerre et prirent l'homme de Somerton pour un espion soviétique sur ses traces. Je peux vous certifier que cet homme n'était pas un espion : quand un agent est tué par l'ennemi, sa mort paraît toujours banale, ou bien il disparaît purement et simplement. Aucune agence digne de ce nom n'éliminerait une cible avec une mise en scène pareille, en laissant des indices par dizaines, inhabituels qui plus est, de nature à retenir l'attention de la police et de la presse. Les corps qui ont de l'importance ne remontent jamais à la surface. Je crois avoir dit quelque chose comme cela à Edgar : il a ri et m'a dit que l'homme de Somerton n'était évidemment pas un espion, puis il s'est assombri et m'a fait jurer de garder le silence sur ce qu'il allait me révéler, à moins que les circonstances ne me poussent au contraire comme c'est le cas aujourd'hui.

Tout ça s'est passé il y a bien longtemps, j'ai du mal à revoir le bar où nous étions ou même la façade de l'hôtel, à me rappeler autre chose que la

lumière tamisée, sa manière de chuchoter progressivement et l'impression très forte que me fit son récit, qui bien qu'improbable me parut être la vérité, sa vérité en tout cas. Il venait de récupérer le livre de l'homme de Somerton, l'édition rare des Roubaïates qui avait été dérobée à la police australienne au début de la décennie. Le parcours de l'ouvrage jusqu'à lui, avant et après Somerton, demeurait un mystère : mais il était certain que des gens, formant un petit groupe organisé en Europe et dans le Pacifique, le cherchait depuis des années, avait tué l'inconnu pour se l'approprier et avait réussi à le récupérer par la suite. Edgar pensait que le livre renfermait un secret majeur, que l'homme de Somerton avait essayé de percer en griffonnant les cinq lignes de code au dos de l'ouvrage. Le livre en sa possession en 1958 avait une reliure cuir et plus de dernière page pour empêcher sa formelle identification, mais il ne doutait pas qu'il s'agissait du même. Les faits inexpliqués entourant l'affaire, il en faisait peu de cas : pour lui, l'homme de Somerton avait été chargé en Australie d'une mission, retrouver le livre, et y était retourné lorsqu'il avait réussi. Il en avait la preuve irréfutable : fin 1948, Jestyn, l'infirmière dont le numéro figurait à l'arrière de l'ouvrage, avait un fils d'un an et demi, né d'une relation avec cet inconnu en 1946, comme l'attestaient les exceptionnels caractères morphologiques qu'ils partageaient. L'homme avait passé deux années à chercher le livre avant de revenir, essayant de reprendre contact avec la mère de son fils quand ses anciens comparses l'avaient fait taire. Edgar tenait tout cela pour sûr, et au moment de prendre congé, tard dans la nuit, je me souviens de sa main s'agrippant à mon bras pour me forcer à me retourner et de lui me disant : « Ne parle de ça à personne, ce livre contient tous les secrets de l'univers ».

Une semaine plus tard, Edgar ne s'est pas présenté au rendez-vous que nous nous étions fixés et j'ai reçu le lendemain l'ordre de quitter la ville sans attendre ; ce n'est qu'en rentrant au pays qu'on m'a appris qu'il avait été assassiné. Empoisonné selon mes supérieurs, par qui et pourquoi, ils semblaient l'ignorer. Je leur ai parlé du livre, de la partie la plus vraisemblable, disons la moins folle, du récit d'Edgar, parce que je voyais un rapport direct entre sa mort, celle de l'homme de Somerton et les gens qui d'après lui voulaient s'emparer de l'ouvrage. Comme j'aurais dû m'en douter, personne ne m'a cru, ses effets avaient été rapatriés et ne comportaient aucun livre. On mettait le meurtre sur le dos de puissances étrangères, d'ennemies de l'Occident, du KGB ou plus sûrement de la Stasi. J'ai été affecté par la suite à des tâches subalternes et il s'est écoulé des mois avant que je ne retrouve des activités « normales ». Je n'ai plus rien su de la mort d'Edgar depuis ce temps-là ; mais en 1988, ou en 1989 je ne sais plus, j'ai entendu parler du livre à nouveau.

Ayant rempli trois feuilles recto verso de pattes de mouches presque illisibles, Marlowe pris une pause pour soulager ses yeux. Il tremblait et avait besoin d'un remontant. L'afflux soudain de souvenirs le rendait triste, il lui rappelait ce qu'avait été sa vie et comment il la gâchait à présent, à ne rien faire, ne rien attendre, ne rien espérer. Il se contenta d'un verre d'eau, déplaça les feuilles à la table basse du salon et changea de disque.

À 12h50 environ, il mangea deux œufs au plat et un reste de chili en écoutant la radio. Retracer le fil de ses pensées à cet instant précis ne serait pas chose aisée : on pourrait l'imaginer perdu dans sa mémoire, cherchant à retrouver des détails, des visages et des voix, essayer de comprendre pourquoi cette histoire extravagante, cet homme qu'il n'avait vu qu'une fois, ce livre disparu et cette annonce lui importaient tant. De manière plus factuelle, les deux policiers qui entrèrent en même temps que le concierge, et durent enjamber le corps et sa flaque de sang, remarquèrent que la vaisselle avait été faite ainsi que la poussière, dans tout l'appartement. Rien d'anormal ne laissait présager le geste terrible de la fin d'après-midi ; jusqu'au bout, Henry Marlowe avait conservé son sang-froid.

Il n'était pas encore quatorze heures lorsqu'il décida de ne rien garder pour lui un jour de plus et de finir ce qu'il avait commencé. Derrière le panneau coulissant du meuble en bois attenant au guéridon du téléphone, sa collection de vinyles de musique classique entamée depuis trois décennies était l'une des rares satisfactions de ses vieux jours : Marlowe fit rapidement son choix, déposa avec soin le quarante-cinq tours sur la platine et retourna à la table de la cuisine avec quelques feuilles supplémentaires.

Mon épouse était encore de ce monde et le voyage aux Bahamas cette année-là a été le dernier que nous avons fait ensemble ; des amies lui avaient dit le plus grand bien du club, et c'est par pur hasard que j'y ai retrouvé une connaissance du temps où nous travaillions dans des services jumeaux (par prudence, et pour ne pas mêler cet homme dont j'ignore s'il est encore en vie à une affaire qui ne le concerne pas, je dissimulerais son identité en l'appelant Paul). Nous ne faisions que nous croiser : c'était notre premier jour et sa femme et lui repartaient le lendemain. Nous avons dîné ensemble puis nos épouses respectives, trouvant un motif pour s'éclipser, nous ont laissé tous les deux au bar, à échanger souvenirs et anecdotes. J'avais toujours entretenu de bons rapports avec lui, c'était un homme cordial, franc et professionnel, qui détestait les coups bas. Je fus l'un des seuls à prendre sa défense à l'époque, de manière vaine et sans doute maladroite ; alors que d'autres avaient connu des promotions fulgurantes, embrassé des carrières que leurs grossières erreurs de jugement auraient dû briser dans l'œuf, Paul avait été de ceux qui paient les pots cassés sans

trop savoir pourquoi. Ses vingt dernières années dans le service, il les avait passées dans la soute, à fond de cale, derrière les grilles noires du sous-sol des archives du département. Il n'a pourtant jamais manifesté en public d'aigreur ou d'amertume, il a fait son travail et s'est tu : que nous ayons tant parlé ce soir-là, d'affaires secrètes et prescrites dont seulement une poignée de gens avait eu connaissance, je crois que ce fut pour lui une forme de revanche et un motif de fierté. Alors que nous nous racontions les situations les plus bizarres observées dans nos carrières, il en vint à évoquer une histoire qui a priori était fort éloignée de mes préoccupations. Il la raconta avec méthode, comme jadis les histoires drôles, et commença en m'apprenant que les Japonais auraient pu anticiper les bombardements d'Hiroshima et Nagasaki.

Le seul plaisir de son travail aux archives, c'était de garder sous sa responsabilité un nombre inouï de dossiers classés « secret défense » en attente de destruction ; et comme les journées étaient longues et les visites rares, il s'était fait une habitude de lire les comptes rendus requérant des habilitations élevées dont plus personne ne se souciait. C'est comme ça qu'il a découvert ces coïncidences étranges, que je n'aurais probablement pas crues si elle m'avait été révélées par un autre que lui. Un rapport du renseignement daté de mai 1945, transmis par un agent coordonnant les informations vendues par des responsables japonais dans différents camps de travail, faisait état d'un événement singulier survenu dans celui d'Hiroshima. Trois prisonniers originaires de Singapour, incarcérés suite à la chute de la base militaire britannique en 1942, avaient demandé à être entendus par le responsable du camp. Face au directeur, ces hommes transférés le mois dernier de Fukuoka supplièrent qu'on les renvoie d'où ils venaient, ou qu'on les transfère n'importe où ailleurs : d'après eux, la ville d'Hiroshima toute entière serait rasée avait la fin de l'été 1945. Paul ne se souvenait plus des termes exacts du document envoyé à l'état-major, traduction approximative de propos rapportés, mais il avait été frappé par cette image de destruction complète, comme si la région allait être engloutie par un trou noir. Il n'y avait pas d'indications supplémentaires sur leur identité ou les raisons de leur peur, pas plus que sur la manière dont ces pauvres hères avaient pu prédire le bombardement du 6 août, alors que Trinity n'avait pas encore explosée dans le désert du Nouveau-Mexique et que le Comité des objectifs n'avait même pas pris de décision quant aux villes à cibler. J'avais déjà du mal à y croire quand Paul me dit que ça ne s'arrêtait pas là.

Un autre rapport, du mois de juin 1945 cette fois, évoquait avec plus de détails une affaire quasi identique. Un prisonnier du camp de travail de Gunkanjima, situé sur un îlot bétonné au large de Nagasaki, affirmait qu'il fallait évacuer la ville et toutes les îles alentour car une tempête de feu les

emporterait avant l'automne. L'homme disait que tout était prévu depuis longtemps, écrit dans un livre qu'il avait vu de ses yeux à Singapour, une version particulière des Roubaïates d'Omar Khayyam. Lu selon un code qu'un petit groupe dont il faisait partie avait pu percer, l'ouvrage permettait de connaître le terme de toutes choses, la mort de chaque homme et la fin des guerres. Cette traduction des Roubaïates n'était qu'une version parmi d'autres, chiffrées et partielles, de l'œuvre suprême, le « Livre de la Mort et du Hasard » ayant survécu à la destruction de la grande bibliothèque d'Alexandrie. Cette phrase avait été soulignée au feutre rouge sur le rapport et accompagné d'un point d'interrogation. Le prisonnier, dont l'identité n'était pas mentionnée, semblait avoir été en rapport avec un autre captif originaire de Singapour transféré dans un camp différent, l'orateur David Saul Marshall que les autorités envisageaient d'entendre. Le rapport s'achevait sur une note manuscrite postérieure, précisant que le prisonnier avait été fusillé pour avoir voulu fomenter une révolte dans le camp avec ses affabulations.

Je me rappelle avoir failli recracher mon cocktail en entendant le nom des Roubaïates ; Paul ne s'est aperçu de rien et je me suis contenté de dire des banalités en plaisantant sur le caractère incroyable de son histoire. Les documents avaient été détruits et rien ne pouvait corroborer ces révélations tardives, sans compter sur le fait que Paul avait pu tout inventer et vouloir me faire une blague, ce qui était bien son genre. Mais la coïncidence des Roubaïates me semblait trop grande pour ne pas creuser plus loin : en faisant quelques recherches les mois suivants, j'ai appris qu'à la même période, en juin 1945, le propre frère de David Saul Marshall avait été retrouvé mort en Australie, où il s'était exilé avant la chute de Singapour, et qu'un exemplaire des Roubaïates avait été retrouvé sur son cadavre. Ce décès, attribué à un empoisonnement volontaire, a eu lieu à Sydney, à moins d'un kilomètre de l'endroit où travaillait l'infirmière Jestyn ayant connu l'homme de Somerton, ce qui m'a permis de faire le lien entre deux histoires entendues à trente ans d'intervalle.

Je crois qu'à Singapour, dans les années 1930, un groupe d'individus a élaboré un code de chiffrement pour la première édition des Roubaïates, tout en se mettant en tête que le livre pouvait prédire l'avenir avec justesse ; que certains d'entre eux l'ont amené en Australie, d'autres ayant été faits prisonniers, tous avec la certitude que deux villes japonaises disparaîtraient durant l'été 1945 ; que parmi eux le propriétaire de l'ouvrage codé, le frère de David Saul Marshall, a été tué pour s'en emparer, ou qu'on lui a subtilisé le bon exemplaire et que son erreur l'a poussé à se suicider ; que l'homme de Somerton était prisonnier dans un camp de travail japonais, où il a appris l'histoire du livre et voulu le retrouver après la reddition de l'Axe, qu'il a suivi la piste de la mort de Marshall et a rencontré par ce biais l'infirmière

Jestyn travaillant dans l'hôpital où son corps avait été conduit, celle-ci connaissant assez ce fait divers pour s'être intéressée aux Roubaïates et en avoir offert un exemplaire à un soldat australien deux mois plus tard ; qu'il l'a mise enceinte, avant de repartir en quête du livre, en prenant soin de ne conserver sur lui aucun élément susceptible de rappeler son passé, lui qui avait servi peut-être avec les troupes des Indes britanniques dans la campagne de Birmanie ; qu'il a voyagé pendant deux ans en toute discrétion, volant sans doute le livre codé, la valise et les riches habits portés lors de sa mort ; qu'il est revenu en Australie pour voir Jestyn, et son fils dont il devait ignorer l'existence, en laissant dans une consigne de la gare un signal à l'intention des personnes pouvant le déchiffrer, sous la forme des mots « Tamam Shud » cachés dans la poche d'un pantalon ; que ces personnes l'ont empoisonné pour récupérer l'exemplaire des Roubaïates, l'homme de Somerton parvenant à le dissimuler dans une voiture, avant de mourir sur la plage non loin de là où habitait Jestyn ; que ces gens sont parvenus à voler l'ouvrage, récupéré par Edgar à Berlin-Ouest en 1958, tué à son tour par un individu qui en connaissait l'histoire funeste ; et qu'enfin ce livre, c'est maintenant vous qui l'avez entre les mains.

J'ai bien conscience que mes explications doivent vous sembler fantaisistes et après tout rien ne vous engage à me faire confiance. Peut-être ai-je tort, et dans ce cas tout ceci importe peu, mais si vous pensez qu'il y a une chance, une seule, pour que cette histoire soit vraie, je vous demande ceci : débarrassez-vous du livre, d'une manière ou d'une autre, le plus vite possible. Si j'ai pu faire le lien avec votre annonce et mes vieux souvenirs, et qu'il existe encore des gens qui le veulent coûte que coûte, si tant est qu'il y en ait jamais eu, ils ne mettront pas long avant de venir chez vous et de faire le nécessaire pour cela.

Monsieur Harvey, je vous ai tout dit et vous somme une dernière fois de me croire : j'ai vu assez de choses dans ma vie pour reconnaître celles dont il faut à tout prix s'éloigner.

L'interminable Troisième Symphonie de Beethoven, dite *Héroïque*, s'était achevée depuis longtemps quand Henry Marlowe arrêta d'écrire. Ses yeux lui faisaient mal, son poignet gauche était endolori ; il hésita puis écrivit une dernière phrase avant de se retenir de signer, comme il s'apprêtait à le faire machinalement. La gorge sèche, il eut presque l'impression de suffoquer : il alla à la cuisine boire deux verres d'eau du robinet et prit en haut du placard de l'entrée une enveloppe blanche d'un format standard. Sans se relire, il plia les feuilles en quatre et les fit difficilement entrer dans l'enveloppe sur laquelle il inscrivit de mémoire l'adresse du destinataire. L'éternel chapeau de feutre enfoncé sur le crâne, il sortit et marcha un quart d'heure en serrant la lettre dans sa main, l'autre tenant fermement son portefeuille dans la poche droite du pantalon.

Peu avant dix-sept heures, Marlowe rentra à son appartement sans l'enveloppe mais avec deux poches en plastique plutôt lourdes bien que peu remplies, contenant des bouteilles d'eau minérale, des fruits de saison et des boîtes de conserve toutes identiques. La dernière heure qu'il lui restait à vivre, il l'occupa comme n'importe quelle autre heure de n'importe quelle autre journée. Il ne rangea pas ses courses, n'écrivit plus, n'appela personne, ne fit rien que l'on puisse qualifier d'important. Après 17h30, il alla chercher le pistolet se trouvant dans sa table de chevet, un Colt M1911, qu'il déposa sur la table basse du salon. Il se servit un fond de whisky, ferma les yeux assis sur le fauteuil, puis installa le disque du Requiem en ré mineur de Mozart sur l'électrophone.

À 17h44, il se leva, prit l'arme dans la main gauche, fit quelques pas pour sortir du salon, s'assit sur le parquet du couloir et, tourné vers la porte, se tira une balle sous le menton alors que le Kyrie commençait à peine. Certaines choses doivent rester secrètes et tous les livres ne sont pas faits pour être lus, affirmait Marlowe dans la dernière phrase tremblante de la lettre qu'il s'était abstenu de signer : la suite lui donna tristement raison.

Une semaine plus tard, l'appartement 6 du 32 Kildare Street, Dublin, Irlande, était une scène de crime autour de laquelle s'affairaient policiers et experts. Thomas Harvey gisait sur le tapis de l'entrée, des traces bleues de rigidité cadavérique autour des lèvres ; la taille des larves de mouches à viande présentes sur le corps, dont l'altération avait incité les voisins de palier inquiétés par l'odeur à appeler la police, fournit des informations précieuses aux enquêteurs. L'autopsie montra que les organes internes étaient gorgés de sang, la rate ayant triplé de volume, sans qu'aucun poison ne soit détecté. Les causes de la mort restèrent inconnues et l'enquête ne permit pas d'appréhender de suspect. Après analyse du contenu du bol gastrique et mesure du potassium présent dans l'humeur vitrée de l'œil, on data la mort à six jours avant sa découverte, plus de quatre heures après le dîner, soit entre minuit et cinq heures du matin. En tenant compte du décalage horaire de huit heures entre la Californie et l'Irlande, Henry Marlowe et Thomas Harvey sont morts le même jour à la même heure, parallèle que les enquêteurs n'établirent pas puisqu'ils n'avaient aucune raison de soupçonner un lien entre ces deux décès séparés par plus de huit mille kilomètres.

Célibataire sans enfants, l'ancien professeur d'université Thomas Harvey n'avait pas de famille proche. Ses biens, vendus aux enchères six mois plus tard, consistaient essentiellement en du mobilier bon marché, une collection de stylo-plume et un grand nombre d'ouvrages mêlant classiques de la littérature et curiosités pour bibliophiles ; l'on ne trouva parmi eux aucune trace du livre décrit dans l'annonce de Rare Book Review.

Quant au contenu de sa boîte aux lettres, dans laquelle un courrier en provenance de Pasadena, Californie, était pris dans un monceau de publicités pour fauteuils électriques et accessoires canins, il fut jeté dans le container à ordures de l'immeuble par le propriétaire en ayant récupéré les clés, trois semaines après la découverte du cadavre.

Les Roubaïates, dans la version originale de 1859, ne sont jamais réapparues ; il n'existe à ce jour aucune trace manuscrite mentionnant le *Livre de la Mort et du Hasard*.

Le corps d'un inconnu a bien été découvert sur la plage australienne de Somerton le 1er décembre 1948, dans des circonstances analogues à celles présentées ici : cette nouvelle n'est qu'une extrapolation des évènements mystérieux entourant ce fait divers, connu aujourd'hui sous le nom d'*Affaire Taman Shud*.

Avanie et framboise

Sylvain Moeckx

à B. Lapointe

Samedis soirs traînés en espoir de zober dans Oberkampf : je vous hais, je vous vomis, et je me roule dans ce paquet de glaires dont je débarrasse ma gorge — siège de toutes les amertumes — encombrée de votre souvenir. Drôle de saleté, je concède. Manière comme une autre de s'alléger et de se punir en même temps. Ce doit être cela, l'hygiène de l'assassin chantée par la Nothomb. Pas lu. Qu'on me colle cette étiquette ! Le tueur. Ce sera tellement mieux que le rien auquel on m'a voué. « On », la société, bordel de dious ! Ces samedis soirs, donc. Eux, déjà ; qui n'en finissent pas de me dézinguer la cafetière. Samedis rancis. À revenir bredouille se nocturnement bidouiller la nouille, réchauffée aux évocations plus glorieuses. Il y en eut ! Forfanterie ? Tout ce qu'il y a de plus véridique affirmation, tonton. La cinquantaine salement tassée désormais, et le crâne façon chaussée aux moines, d'accord ; voilà pour vous planter le bonhomme par le chef, qui fut glorieusement chevelu en son temps ; on ne peut plus séducteur et conquérant, ce jeune écrivain prometteur alors en ses tendres années étudiantes passées à marauder Quartier latin, chauffant de son maigre fessier l'acier rouillé des chaises du Luxembourg, plongé dans la lecture de Denis Roche (ce « ce n'est qu'un débat, continuons le con bu », au colloque Artaud de Cerisy, n'est-ce pas, hein, non mais quand même, délicieux, non ?... un peu plus fort que « Ma bouche s'accoupla souvent à sa ventouse », je trouve ! Ce progrès d'orifice, car Rimbaud le sot l'y laissa), Thomas Bernard, Marcelin Pleynet, j'en passe et des meilleurs, sûrement, sans mal.

Ce dimanche-là s'annonçait gris, civique, entre gens de convictions farouches. Une donzelle montée sur escarpins faisait très visiblement semblant de lire Libération ; je dis visiblement car elle ne cessait de lancer de vifs coups d'yeux en direction d'un adolescent blond venu escorter son bedonnant père. Je m'approchais de la lectrice brune, cheveux coupés à la garçonne, seins en poire et tête idem, plus grosse bouche à hype ; beau essayer accrocher son regard de braise, ce beau regard qui me rappelait soudain celui « fiel de dinde » d'une serveuse indienne du Xe, lutinée en vain la veille au soir, rien à faire, je n'existe pas, je n'existerai jamais pour elle non plus. Inabordables et provocantes, avec leurs compotes en tube qu'elles s'enfournent en pleine rue dans la garge-les-gonesses.

— C'est bien, votre bouquin, là ?

Mais non, ne pas s'y frotter. À quoi bon ? Trop de râteaux accumulés. Plus d'envie. Elle fait l'hautaine, toujours soi-disant plongée dans sa lecture.

— Mais qu'êtes-vous venu faire ici ?

Surprenant qu'elle daigne. Ai-je bien entendu ? Oui. Du coup je ne sais quoi lui dire.

— Je n'en sais rien à vrai dire. Désolé si je vous ai importunée.

Comme elle toise. Comme elle jauge. Où est le petit blond ? Sorti de son champ de vision, ou nu sous son vison ?

— Que me vouliez-vous m'abordant ?

— Vous absorber, vous subjuguer, que sais-je ?

— Sont-ce là, Monsieur, vos habitudes ?

— Encore une fois, pardonnez-moi. Restons-en là.

Il est 17 heures. Des premières rumeurs courent sur Twitter. Des regards effarés se rivent aux écrans. La belle dame m'a cloué le bec et tourné les talons ; s'en est allée, à deux pas du blondinet accoudé près de la porte des waters... le reste ne me concerne plus. Je sors sur le parvis de la mairie du XXe. Un gaillard embagousé déployant force voiles vaporisées me bouscule, et les deux échalas qui le flanquent me lancent de grands sourires carnassiers, les doux vautours ; le plus jeune me paraît fixer les moustaches fournies et poivre et sel que je me suis laissé dernièrement pousser pour me donner désespérément un genre, voyant le port de bacchantes revenir à la mode. Les feuilles des marronniers mordorent. Des couples se mordent plus ou moins délicatement les lobes, aisselles acides jutant d'aise. Fou le nombre de gens qu'ont l'air bien ; avec le sens de la répartie ; les yeux sociaux ; les gestes adéquats ; les réseaux, les amis, la famille et sans faille ; ou même s'ils paraissent décalés, très maîtres de leurs effets, de leur domaine. Je fais partie des gris, de ceux qui n'ont et n'auront quoi qu'ils tentent rien pour eux, bien trop fondus qu'ils sont dans la masse, ceux devant qui on passe. L'anonyme haineux.

Sur la place, sur un banc, un jeune, moitié moins que moi, cheveux filasses et déjà clairsemés, lit Bukowski. C'est devenu tellement commode, Bukowski ; tellement bien ; tellement obligé. Envie de lui shooter son bouquin à la gueule. De violence gratuite. À mon âge. Je me pose. Pas très loin du lecteur. « Au Sud de nulle part » Pas mauvais titre, je veux bien. Mais les titres. N'est-ce pas ? On en a marre des accroches, non ? Cœur, cul et con. Ces imbrications. Un peu de vide fait du bien aussi. Son sud, où j'me l'mets. Je m'allumerais bien une clope, mais je ne fume plus. Depuis que j'ai pris peur de refuser de lâcher une cigarette. Je vous raconte.

C'était il n'y a pas trois semaines. Le jeune victime de ségrégation et issu des quartiers sensibles, dans ses yeux, alors que je lui avais fébrilement fait part de mon refus de lui donner une cigarette donc, mentant en disant que je n'en avais plus, craignant qu'il ne vérifiât la véracité de mon dire, ce jeune, dans ses yeux, un éclair soudain est passé, puis un éclat de rire le secoua et il fila, me tournant le dos d'une manière pas loin d'être sensiblement analogue à celle de la dame aux escarpins du bureau de vote que je vois vergues au vent présentement arriver à moi.

Le plus bath comme on disait du temps de mon père, c'est qu'on dirait bien que ça lui démange ses petits seins qui la complexent de recauser le bout d'gras avec moi qui bite minuscule et qui me complexe aussi sous le bras, me dresse à son approche électrique. Va-t-elle me gifler ? Quelle nouvelle avanie vais-je encore subir ?

— Vous êtes laid. Vous sentez le vieux réac aigri. Et pourtant…

— Continuez, je vous prie.

— Eh bien c'est avec vous que sur les dunes charentaises j'ai envie de passer la nuit.

— Ne m'en dites pas plus, je vous suis.

C'est comme ça, et pas autrement. Que ça s'est fait. Que nous avons la nuit durant, et arrosée de vins précieux, parlé de cette région adorée de Chardonne dont cette aubryste patentée s'était entichée, sous l'influence d'un dabe qui non content de la tripoter lorsque ses seins commencèrent à pointer (elle n'avait pas dix ans et depuis chose étrange n'en a pas plus à tâter sous le maillot) la mit sous influence des hussards. En trois heures silencieuses dans sa voiture en direction de Royan, nous y étions.

— *Il maintient la langue en la faisant remuer et rajeunir*, c'est de Chardonne.

— Mais parlant de qui ?

— Cela va vous surprendre, de Bossuet…, me dit-elle entre deux roulis lointains des vagues sous la pleine lune.

Les bouteilles étaient vides et bientôt l'aube poindrait. Nous remonterions la Seudre non jusqu'à son embouchure mais au parking de cette crique insoupçonnée où s'entrelaçaient minérales les racines des pins ; main dans la main empruntant le chemin où la terre semble comme Chardonne l'écrit au sujet de Ronce, de la « vase mauve », nos pas s'imprimeraient mollement, un peu comme la lame du couteau à pain s'enfonçant dans le manteau framboise et molletonné de cette femme, lorsque je l'y enfoncerais « vraisemblablement » comme Boileau dit du vrai qui peut ne pas l'être ; cette femme qui avait dans le feu terne d'une soirée

électorale masturbé un adolescent quelques heures plus tôt ; cette femme qui ne m’avait même pas offert sa langue ; j’allais la faire remuer, d’un coup de couteau, et rajeunir pour toujours.



Imperfictions

Philippe Sarr / Shin

À partir d'une ou plusieurs planches muettes sur le thème général de la revue, un auteur doit écrire dans cette rubrique une nouvelle en adéquation (1).

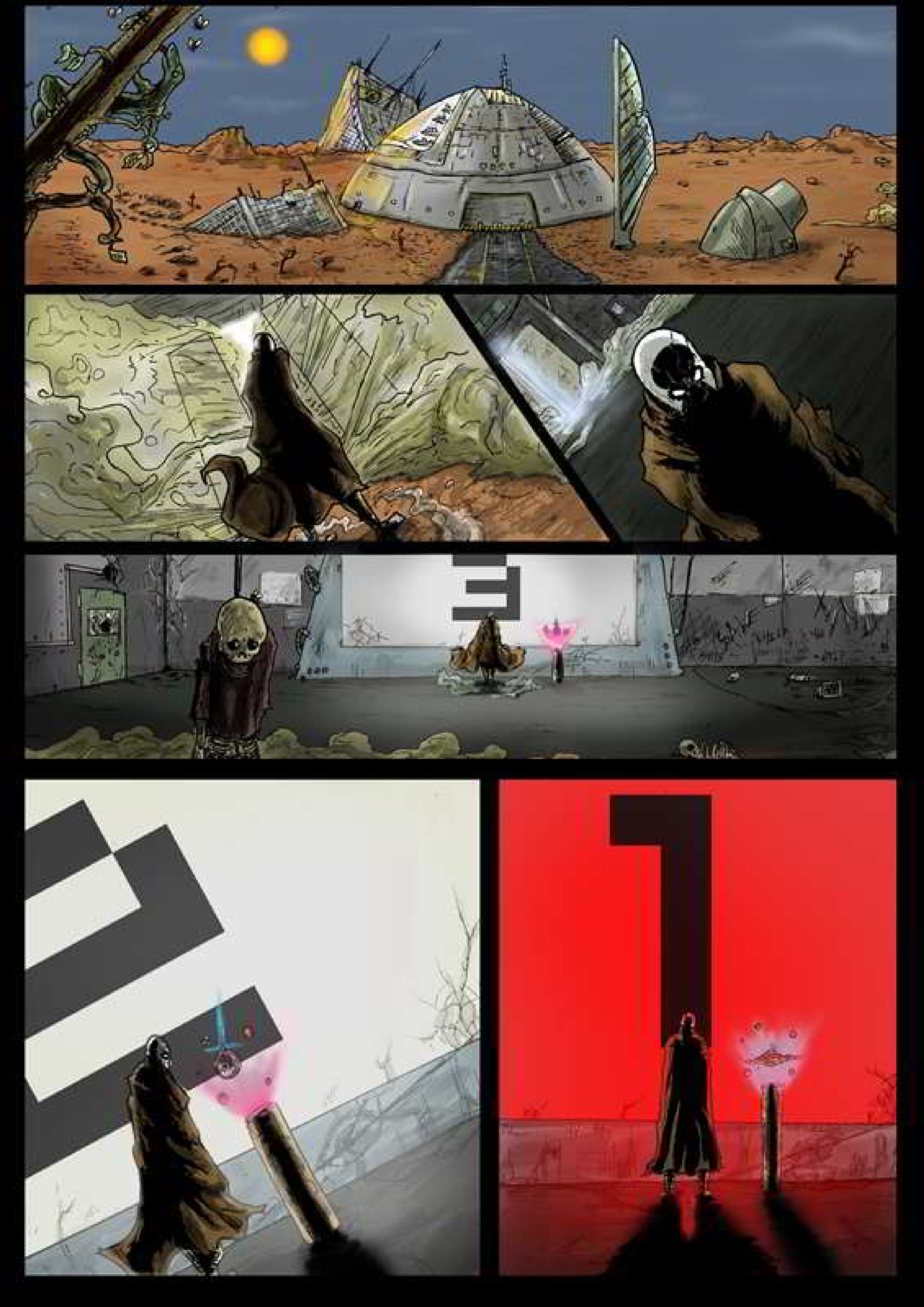
J'avais inventé la Machine à Illusions, un truc capable de boulotter nos rêves et de les recracher au dehors, tels quels. À la perfection. Subtiles émanations issues de notre inconscient. Sauf que j'avais des doutes. Modifier les paramètres, révolutionner les systèmes et les dispositifs. Le mal était trop profondément enkysté. C'était toujours la mort qui rôdait, pestilentielle. Le lot de tous les hommes. Créatures in-finies ! L'imperfection. L'imperfiction ! Dès lors que la vie se répandait comme une traînée de poudre ! Oui. Toujours pareil. Tu mettais un mort en présence d'un vivant, le mort en voulait au vivant d'être ce qu'il était, le vivant au mort d'être ce qu'il n'était pas. Le dispositif produit les faits. Il fallait trouver le dispositif qui nous rendrait TOUS à la fois meilleurs et plus forts.

J'ai ouvert la fenêtre des toilettes, ai écrit des horreurs sur du papier cul, comme Sade l'avait fait bien avant moi. *C'est la fin de l'Histoire ; Sauvez-nous ! ; À l'aide ! ; Tout est mort ! ; Plus rien à espérer !* Propos assez pitoyables finalement que je reproduisais à l'infini. J'avais la rage. Une rage contenue. Quasi ascétique.

Car j'étais un génie. Et quel génie était assez puissant pour chanter dignement la beauté du monde, sinon moi ! Ses truculences. Ses pleins et ses creux, ses aplats, ses vastes déserts et océans que je m'imaginais traverser tel un dieu antique, trident à la main ! Survoler les flots et leur furie impitoyable, planer au-dessus du Monde, de *l'épavie* ! Volonté de puissance. Puissance du créateur, j'entends. Rester dans l'interprétation, impénétrable à la critique. Bon, si l'on se conduisait sagement, hein, nous trouverions la suprême richesse à vivre content de peu : *car de peu il n'y a jamais disette !*, comme disait mon pote Lucrèce.

Mais nous, les hommes, avons voulu nous rendre illustres et puissants pour vivre paisiblement dans l'opulence. Mais c'était là, la paix et l'opulence, deux idées du Monde antinomiques. L'opulence jamais n'engendrera la paix. Le riche en voudra toujours au pauvre d'être ce qu'il est. Et réciproquement.

1 Philippe Sarr a écrit cette nouvelle d'après les deux planches muettes de Shin.


3
1





J'étais malade, en mal d'aurore, oserai-je. (Lecteur imparfait, réfléchis, apprécie mes imperfictions à leur juste valeur : qui n'a donc jamais plagié ? Pire, qui ne s'est jamais auto-plagié ?) Plagiaire ? Problème d'estime de soi que je tentais de corriger par la pratique du mandala. L'envie irrésistible de vouloir trop bien faire. Attaques de panique, angoisse de morcellement. Appétits sexuels en berne. La roue du malheur, lestée de cadavres exquis, savait y faire quand il s'agissait de vous maintenir la tête sous l'eau, pieds et mains liés comme il faut.

Pour échapper à mon incontinence créatrice, à mes fameux ratages, à mes conflits internes (que de fois n'ai-je fait l'ouvre-boîtes !), à la haine de soi et de l'autre, il me faudrait fuir, courir après le cochon-dinde (un peu d'humour ne nuit pas, bien au contraire !), transgresser, me translater, porter haut mes Œuvres Incomplètes dans des musées-prisons, le Purgatoire des Œuvres Inachevées. En roucoulant comme un beau diable. Car il y avait, tout compte fait, certain plaisir dans la contemplation de la laideur. Chaste, mais heureux de l'être. Sinon, à quoi bon ? Un certain attrait aussi pour la chienlit, j'avais. Le désordre. L'aléatoire !

J'en aurais décidé ainsi. Ce serait comme un oui sans faille à la vie. Un non monumental et énergique au pourrissement. À l'uniformisation. Au standard. La fin du Dispositif. Le dispositif qui produit les faits. La norme. Il faudrait renouveler l'ensemble, la matrice ! L'appareil de pouvoir et de création. En écarter les plus faibles d'entre nous. Au risque de sombrer dans l'épaisseur d'un rêve tendre et idiot. Éduquer plutôt que soigner car l'on éduque seulement les gens forts, quand l'on soigne pour « affaiblir », voire « appauvrir ».

Mais quelque chose clocherait. Tout ça manquerait singulièrement de sérieux. Quelque chose qui, au fond, avait toujours cloché, et à laquelle je n'aurais jamais su donner de nom précis. Quelque chose en rapport avec le Nihil ? Le Rien ?

Ivresse, puis sobriété — pleine jouissance et chasteté —, ennui, ce mortel poison, prodigalité — le blanc, le noir. La valse des contraires et des antinomies !

D'un pas oblique et maladroit, syndrome de l'enfant mort, du poète maudit, funèbre pantomime, acte désespéré d'un chien triste et fatigué, je me suis avancé vers la Machine à Illusions, ce truc tellement puissant qui pouvait vous envoyer valdinguer à l'autre bout de la galaxie en une chiquenaude.



Notre univers était là, brillant, visible, une micro-reproduction tellement fidèle à l'original. J'ai actionné le bouton. L'explosion a été immédiate, violente, fatale. Puis je suis allé vomir. Quelques fragments épars se rassemblaient déjà, se recombinaient, répétaient les mêmes schémas, le même Dispositif. C'était chaque fois la même histoire, finalement. Le mort, le vivant… L'auto-anéantissement…

J'étais seul à contempler tout ça.

J'avais donc tué. *Du Crime considéré comme l'un des Beaux-Arts*, valeur sûre du romantisme archaïque, j'allais puiser mes jugements référents : froideur et élégance doublée d'astigmatisme ! L'artiste, l'assassin, même école, même combat. D'exil en exil, d'un château l'autre, je commettrais mes crimes fabuleux, déclencherais des guerres totales (mon art de la guerre, vous m'en direz des nouvelles : plus violent, plus réaliste que n'importe quel roman prétentieux se revendiquant du même bord !), tout en m'esclaffant, provoquerais de joyeuses apocalypses bien soft, concocterais de savoureux poisons létaux responsables de pandémies dévastatrices, incendierais des hôtels. Chats, chiens, pandas, plantes, toutes espèces confondues serviraient mes desseins. Je serais le maître du temps. En jouirais avec sombriété. Tant de pouvoirs aux mains d'un seul être, serait-ce seulement raisonnable ? J'errerais, tel un fantôme académicien (ne vous méprenez surtout pas quant à la nature profonde de ce titre hon(no)rifique !), hanterais les esprits, y compris les plus puissants. (N'a-t-on pas les génies qu'on mérite ?) Cauchemar, enfer, abomination, calamité, terreur, l'on me surnommerait, de périphrases en périphrases. Mon chant, que beaucoup envieraient, serait d'une telle noirceur, si provocateur, au risque de servir les pires idéologies, les pires totalitarismes, chantres de la perfection.

Alors, la mort me serait si douce !

Sur notre site : la version courte de la nouvelle lue par Philippe Sarr

Point de champ extrasensoriel

Catherine Bécam

Sidonia marchait d'un pas nonchalant vers l'homme qu'elle avait rencontré la veille au soir. La veille, en était-elle bien sûre, il lui semblait que le temps avait été aboli, aboli par cet homme étrange. Aux allures fantasques. Un Polonais à l'accent granuleux. Hypnotisant dès la première parole. Où avait-elle dit qu'ils se rencontreraient pour la seconde fois ? Que pouvait-elle attendre de lui ? Elle ne le savait pas. Elle n'avait que le souvenir de ses belles mains blanches et de son regard bleu, mystérieusement absent. Elle n'appréhendait en rien la seconde rencontre. Elle arriva enfin à l'endroit déterminé : un petit bar sombre au nom improbable, en plein cœur des Halles. Elle entra, scruta un instant ce café minable plus qu'elle ne l'observa, et alla s'installer à une table. Près d'une fenêtre aux carreaux brisés. Les hommes écroulés sur leurs tables devant un verre d'alcool l'avaient suivie du regard. Elle sortit un livre de son sac, un livre qui occuperait le temps comme les chaises et les clients du café occupaient l'espace. Elle venait d'acheter ce polar : l'histoire d'un peintre démoniaque qui attirait ses victimes dans un atelier. Et qui les éternisait d'une manière toute particulière. Au nom d'une théorie pseudo-artistique, ce peintre faisait couler le sang de ses conquêtes sur les toiles : une véritable boucherie… Mais cela faisait sourire Sidonia. Le serveur arriva, petit, brun, moustachu. Il se pencha, elle commanda un café crème, rapidement. Se recula pour ne pas recevoir l'haleine fétide de cet homme soudain trop proche. Elle leva les yeux, prit une pause et regarda alentour. Personne, non, personne ne ressemblait à ce Slave, il n'était pas encore là. Et elle avait quelques minutes d'avance… Elle se replongea dans son livre, évitant ainsi les regards insistants de tous ces hommes à la mine louche. Tous ces visages troubles aux yeux perdus, aux corps suspendus sur des sièges branlants. Elle regarda sa montre. Dix-sept heures. Viendrait-il encore ?

Sidonia secoua ses longs cheveux et colla une cigarette à ses lèvres. Un homme entra dans le bar et lorgna le piteux tableau d'un air méprisant. Le comptoir crasseux, les quelques tables éparpillées, ces hommes penchés sur leur éternelle bière et Sidonia dans un coin de la pièce, le nez enfoncé dans un livre de poche. Seule lumière qui eût pu retenir l'attention.

« C'est vous Sidonia ?

— Oui, c'est moi. »

Elle eut l'air étonnée. Comment cet homme pouvait-il bien la connaître ?

« Je suis un ami d'Ilias, il ne viendra pas vous rejoindre ici. Mauvaise chute dans l'escalier. Pas possible de se déplacer. Voulez-vous toujours le voir ?

— Pourquoi pas ? J'ai quelques heures devant moi. »

Sidonia attrapa son sac, régla sa consommation au comptoir et suivit l'homme dans la rue. Il marchait vite, trop vite, sans un mot, le visage baissé. C'était un homme âgé : il pouvait avoir au moins soixante-dix ans. La barbe était grise et rare, le costume râpé et trop longtemps porté. Il s'arrêtait et crachait de temps en temps, ce qui ralentissait leur allure. Derrière, Sidonia s'essoufflait. Après avoir parcouru des rues, des venelles dont elle ne put relever les noms, ils arrivèrent enfin devant un vieil immeuble. Probablement un ancien entrepôt ou un atelier de confection déserté. Un chat miaula dans la cour, un cri horriblement perçant. Des étages, l'Adagio d'Albinoni résonnait, déformé, sur les murs de la cour. Inquiète, la jeune femme eut un instant d'hésitation et voulut quitter ce lieu insalubre. Mais une force irrépressible la retint.

« C'est ici. Ilias a son atelier au second.

— Je vous remercie, je vais monter alors, monsieur, monsieur... »

Sidonia attendait une réponse, tout en lui tendant la main.

« Je suis celui qui passe, c'est suffisant Sidonia. »

Elle serra la main glacée du vieux monsieur, qui aussitôt disparut derrière la lourde porte de l'immeuble. Elle regarda la cage d'escalier : les marches étaient sales, des taches noirâtres encombraient les murs. Elle eut peur. Une voix intérieure lui disait de s'en aller. Ce quartier l'effrayait, l'angoissait, ces odeurs de cuisine l'écœuraient. Des voix fatiguées, derrière les portes, criaient dans un jargon incompréhensible et inconnu. L'ascenseur en panne, elle prit le vieil escalier, à droite de la porte d'entrée. Au deuxième étage, elle dissimula ses cheveux sous le col du manteau noir, reprit son souffle. Avant de sonner. Pas de réponse, pas un seul bruit. Il était 17h30 à sa montre dorée, cadeau de sa mère pour ses dix-huit ans. La jeune femme insista, appuya de nouveau sur la sonnette stridente et la porte grinça. Il ouvrit. Le Polonais arborait un sourire suave, il lui tendit les mains en guise de salutation.

« Sidonia... »

Que de belles promesses contenues dans ces mains fines et blanches, aux ongles soigneusement limés ! Ilias portait un chandail rouge parsemé de traces de peinture, un jean aussi bariolé que les murs qu'elle entrevoyait derrière lui. Posture de l'artiste que rien ne venait troubler, songea-t-elle, le suivant dans le couloir, sans aucune hésitation, trop curieuse de découvrir l'homme. L'atelier, quand elle l'aperçut, était vaste, sale, désordonné. L'Adagio, lorsqu'elle fut au centre de la pièce, retentit comme un avertissement. Elle se retourna et vit que l'homme était grand, très grand, trop grand...

Décor de bohème. Des livres ouverts, hachurés de couleurs vives, jonchaient le sol, un parquet taché de pourpre, du vin ou du sang séché, dans un désordre que l'on aurait dit voulu. Sidonia lut les titres des volumes dispersés : les philosophes grecs se disputaient les étagères avec des romanciers russes et polonais, une bible presque déchirée — dans un accès de colère ? — menaçait de tomber, un livre immaculé et relié retenait l'attention, un Dostoïevski, qui contrastait singulièrement avec le reste. On eut dit une apparition dans ce fatras trop organisé. Ce qui la frappa le plus, au point de sentir en elle une nausée, c'étaient toutes ces toiles. Elles gisaient là comme les livres. Mais elles, elles étaient mortes, anéanties, éclaboussant la vue de celui qui se trouvait face à elles. Et l'on ne pouvait les éviter, elles vous happaient, vous sondaient et ne vous lâchaient plus. Sidonia recula, son malaise grandissant. Elle ne put réprimer un geste de dégoût quand elle se tourna vers Ilias. Le chat miaula. Et le disque s'arrêta. Des cris s'échappèrent de la petite rue, montèrent jusqu'à l'atelier.

« Voulez-vous une vodka ? »

Le son de la voix fit sursauter la jeune femme qui accepta le verre. Elle n'avait pas été habituée à ce genre de voix, rauque et grave, brisée par tous ces mégots écrasés dans des cendriers qui jamais ne se vidaient. Ilias la laissa un moment. Quand elle fut seule, elle songea à comment prendre congé de cet homme inquiétant, qui percevait le monde d'une manière par trop étrange. En considérant les toiles, elle se dit que ce qui en rendait la vision insoutenable, c'était cette accumulation de rouge, semblable à une hémorragie.

« Je reviens de mes douleurs, je suis à vous... »

Surprise, elle se retourna, aimantée par la voix de cet homme, tandis qu'en elle une intuition, profonde, qu'elle ne pouvait plus entendre, lui sommait de fuir au plus vite. Les douleurs...c'était sûrement la cuisine, pensa-t-elle en saisissant le verre à la propreté douteuse.

« Je vais vous montrer quelques-unes de mes toiles, si vous le désirez. Nous en avons tant parlé lors de notre dernière rencontre...

— Et première... », précisa Sidonia, qui se sentait devenir triste en scrutant les immenses tableaux.

Ilias la prit par la taille, un geste trop familier au goût de la jeune femme mais elle ne dit rien. Cet homme l'impressionnait. Elle l'écoutait. Il lui indiqua d'autres toiles, cachées par les premières, des toiles aux contours délimités par des pigments superbement rouges, aux formes grandiloquentes et inhumaines. C'est fort, s'exclamait-elle, fascinée par cette démesure orgastique, à la limite de l'obsessionnel. Que pouvaient être sa vie, ses blessures, tous ces stigmates de l'âme qui avaient torturé son être jusqu'à en créer des mondes sans nom ?

Sur ces toiles, toute vie était abjurée. C'était la mort, oui, pensa-t-elle en frissonnant, ces toiles, c'était la mort. Sidonia l'observait, lui, le créateur, l'auteur de ce vide insensé. Et en le regardant, elle voyait cette brèche ensanglantée sur le front. Il s'en rendit compte, toussota : elle venait de remarquer la blessure qu'il dissimulait sous une mèche de cheveux. Il s'expliqua aussitôt. Elle ne comprenait pas pourquoi il avait besoin de se justifier mais elle le laissait faire. Sa curiosité naturelle restait là, suspendue à ses lèvres, rouges comme ses toiles. Il dit qu'il était tombé cet après-midi dans l'escalier, un peu trop de vodka peut-être. Ce n'était pas grave, après tout, il en avait vu d'autres, du moment que ce n'était pas mortel, conclut-il en riant. Découvrant des dents jaunies par les cigarettes. Le rire, qui montait dans l'atelier, fit trembler la jeune femme. Il valait mieux qu'elle parte.

Mais au moment où elle esquissait un pas, il se mit à parler, intarissable sur sa peinture, qui selon lui était extraordinairement novatrice. Puis il l'empoigna pour la placer face à sa toile, éclairée encore par la lumière de la rue. La vitre renvoyait leurs reflets et elle se voyait, avec effroi : elle n'avait plus le sentiment d'être elle-même. Ce qu'elle voyait, c'était un visage tendu, des lèvres incurvées, une facette d'elle-même qu'elle ne reconnaissait pas. Il remarqua son trouble et poursuivit. C'était sûrement cette peinture vide d'humanité qui la transformait ainsi, cette peinture qu'il désigna, ne lui laissant guère le temps de penser.

Il la noyait dans un flot continu de paroles : il s'agissait d'une œuvre majeure, la peinture du « Point de champ extrasensoriel ». S'il désirait fonder un nouveau courant, il en serait la tête de file, pourquoi pas après tout, tant d'académisme aujourd'hui, tant de mercantilisme sur le marché de l'art… et puis…

Il n'eut pas le temps de terminer son laïus. Des coups, au nombre de trois, secs, durs et pressants, l'interrompirent dans son exposé sur l'art. Il ne bougea pas cependant. Tout à son agacement. Il semblait maudire en silence le tapage qui reprit de plus belle. Il perdait de sa superbe et Sidonia le percevait autrement : il lui paraissait que ce peintre aux visages multiples laissait tomber le masque. Il lui fit signe de se taire. Le silence imprégna l'atelier. Ils attendirent. Les coups reprirent, se firent plus exigeants, plus incisifs. Sidonia eut peur. Lui la regarda, suppliant de ses yeux de condamné. Puis lui demanda, d'une voix devenue trop aimable, si elle pouvait bien aller ouvrir la porte et l'excuser auprès de ces impromptus visiteurs. Il était absent, bafouilla-t-il. Sidonia s'attendrit et s'exécuta ; elle était dans un champ expérimental, pensa-t-elle en traversant l'atelier. Devant la porte, elle tira les verrous. Deux visages de femmes apparurent dans l'entrebâillement de la porte.

« Ilias est là ?

La brune, outrageusement maquillée, avait parlé dans un souffle. On la sentait paniquée.

« Non.

— Écoute, on sait bien qu'il est là mais si t'as envie de le couvrir… C'est pas grave, on finira par le coincer, ce pervers… Ça fait déjà pas mal de temps qu'on le surveille, on a deux amies qui ont disparu, elles étaient toujours fourrées chez lui. Tu trouves pas ça bizarre ? »

Alors que Sidonia allait leur répondre, elles dévalaient l'escalier en un vacarme assourdissant. La jeune femme resta sur le seuil, perplexe. Ilias était déjà auprès d'elle, il n'avait rien perdu de la courte entrevue.

Il prit Sidonia par le bras et l'éloigna de la porte.

« Deux putes que j'avais aidées, par magnanimité. Les pauvresses, elles voulaient des toiles pour décorer leur minable chambre de passe. Je pense valoir davantage qu'un regard désabusé de clients libidineux, ne pensez-vous pas ? »

Sidonia ne répondit pas, elle désirait partir. Tout cela était trop malsain. Elle le lui signala quand une horloge sonna dix-huit heures. Au même instant, un coup de feu retentit au loin, brisant le silence épais qui s'était créé entre eux, un silence chargé de méfiance et de peur. Sidonia ne comprenait vraiment rien à cette peinture, rien à ces actes insensés et se demandait ce qu'elle faisait là, comment elle avait pu échouer dans cet antre sordide. La nuit commençait à tomber, l'atelier devint noir, lugubre et glauque. De nouvelles formes, hésitantes certes, mais présentes sur les murs, prenaient place et s'érigeaient en maîtres des lieux. Sidonia pensait qu'elle vivait un rêve éveillé, que toutes ces formes fantomatiques disparaîtraient quand elle se réveillerait. Elle devait partir, quitter cet homme qu'elle avait pris pour un autre, elle n'avait rien à faire ici.

Ilias ne semblait pas s'émouvoir de son désarroi : transformé, une ombre cruelle encombrant son visage, il avançait vers elle qui ne réagissait pas. Paralysée par la peur, elle n'en eut pas le temps. Déjà il se jetait sur elle, déjà il la bousculait sur le parquet rayé. Affalée, Sidonia remuait les jambes et les bras, se débattait avec une violence dont elle ne se croyait pas capable, lui la secouait de tous ses membres, de toute sa force.

Avant qu'elle ne hurle, il lui couvrait la bouche d'un chiffon grossier qui exhalait une odeur rance, la portait jusqu'à la chaise où, méticuleusement, il liait ses chevilles et ses poignets. Elle sentit la rugosité du bois lui violenter les vertèbres. Ses yeux allaient voler dans les moindres recoins de l'atelier obscurci. Une peur folle de la mort l'envahissait et se lisait dans son regard éperdu.

« C'est ainsi que j'aime peindre mes modèles, cela soutient amplement ma thèse du « Point de champ extrasensoriel », vous comprenez mieux à présent, je pense... »

Et tout en discourant, il sortait de l'une des poches de son jean un couteau à la lame aiguisée, de ceux dont se servent les bouchers experts. Il semblait que Sidonia hurlait sous le torchon mais l'on n'entendait que de vagues murmures inaudibles, amoindris par le bout de tissu sali. Lui poursuivait son dessein premier : il déchirait tranquillement la jupe longue, le pull-over en laine, le caraco de soie, lui taillait le visage de hachures artistiquement pensées, y apportait tout le soin de son art, y goûtait un suprême plaisir, et jouissait du visage à présent méconnaissable qui s'évanouissait.

Il se recula, contempla son œuvre, Sidonia qui paraissait gémir, et enfin nettoyant sur le jean le couteau taché de sang, médita un instant. Il revint à sa proie, en lacéra les bras, les seins, les jambes et jusqu'au sexe, puis s'écarta à nouveau pour obtenir plus de champ, une autre vision, plus extrasensorielle.

Quand il fut certain qu'il ne pouvait plus rien ajouter au tableau, il revint, en un geste ultime, apporter la touche finale à son œuvre : il enfonça, lentement, le couteau dans le cœur de la jeune femme. D'un pas lent, tout en fredonnant les premières notes de l'Adagio, il alla éclairer l'atelier. Il ne savait pas que la dernière pensée de Sidonia avait été au roman de gare qu'elle parcourait en souriant quelques heures plus tôt, en l'attendant dans ce bar insolite. Alors, il souleva machinalement une toile d'une blancheur éclatante et avec quelques pinceaux examina le point de champ extrasensoriel du corps qui s'offrait à lui, un corps figé dans un bain de sang, d'où la vie coulait méthodiquement sur le parquet, goutte à goutte, tombée de là-haut.

Quand il trempa ses pinceaux dans le pot, l'Adagio reprit de plus belle sur le tourne-disque usé.

Banksy et le street art

Marianne Desroziers

L'art est un risque en soi : l'artiste s'expose à ce que son œuvre ne soit pas appréciée, pas comprise… elle peut même ne pas être vue du tout. Mais au-delà de ce danger psychologique, certaines formes d'art induisent une mise en danger physique des artistes.

C'est notamment le cas du street art.

Définition

Le « street art » est l'art, développé sous une multitude de formes, dans des endroits publics ou dans la rue. Le terme englobe la pratique du graffiti, du pochoir, de la projection vidéo, de la création d'affiches ainsi que du pastel sur les murs et les trottoirs.

Le terme « street art » est habituellement utilisé pour distinguer une forme d'art d'un acte de vandalisme réalisé par un ou plusieurs individus défendant un territoire, qui expriment par le billet du graffiti l'appartenance à un groupe ou désirent passer un message qui n'a aucune valeur artistique.

Il arrive également que les tenants du street art manifestent par ce biais des revendications politiques ou sociales, d'autant plus fortes que leur message est accessible à tous de manière gratuite et immédiate.

Historique

Parmi les pionniers du mouvement, on peut citer Jean-Michel Basquiat qui faisait du graffiti dans le métro de New York dans les années 1980, avant d'entrer dans les galeries et les musées.

Cependant, d'un point de vue historique, on peut estimer que Mai 68 a constitué le début du mouvement en France. En effet, à partir du joli mois de mai, les rues se sont couvertes d'affiches pleines d'inventivité et parfois d'humour dénonçant les brutalités policières et la main-mise de De Gaulle sur le pays. Ces bombes visuelles sortaient de l'esprit bouillonnant des étudiants des Beaux-arts et des Arts déco.

Dès le milieu des années 1980, les collectionneurs se sont intéressés aux graffitis, tout de suite suivis par les galeristes et les institutions : certaines figures du street art ont alors quitté la rue pour devenir des artistes « à part entière » admis et reconnus par le système, perdant en subversion ce qu'ils gagnaient en crédit sur la scène artistique.

Quelques artistes

Space Invader



Cet artiste né en 1969 tient son pseudonyme du jeu vidéo de 1978. Il s'est fixé comme règle d'envahir l'espace urbain avec ses petites mosaïques à l'effigie des créatures du jeu : nombre de métropoles ont été investies par ses œuvres depuis ses débuts en 1998. Son identité demeure mystérieuse puisqu'il n'apparaît que le visage pixellisé, masqué ou de dos.

Miss. Tic.

Née en 1956, cette ancienne comédienne de rue associe peinture au pochoir et poésie pour créer des personnages féminins et féministes qui ornent les murs de Paris. Depuis un procès coûteux à la fin des années 1990, elle délaisse les murs pour les toiles ou travaille sur commande, ainsi pour la mairie du XXe arrondissement avec sa série « Muses et hommes », relecture de tableaux célèbres. On a également pu voir ses dessins dans l'excellent *Siné Hebdo*.

Shepard Fairey

Artiste, graphiste et illustrateur, né en 1970, il est l'auteur désormais célèbre de l'affiche pour la campagne présidentielle d'Obama en 2008. Ses œuvres se vendent aujourd'hui à près de 50 000 euros. Cela ne l'a pas empêché d'être arrêté un soir de 2009 à Boston, accusé d'être l'auteur de graffitis, puis remis en liberté sous caution. Illustrateur en vogue coté sur le marché de l'art donc, mais artiste de rue toujours.



Banksy

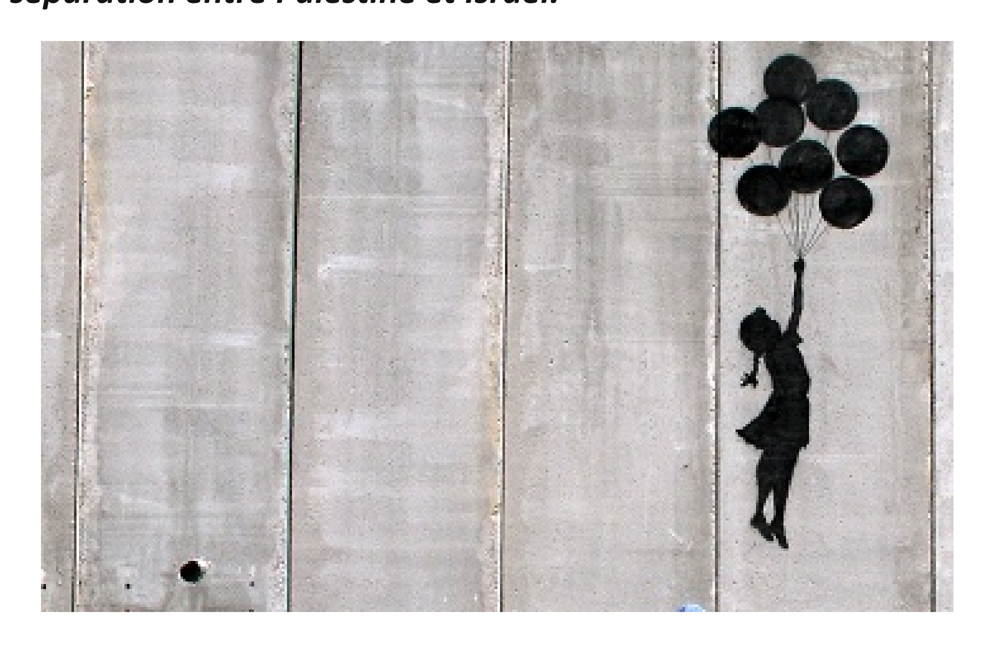
Parmi les artistes issus du street art qui ont accédé à la reconnaissance internationale, on trouve bien évidemment Banksy, né en 1974 à Bristol. Étiqueté « terroriste de l'art » dans son île natale, cauchemar des policiers de la Perfide Albion, il mêle différentes techniques (pochoirs, aérosol, peinture à main levée) pour diffuser des œuvres sous formes de messages révolutionnaires et antimilitaristes, en complétant parfois ses dessins par des textes ironiques ou détournant des slogans.

Pour Banksy, la prise de risque pour créer l'œuvre fait partie de l'œuvre : il n'a pas peur d'escalader des immeubles pour aller peindre à un endroit encore vierge et bien visible des passants, ainsi qu'on le voit dans son film « Faites le mur ».

En 2003, il commence à passer en vente avec une toile à 1153 euros chez Bonhams. Puis, rapidement, les prix de ses oeuvres s'envolent : « Keep it spotless » a atteint un record de 1,1 million d'euros chez Sotheby's à New York en 2008. Parmi ses collectionneurs hollywoodiens figurent Angelina Jolie, Brad Pitt ou encore Jude Law. De manière générale, on constate que les collectionneurs de street art sont plus jeunes que la moyenne (entre trente et cinquante ans) et se positionnent en rupture avec le mode de collection de la génération précédente.

Indéniablement, c'est Banksy qui a lancé le marché du street art. Il est aujourd'hui troisième sur la liste des artistes de street art les plus cotés, derrière Basquiat et Keith Haring.

Ci-dessous : « Balloon Girl », dessin au pochoir de Banksy sur le mur de séparation entre Palestine et Israël.

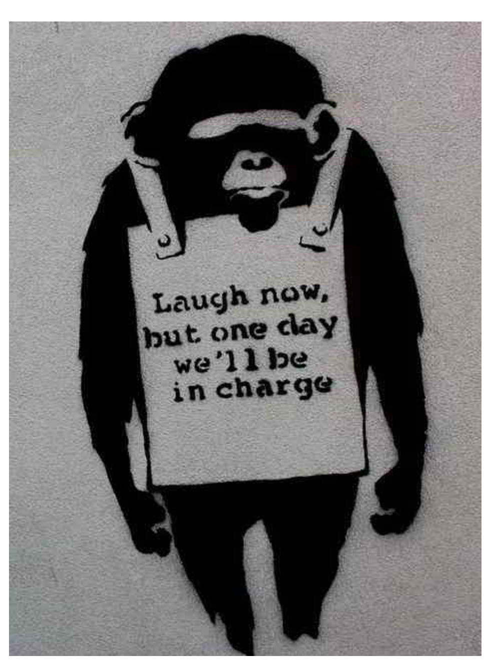


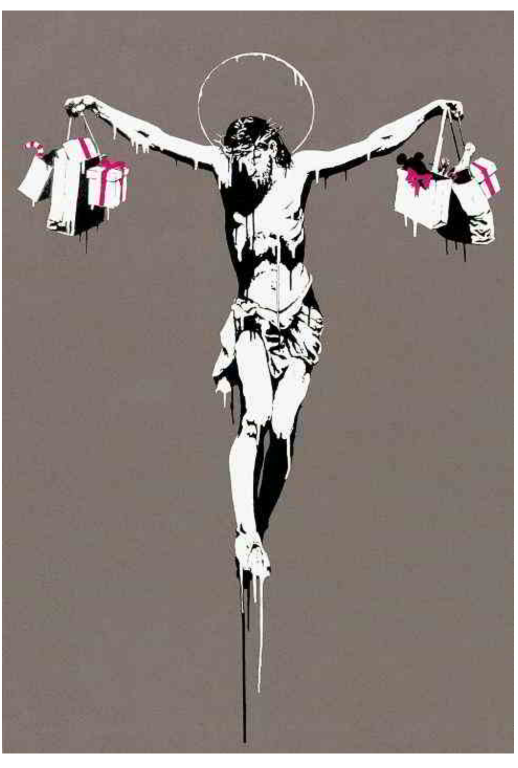
Du haut à gauche au bas à droite : dessin sur un mur de Bethlehem ; « Napalm » (1994) ; rat au pochoir ; singe « Laugh Now » ; « Christ With Shopping Bags » ; Rat « Let them eat crack » (Broadway & Howard, SoHo, New York) ; « Mona Lisa ».















Pour conclure

La fin des années 2000 marqua un tournant dans l'institutionnalisation du street art symbolisée par l'exposition à la Tate Modern à Londres en 2008. La question qui se pose dorénavant avec de plus en plus d'acuité, alors que le street art a quitté la rue pour envahir les galeries depuis une quinzaine d'années, est celle de la signification et de l'avenir de ce phénomène : n'est-ce pas là la mort du street art à court terme ?

Sans aller jusqu'à cette extrémité, on peut avancer l'hypothèse selon laquelle le plus grand danger du street art est de devenir une mode, une forme d'expression n'ayant plus rien de dérangeant : le danger principal qui le guette serait donc finalement l'absence de danger.

Pour autant, la fonction première du street art n'a toujours pas perdu de sa force, comme en témoigne l'actualité récente du « Printemps arabe » (1). Depuis janvier, dessins et slogans couvrent les murs de la célèbre place Tahrir du Caire, critiquant les vieux dignitaires au pouvoir, le contrôle des militaires ou la répression. Il s'agit là pour les manifestants d'un « moyen pacifique d'exprimer [leur] rage » et de donner « une identité visuelle à leur révolution » : le street art à son essence, entre liberté d'expression, revendication et subversion.

Bibliographie :

Banksy, « Guerre et spray », Alternatives (Paris, 2010).

Myriam Boutoulle, « Pourquoi le Street Art fait recette », in *Connaissance des Arts* (octobre 2011).

Stéphanie Lemoine et Julien Terral, « In situ. Un panorama de l'art urbain de 1975 à nos jours », Alternatives (Paris, 2005).

Filmographie :

Banksy, « Faites le mur » (2010).

Sur Internet :

Le meilleur site sur Banksy en français

Le site officiel de Banksy

1 « Au Caire, le « Street art » fleurit sur la place Tahrir », article sur 20minutes.fr, 27/11/11.



Camera oscura

Christian Jannone

CAMERA OSCURA ou LES MYSTÉRIEUX CLICHÉS CENSURÉS DU RÉVÉREND DODGSON par Faustine (1)

La présente nouvelle, publiée clandestinement en 1890, fut rapidement intégrée dans un ensemble littéraire plus large : le roman « Le Trottin », dont l'érotisme saphique affirmé fit scandale à l'époque. Tout en confirmant une légende remise en question depuis le début du XXIe siècle sur les penchants pédophiles de Lewis Carroll, cette œuvre apparaît comme un manifeste de l'amour pour les nymphettes. Elle est prémonitoire de Renée Vivien, Vladimir Nabokov et David Hamilton (2).

En ce commencement du mois de novembre 1889, les premières froidures et gelées du matin envahissaient les pelouses abandonnées de Moesta et Errabunda, cette singulière propriété rococo du siècle de Louis XV sise près de Condé en Brie, nouveau Saint-Cyr voué en notre fin-de-siècle à d'inavouables enseignements que l'on disait saphiques, établissement chargé de l'éducation de fillettes orphelines de plus ou moins haute extraction.

Mademoiselle la comtesse Cléore Julie Delphine de Bonnieux de Cresseville, jeune femme rousse de vingt-cinq ans d'une fort menue silhouette, était la fondatrice et la directrice de cette institution qui se réclamait de la tradition de Psappha et Bilitis. Moesta et Errabunda comprenait vingt-deux petites pensionnaires auxquelles on assurait le gîte et le couvert, fillettes dont les âges s'échelonnaient de sept à quatorze ans. Comme à Saint-Cyr, on les différenciait par des grades arborés sous la forme de rubans et padous de satin et de soie, du blanc pour les nouvelles admises au fuchsia pour la plus âgée, miss Adelia O'Flanaghan, favorite de la maîtresse des lieux. Parmi les autres pensionnaires notables figuraient mesdemoiselles Daphné et Phoebé de Tourreil de Valpinçon, jumelles de treize ans et mignonnes blondines, bien qu'elles souffrissent d'une singulière maladie chronique de langueur que l'on nommait leukémia, mal qui nécessitait qu'elles s'abreuvassent de sang frais d'origine animale. Le bruit courait en toute la contrée qu'elles étaient des vampires.

Cléore de Cresseville était forte d'un bon apprentissage de la photographie, pratique de dilettante certes, mais pratique artistique tout de même, à la manière anglaise, sous l'influence de Mrs Cameron et du

1 Sous ce pseudonyme se cache une auteure décadente homosexuelle de la fin du XIXe siècle, amie de Joris-Karl Huysmans, Aurore-Marie de Saint-Aubain (1863-1894), dont les amours saphiques envers les fillettes et préadolescentes firent scandale.
2 Sur le mode de l'analyse ou de la critique littéraire, cette rubrique est dédiée à une œuvre de fiction ou au portrait d'un écrivain qui n'existent pas.



révérend Dodgson, auquel elle venait d'écrire pour qu'il vînt exercer son art en l'Institution, connaissant ses goûts particuliers pour les amies-enfants. À cela s'ajoutait une fascination irréfrénable pour l'exposition des corps enfantins dénudés sous l'œil indiscret de l'appareil photographique, ainsi que pour l'étude de la décomposition du mouvement de ces mêmes corps impudiquement exposés, dans le style admirable d'un Mr Muybridge. Cela constituerait autant d'icônes, d'effigies de ces fillettes plus ou moins nues, idoles néo-antiques, Antinoüs femelles à la jeunesse immobilisée à jamais par l'oculus de la chambre noire, sorte d'éternelle juvénilité des aimées fixée, éternisée et pérennisée.

Répondant à l'invitation de Cléore, Charles Dodgson arriva en l'Institution le lendemain de la Saint-Martin. Il se présenta en grand arroi, encombré de tout un appareillage photographique et chimique, d'une bibliothèque ambulante composée d'œuvres majeures de nos grands écrivains et poëtes victoriens, dont lui-même sous son nom de plume, sans compter une théorie d'étranges jouets plus intrigants les uns que les autres. Il s'insinua comme un pique-assiette en séjournant trois longues semaines à Moesta et Errabunda.

Alors que Cléore s'était attendue à ce qu'il jetât son dévolu sur Adelia, du fait que tous deux partageaient la même langue maternelle, Dodgson préféra les jumelles, à cause de leur trompeuse pureté enfantine. Le doux, céruléen et grave regard languide attendrissant de Daphné et Phoebé le fascinait. Elles étaient blêmes comme des lys et il les croyait vierges. Il faut dire qu'elles incarnaient un idéal de beauté préraphaélite. La leukémia chronique dont elles souffraient et leur presque albinisme les enjolivaient tant qu'elles en étaient devenues le symbole même de la diaphanéité blonde incarnée. Dodgson se les figurait jà dans une nudité idéalisée d'innocence, sans même se douter qu'elles touchaient à l'âge du duvet pré-pubertaire. D'après le révérend, leur gémellité sororale constituait à elle seule une énigme mathématique et zoonomique digne de Gauss et d'Erasmus Darwin, tout comme le mystère sanguin de leur maladie de langueur, la soie immanente de leurs longues english curls d'un blond nordique et leur silhouette d'elfes d'une évanescence rare.

Il saisit leur unicité gémellaire, leur aspect de Dioscures femelles, peut-être issus de quelque énigmatique parthénogenèse mariale, lui qui n'était pas papiste. Il prenait souventefois un breakfast anglais en leur suave compagnie, les bourrant à ces occasions de plum-puddings, de plum-cakes, de bacon, de pancakes et de muffins afin qu'elles se remplumassent. Tout en se réjouissant du rosé de leurs joues et du mignon tablier enfilé sur leurs robes blanches qui lui rappelait sa chère Alice, il poursuivait la manducation matutinale en leur proposant en supplément œufs brouillés



ou mollets, sirop d'érable, pâtes de coing et tartines dégouttant et transsudant de miel, de confiture de rhubarbe ou de marmelade d'orange. Les lèvres et les joues maculées, barbouillées, moites et luisantes de toutes ces gourmandises nutritives, Daphné et Phoebé, qui n'appréciaient que les sucreries et le sang, écoutaient religieusement le révérend orienter la causette vers des sujets plus philosophiques, vers un tour plus socratique en des dialogues gnostiques, ou maïeutique, propédeutique, synecdoques et accolages de mots les ébaudissaient et les distrayaient du fait de la virtuosité de ces figures de style. Studieuses et séduites par les manières et le savoir de ce vieux garçon timide au visage encore étonnamment jeune, elles le questionnaient avec une niaiserie d'oies blanches médiévales, multipliant les naïvetés de lais féeriques comme celle-ci : « Mon révérend, pourriez-vous nous dire s'il est vrai que la Lune, notre Séléné, est suspendue au ciel par des fils de soie ? ».

Le trio se revit chaque jour, jusqu'à ce qu'il vînt l'envie à Dodgson d'immortaliser ces deux petites merveilles sur plaque photographique. Il en informa Cléore et Sarah, sa dame de compagnie tzigane, leur expliquant qu'il souhaitait que Daphné et Phoebé posassent ensemble pour des tableaux vivants à l'antique. Il exposa, en un symposium digne d'une apologie de l'Aesthetic movement auquel Cléore adhérait, en quoi consistait l'art de Julia Margaret Cameron, disant qu'à la manière de cette dernière, il jouerait de l'évanescence pellucide naturelle des jumelles afin que ses clichés apparussent floutés, impressionnistes, pictorialistes et sépia et que l'on perçût seulement les linéaments des êtres irréels dont l'image était fixée. Il ordonna à la valetaille en perruque qu'elle fît de la place dans le grand salon d'honneur, en poussant meubles, sofas, harpe et piano.

Lorsque Sarah, son rosalbin Zorobabel sur l'épaule, vint chercher les jumelles dans leur chambrette, elle les surprit dansant enlacées, sur la musique nasillarde et lente d'un phonographe à cylindre Edison où l'on reconnaissait vaguement le prélude de *Lohengrin*, toutes soupirantes, le regard embué de larmes, frottant leurs petits nez l'un contre l'autre, revêtues de leurs plus jolis atours de mousseline et de batiste, affichant avec ostentation leurs nœuds bleu-nattier. Sarah interrompit leur étreinte langoureuse d'amoureuses transies. Elle réprouvait ces amitiés étranges, incestueuses et contre nature. En grommelant, sous les sarcasmes du rosalbin qui ne cessait de coqueter « Les p'tites gouines ! Les p'tites gouines, rôo ! », Daphné et Phoebé s'allèrent lors au salon où le révérend avait jà déplié le pied de son appareil et commençait à installer la chambre noire à soufflet.



Sarah désigna le paravent de soie chinois au motif de grues cendrées, leur demandant qu'elles se missent en tenue antique pour poser. La vieille gitane ordonna ensuite aux larbins qu'ils jetassent plus de bûches dans la cheminée afin que nos petites n'eussent point froid en nu gréco-romain. La manière dont les jumelles interprétèrent cet ordre ne correspondit pas tout à fait à ce qu'en attendait Dodgson : elles étalèrent ce qu'elles entendaient par nudité antique. Elles s'affichèrent certes torse nu, mais en pantalons de dessous érotiques, d'une provocation et d'une impudicité inouïes. Cette lingerie était fendue et ouverte sur l'anus, le sexe et le pubis. Dodgson se troubla, eut du mal à réprimer l'expression de sa virilité en devinant, vague, sur la fente de devant, près de l'entrejambes, un soupçon duveteux pubien blond clair qui prouvait l'authenticité de la teinte de cheveux des fillettes. Il constata que leurs mamelons, jà dressés, présentaient d'innombrables traces bleuâtres de suçons et de mordillements. Il vit que leurs dos se zébraient de cicatrices de flagellation, sport qu'elles pratiquaient à deux ou en compagnie d'Adelia.

De plus, si leur peau translucide de vraies blondes était d'une troublante diaphanéité quasi fœtale et intra-utérine, elle exhalait cependant des fragrances brûlantes, musquées, ambrées, fortement aphrodisiaques. Il faut dire que les torses de Daphné et Phoebé paraissaient luire d'une onction d'huile. Elles aimaient à humecter leurs pousses pectorales rosées embryonnaires, leur ventre, leur dos et leurs fesses de parfums anciens, d'une extrême vieillesse, épaissis par l'âge, poivrés par leur décomposition, tournés, rancis, huileux et bien violents, propres à enflammer leur désir mutuel, parfums putrescents qui piquaient leurs narines de leur arôme vieillot, comme si on les avait soutirés sous la forme d'un suc résiduel d'un balsamaire, d'un aryballe et d'une pyxide de Halos, d'Herculanum ou de Paestum. À ces humections rituelles dignes de Bilitis, de Lesbia, de Poppée ou d'Ovide, elles ajoutaient une cire épilatoire qui les débarrassait du duvet blondin de leurs bras et de leurs jambes, tout en conservant l'essentiel pubien lors naissant. Puis, elles ajoutaient de lents massages digitaux ou linguaux de beurre salé suri, qu'elles épandaient sur le dos, le cou, la nuque, l'abdomen, l'entrecuisses et les fesses, très en profondeur aux deux derniers endroits, beurre rance auquel elles additionnaient un condiment nègre : le karité.

Ainsi oints jusqu'en leurs orifices, leurs épidermes aromatisés embaumaient de fragrances vénériennes d'une telle blettissure que les domestiques eurent grand mal à se retenir de débecter, comme s'ils avaient humé quelque camembert fort antique ayant servi de mètre étalon de la puanteur. Les échanges chimiques que tous ces composés engendraient finissaient par produire une admixtion magique d'où émergeait une substance opiacée, sirop ou julep corporels d'un genre nouveau,



substance qui abrutissait les fillettes de son prégnant fumet aphrodisiaque huileux. C'était un effluve fauve d'œstrus, un musc primitif, antédiluvien, de l'origine préhistorique de la sexualité humaine.

Écœuré, Dodgson ne pouvait qu'être dérangé par les usages érotiques singuliers de ces fausses incarnations de l'innocence blonde. Pour lui, tout allait trop loin dans l'inconvenance. Il harcela Cléore de questionnements au sujet des bloomers de créatures, sans faire cas de la vêture pourtant explicite de Lady de Cresseville, enrubannée de ses faveurs de soie pourpres et noires qui la désignaient clairement, sans équivoque, comme la mère-maquerelle de ce duo de jumelles-putains. Pour l'immortel auteur des pérégrinations d'Alice, la vêture de Daphné et Phoebé équivalait à aller nues comme un saint Jean. Il s'en offusqua :

« La... Lady de Cre... Cresse... Cresseville. Ces... ces pan... pantaloons sont bien im... pudiques et in... convenants. »

Dans sa prude bouche victorienne, c'était là critique bien affûtée. Cependant, l'élément obscène de la lingerie des deux inséparables gaupes miniatures, qui dévoilaient leur douce peau nymphéenne apogonotonique (3), n'était pas le seul composant turbide qui put choquer notre puritain, en plus des humections chancies et des traces dorsales de coups de fouet : ce linge reprisé suait en lui-même une saleté subtile, souffrait jusqu'à la trame cotonnée des traces d'une perspiration de diaphorèse, en cela qu'y persistaient d'indéfinissables marbrures aux fameuses fentes érogènes de l'étoffe. C'était jauni, croûteux, immonde d'une sanie séchée mêlée à un je-ne-sais-quoi d'écoulements d'un liquide féminin. Dodgson se contraignit à harceler Cléore à ce sujet ; il tempêta :

« Êtes-vous bien certaine, my lady, de... de me garantir l'hygiène irréprochable de vos deux petites pensionnaires ? Me garantissez-vous, Lady Cléore, que Daphné et Phoebé, baronnes de Tourreil de Valpinçon, se changent tous... tous les jours ainsi que nous l'imposent nos modernes hygiénistes ?

— Elles changent leurs chemises et bloomers chaque jour.

— Mais alors, ces traces de... saleté, sont... sont-ce ? J'a... j'avais de... demandé... que vos... vos jumelles se drapassent à la grecque... co... comme la Vénus de Milo ou la... Victoire de Samothrace..., non point qu'elles... missent ces hideux pantaloons souillés et ouverts de... partout. Ils sont... çà et là jau... jaunis... On croirait qu'elles ont subi quelque... épanchement d'incontinence... d'un organe é... émonctoire (4). »

La comtesse de Cresseville refusa de répondre. Elle ne pouvait décemment dévoiler la vérité au révérend. Daphné et Phoébé avaient beau renouveler leur linge, ce dernier avait beau subir des lessives

3 Faustine, par l'emploi ces néologismes alambiqués caractéristiques de son style décadent, veut dire que Daphné et Phoebé ont une peau de nymphes (dans le sens actuel de nymphettes) épilée.
4 Manière victorienne et pudibonde de dire que les jumelles souffrent d'énurésie.



répétées, il demeurait toujours des traces des ébats intimes d'affection sororale érotique auxquels elles se livraient presque chaque nuit. Comprenant cependant le reste — fondé — de la critique de son éminent hôte, elle demanda à Sarah d'apporter deux petits draps propres d'une blancheur de vierge. Il fallait à présent que les jumelles ôtassent leurs pantalons et ceignissent leurs reins de ces sortes de draperies antiques. Elles prendraient lors l'aspect de statues marmoréennes de nymphes de Praxitèle et de Scopas et seraient prêtes pour chaque cliché. Il fallait que ces photographies sublimassent et magnifiassent ces deux fragiles enfants, qu'elles demeurassent pour l'éternité dans la mémoire des hommes, bien au-delà de leur trépas, icônes des plus jolies fillettes que le Créateur eût jamais engendrées.

De fait, le révérend avait l'intention de ne prendre que trois photographies mettant en scène Daphné et Phoebé en des réinterprétations d'œuvres baroques ou modernes : *Melpomène en Perséphone*, de Lorenzo Lippi ; *Peinture et Poësie*, de Francesco Furini ; et *Le Tepidarium*, d'Alma-Tadema.

Les peintures numéros une et trois, en principe, ne représentaient qu'un seul personnage du beau sexe : il s'agissait d'une traduction photographique radicale des sujets. Seules les allégories de l'œuvre seconde impliquaient d'évidence un duo féminin, mais son caractère revêtait une telle connotation saphique implicite que les plus grands exégètes et interprètes qui s'étaient succédé pour lui attribuer un sens caché n'y avaient tous vu qu'une apologie de l'amour entre femmes. Quant à l'ultime cliché, il impliquait que Daphné et Phoebé posassent dans le plus simple appareil d'Eve, alanguies lascivement chacune sur un sofa en vis-à-vis, avec un éventail de plumes d'autruche en guise de cache-sexe, en allégories érotiques de la gémellité.

Les valets en livrée et perruque étalèrent des tapis de Perse décorés de fleurages, aux arabesques et guirlandes orientalisantes, perses sur lesquels les jumelles allèrent placer leurs pieds nus poupins. Ils ajustèrent avec leurs mollettes, avant qu'elles fussent ignées, les mèches des bougeoirs portatifs à huile, dont le verre et le cul-de-lampe avaient été astiqués au tripoli. Ils vérifièrent le bon état des charmilles et corbeilles de cire, authentiques strelitzias, paulownias, rauwolfias et dahlias embaumés et conservés à jamais grâce à un procédé adapté des écorchés de Fragonard, qui comportait l'injection dans les vaisseaux des plantes de plusieurs solutions colorées.

Les domestiques tendirent d'abord les draps comme des paravents. Derrière, nos deux petites coquines se débarrassèrent de leurs pantalons en gloussant comme deux maries-salopes fomentant un mauvais coup,



sous-vêtements que leurs pieds repoussèrent avec négligence hors de leur champ comme on le fait du linge sale. Une fois leurs reins bien drapés, Sarah fit apporter des boîtes à fard et à kohol : on poudra leurs joues, passa du rouge d'Espagne sur leurs lèvres, rehaussa leurs sourcils au crayon et farda leurs paupières de bleu cobalt.

Une fois apprêtées, s'étant disposées pour leur premier tableau vivant sans qu'elles sussent encore les accessoires qui devaient parfaire l'épreuve photographique, elles prirent avec justesse un regard vague, éteint, absent, extraordinaire de détachement, en fixant l'objectif de l'appareil de celui qui signait ses œuvres du nom de Lewis Carroll.

À la vue des deux jolies et faussement sérieuses enfants, fin préparées en nus mythologiques pour leur séance de poses suggestives, presque aussi peinturlurées que des lorettes de bas étage, le membre viril de Charles Dodgson se dressa une deuxième fois. Ce fut Phoebé, la souffreteuse et vaporeuse Phoebé, qui alluma surtout la flamme de son plaisir. Elle était d'une gracilité inouïe, d'une grâce extraordinaire, surnaturelle, et quasiment divine. Son corps de frêle poupée blondine exsudait une sensualité torride. Sa taille étranglée de meurt-de-faim luminifère, de petite nymphe éthérée des sous-bois et des sources, échauffait particulièrement les génitoires du vieillissant révérend-mathématicien d'habitude souventefois constipées. Il faut dire que la petite maligne avait exprès ceint et noué son drap-pagne de biais et plus bas que sa ceinture pelvienne, ce qui permettait de deviner son provocant et duveteux triangle pubien tandis que son dos révélait une partie non négligeable de ses petites fesses de dryade marquées de traces de sévices divers, de coups assenés par sa sœur lors de bien spéciales parties de plaisir sadiques, fesses tuméfiées, constellées de bleus violacés et malsains, provoqués par ce qu'il supputait être une trique de châtiments corporels à l'anglaise.

Avec leurs boucles torsadées de couleur paille dorée qui tombaient sur leurs épaules, sur leurs mamelons pointus jà aréolés et à la naissance de leur cul, Daphné et Phoebé étaient à la semblance de korês archaïques, de ces cariatides de temples grecs au sourire primitif. Elles incarnaient une version neuve du mythe de l'éternelle jouvence, tant enviée par la fleur qui passe et s'en va s'étioler. Plus tendres qu'un oison, plus melliflues qu'un nectar, plus ambiguës qu'un julep de Des Esseintes, telles se présentèrent devant la chambre noire Daphné et Phoebé baronnes de Tourreil de Valpinçon, idéaux gémellaires, en leur premier tableau vivant, *Melpomène en Perséphone ou la Muse lugubre*, d'après Lorenzo Lippi. Le principal accessoire de cette mise en scène consistait en un masque énigmatique, un faux-semblant dévoilant le vrai visage de la muse, l'autre élément allégorique étant la grenade éventrée, fruit de la vie, de la fertilité, de la puissance, fruit de sang et de mort.



Conformément à l'opus baroque de Lorenzo Lippi, notre couple de fleurs du mal devait tenir la grenade en sa senestre main et le masque en la dextre, presque à portée de leur visage chérubin. Ce masque, comme s'il avait été conçu pour camoufler la défiguration d'une putain vitriolée, alimentant ainsi les fantasmes les plus crus du client, ne devait présenter aucun trait particulier, être uni, sans aspérité, de teinte chair, les lèvres pourpres, le sourcil fin et noir, substitut idéal de ce qu'il fallait cacher. Phoébé, jamais en reste de perversion et de taquinerie, ne respecta pas les directives du révérend-mathématicien. Son drap presque tombant, ayant lors glissé au haut de ses cuisses, ne tenant plus que par miracle, elle usa du masque comme d'un cache-sexe, plus exactement d'un visage pubien de succube tels qu'on les rencontrait dans les représentations picturales des enfers au Bas Moyen Âge.

Il fallut que Sarah rajustât elle-même le drap-draperie à la bonne hauteur du bas-ventre de la poupée-putain pour que tout rentrât dans l'ordre. Alors, Lewis Carroll prononça la phrase rituelle : « Ne bougeons plus ! ». Il se retint d'ajouter : « Le petit canari va sortir ». La poudre s'enflamma et fit un éclair ; les yeux des jumelles clignèrent, car éblouis : le premier tableau vivant était photographié.

Vinrent lors *Peinture et Poësie*, de Francesco Furini. Nos deux galopines délurées purent dès lors prendre leurs dispositions pour cette deuxième photographie, ouvertement saphique. Les valets étalèrent à leurs pieds des paillassons de piassava aux motifs Liberty. Non pas qu'il fallût qu'elles s'y vautrassent : des sièges curules à la romaine, capitonnés de velours pourpre, furent dépliés sur ces paillassons et Dodgson demanda à chacune de s'y asseoir. On posa sur leur chef une couronne de lauriers. Daphné devait figurer la peinture, Phoebé la poësie. Dans le tableau original, il s'agissait jà de jumelles. Peinture, ses attributs en main (pinceaux et palette), devait enlacer Poësie qui tenait les siens (plume, stylet, entre autres), dont un des masques de tantôt, tout en présentant frontalement son visage à Dodgson en effleurant la joue de sa sœur-poëtesse de ses lèvres carmines. Face à l'objectif, prises d'un accès torpide, elles parurent s'abandonner à un engourdissement digne d'un fumeur de kif. Il était à craindre qu'à force de se mal conduire et d'afficher leur turpitude au grand jour, nos blondines ne provoquassent un esclandre. C'est ce qu'elles firent d'ailleurs. Phoebé-Poësie ne se gêna aucunement de bécoter Daphné-Peinture au cou et à la naissance de la gorge, en des mamours évocateurs. Elle descendit ensuite jusqu'au téton droit qu'elle suçota. Alors, le révérend explosa d'une saine colère.

« Mesdemoiselles, fulmina-t-il, ce n'est pas ain... ainsi que... que j'entendais que l'on po... posât ! »



Toutes à leur passion, nos deux coucous maigrichons se moquaient bien des préjugés victoriens du révérend Charles Dodgson. Si jamais il lui venait l'envie d'ébruiter ce qui se passait à Moesta et Errabunda, on l'accuserait lui-même d'être un pornographe et de véhiculer conséquemment des fadaises. On le traînerait peut-être en justice pour obscénité aggravée. Sarah eut beau menacer les deux poupées de sa trique, rien n'y fit. Le temps de pose étant assez long, elles continuèrent à n'en faire qu'à leur guise, quelles que fussent les injonctions du mathématicien. Dodgson était atterré par les mœurs débauchées des jumelles, dont les grands yeux cernés de petites filles fragiles au teint pâle semblaient lui jeter un défi. Dépité, il se résigna à prononcer la phrase fameuse : « Ne... ne bou... bougeons plus. », plus bègue que jamais. L'éclair éblouit les deux perverses qui, enfin, s'interrompirent.

Le plus difficile restait à faire : le dernier cliché, qui impliquait la nudité intégrale des modèles. En principe, elles eussent dû s'allonger en vis-à-vis sur deux sofas jumelés, l'une de dos, l'autre de devant, mais Lewis Carroll refusa que l'une ou l'autre montrât ses cicatrices de flagellation dorsales et les bleuissures de coups de trique des fesses. Elles furent donc disposées chacune de face, avec un éventail de plumes d'autruche, de casoar et d'émeu posé à l'endroit stratégique pubien. Elles s'anonchalirent sur de vastes peaux d'ours recouvrant leur sofa. Afin de se conformer à l'opus d'Alma-Tadema tout en le réinterprétant, Lewis Carroll fit placer en sus des bouquets artificiels d'œillets et de géraniums. Le révérend, qui en avait assez, expliqua qu'il comptait user d'un nouveau procédé d'émulsion inventé depuis peu, plus adéquat que le collodion humide qui commençait à dater : le gélatino-bromure d'argent, afin que le temps d'exposition fût beaucoup plus rapide. Il se fit apporter un appareil plus petit et plus maniable, avec un nouveau système révolutionnaire d'obturation de l'objectif, qui permettait de faire des ouvertures dites à l'iris.

Il n'était plus temps de s'encolérer avec un ramasse-burette. Bonnes filles, Daphné et Phoebé décrétèrent une trêve des sens et firent la paix avec Dodgson ; elles avaient obtenu gain de cause. Elles savaient ne rien redouter ; nulle correction ne leur serait infligée pour l'heure... *Le Tepidarium*, pourtant si lascif du fait de l'audace de ses nus orientalistes d'odalisques impubères, fut lors le plus facile à photographier bien qu'il consistât en un manifeste de la nudité enfantine artistique faussement innocente, allant bien au-delà de ce que la décence anglaise permettait.

Dès que le petit serin fut sorti, nos Dioscures femelles s'étirèrent sur leurs peaux d'ours en poussant des soupirs d'aise. Une fois debout, Sarah s'empressa de couvrir leur pudeur de leur drap d'Aphrodite, car, marmottait-elle, « tous ces étalages de chairs de vierges pré-nubiles



concupiscentes avaient assez duré ». Elle leur ordonna de s'aller revêtir décemment après s'être lavées car leurs miasmes prégnants l'insupportaient. Mais Phoebé traînait des pieds. Elle s'adossa à un mur mitoyen au corridor menant à l'escalier principal du pavillon et jeta une œillade au révérend encore à peine vêtue de son drap. C'était une invite explicite au baiser furtif et à la caresse discrète osée.

Elle rabaissa de nouveau sa draperie sur son bassin, en dévoilant ses tendres pousses de poupée indécente.

« Embrassez mes petits seins, my friend », susurra-t-elle en grasseyant sur le ton d'une mademoiselle j'ordonne s'amusant du pucelage d'un jeune fat acnéique. Phoebé s'arqua et se cambra, afin que ses tétins saillissent avec agressivité, dans une posture qu'Adelia lui avait enseignée, tandis que ses mains achevaient de rabaisser son drap-pagne au ras de son pubis dont le duvet naissant, folâtre, brillait à la lueur d'un candélabre comme une abeille d'or.

La petite gaupe gonflait et avançait ses lèvres pour administrer un suçon à Dodgson dont la turgescence virile devenait insoutenable. Alors, en un geste brutal, inattendu, elle plaqua sa main droite en l'entrejambes de l'écrivain photographe, et, à travers l'étoffe de son pantalon, palpa et pinça son scrotum. Un hurlement de douleur s'ensuivit.

Attouché, presque violé par une petite garce de treize ans, Charles Dodgson la gifla sans retenue, jusqu'à ce qu'elle jouât de son côté petite fille et pleurât telle une jolie enfant gâtée capricieuse dont on aurait brisé la poupée Bru. En riposte, par esprit de revanche, Phoebé mordit le mathématicien à l'index droit dont elle lécha le sang. Elle ne cessa ensuite de jeter des menaces de sa bouche maculée à travers ses pleurnicheries hypocrites :

« Je le dirai à Mademoiselle Cléore qui vous punira et vous chassera d'ici ! On ne frappe pas impunément une baronne de Tourreil de Valpinçon, monsieur ! »

Daphné rappela à l'ordre sa catin gémellaire :

« Phoebé, as-tu fini ? Viens donc, il se fait tard... Nous devons nous toiletter et rhabiller pour le souper. »

Tout se conclut par un effroyable éclat de rire alors que le duo démoniaque rejoignait sa chambre.

Sans trop s'en rendre compte, impures se croyant encore pures, Daphné et Phoebé contribuaient par leurs hauts faits à la déliquescence de Moesta et Errabunda. Qui mettrait la main sur leurs carnets intimes et parcourrait leurs pages d'un œil indiscret, les huerait et vitupérerait.



Quant à Lewis Carroll, il avait renoncé à cette paire de jeunes diablesses auxquelles n'eussent manqué que les petites cornes, préférant terminer son séjour en parties de thé, de croquet, de volant et d'énigmes mathématiques avec d'autres amies-enfants plus acceptables.

Toute personne qui lira ou téléchargera ce texte sera considérée comme un délinquant sexuel et sera passible de cinq ans de prison et de 25 000 euros d'amende.

En complément, un article de l'encyclopédie en ligne Cyberpedia :

Aurore-Marie de Saint-Aubain (Lyon, 1863 – Rochetaillée, 1894). Née Aurore-Marie Victoire de Lacroix-Laval. Femme de lettres française. D'une vieille famille de l'aristocratie de robe, elle épousa à dix-sept ans, en 1880, Albin de Saint-Aubain (1858-1918), d'une dynastie de soyeux lyonnais anoblie sous le Premier Empire. Après un exil temporaire de sa famille en Belgique, opposée à la guerre franco-prussienne et à la Commune de Paris (juillet 1870-septembre 1871), Aurore-Marie de Lacroix-Laval a suivi des études dans différentes institutions religieuses lyonnaises où elle a appris les Humanités. Un séjour à Paris de 1877 à 1879 lui a fait connaître les cénacles et les salons culturels parisiens, où sa vocation poétique est née au contact du Parnasse. Deux rencontres décisives avec Victor Hugo puis Leconte de Lisle l'ont encouragée à publier à seize ans son premier recueil de vers, « Le Cénotaphe théogonique », déjà marqué par une tonalité nostalgique et antiquisante, une préciosité lexicale extrême et un narcissisme introspectif radical, chaque poème constituant une manière de manifeste élogieux dédié à sa propre beauté.

Adoubée par les parnassiens, Aurore-Marie de Lacroix-Laval, de retour à Lyon, mène une vie mondaine et salonarde au sein de la haute société industrielle et aristocratique de la capitale des Gaules. Sa fortune faisant d'elle un beau parti à conquérir, conjuguée à son intelligence et à son physique hors des normes de son temps, elle parvient à choisir elle-même son promis, l'industriel et mécène Albin de Saint-Aubain, qu'elle épouse en juillet 1880, ce qui provoque un premier scandale parmi ses contemporains. Mère d'une petite fille, Lise, notre poétesse multiplie les recueils de vers (« Églogues platoniques » (1882), « L'Amphiparnasse du XIXe siècle » (1884), « Épitaphes pour une culture enfuie » (1885) ou encore « Iambes gnostiques » (1887)). Elle opte pour une métrique libre, une forme de poésie non définie, riche en correspondances et métaphores, en emprunts à la culture antique, un éloge de l'art pour l'art



mâtiné de symbolisme. Elle effectue plusieurs séjours à Londres, Florence, Venise, Paris et Bruxelles.

Son engagement artistique devient politique à partir de 1886 : fréquentant les milieux monarchistes, elle s'engage auprès de la duchesse d'Uzès et défend la cause du général Boulanger, tout en devenant l'amie de sa maîtresse Marguerite de Bonnemain.

À compter du recueil manifeste « La Nouvelle Aphrodite » paru en 1888, la sensualité érotique de ses vers, sous-jacente dès l'origine, se fait plus lascive, plus sulfureuse, influencée par le saphisme. Elle publie en 1890, sous le pseudonyme de Faustine, un roman scandaleux : « Le Trottin », l'histoire d'une jeune femme de vingt-cinq ans, Cléore de Cresseville, qui se prostitue travestie en fillette et devient tenancière d'un bordel pour clientes homosexuelles pédophiles, dont les petites pensionnaires ont entre sept et quatorze ans. La rumeur publique lui attribue rapidement la maternité de l'ouvrage obscène mais aussi la mise en pratique des mœurs déviantes qu'elle dépeint avec un réalisme à la fois cru et ampoulé par les surcharges décoratives décadentes.

D'une santé fragile, victime de plusieurs fausses couches, Aurore-Marie de Saint-Aubain meurt poitrinaire à trente et un ans, deux ans après avoir publié son dernier recueil, « Psychés gréco-romaines », et avoir laissé plusieurs poèmes inédits qu'elle comptait regrouper sous le titre explicite de « Pages arrachées au pergamen de Sodome », édités à titre posthume par Mireille Havet en 1924. La fin de sa vie a été troublée par plusieurs scandales : soupçonnée un temps d'être liée à un crime sexuel à caractère pédophile (l'affaire Hubeau, du nom du coupable guillotiné en 1892), on lui a prêté une liaison adultère avec le compositeur Claude Debussy. Les derniers mois de sa vie, elle aurait usurpé l'identité de sa fille Lise, disparue accidentellement en juillet 1893.

Aurore-Marie de Saint-Aubain était petite de taille et délicate. Elle s'exprimait d'une voix douce, enfantine et candide. Les contemporains ont vanté la beauté de ses yeux couleur d'ambre et de sa chevelure châtain clair, cendrée et miellée coiffée de boucles anglaises, son teint diaphane et rose, éléments qui rachetaient une poitrine réduite, un visage triangulaire malingre et un long nez.

Elle a été l'amie de Mallarmé, d'Oscar Wilde, de Joris-Karl Huysmans et de François Coppée. Admirée de Colette, plus tard de Marlène Dietrich, de Deanna Shirley De Beaver de Beauregard, célèbre interprète de « Letter from an unknown woman » (1948), et d'Alain Robbe-Grillet (particulièrement marqué par « Le Trottin »), elle est devenue aujourd'hui une icône « vintage » des milieux lesbiens et « bi ».

Sur notre site : tout le dossier Aurore-Marie de Saint-Aubain


Fin de civilisation
par Shin
BDShin

Le bibliobus

Pierre-Axel Tourmente

« On aime toujours un peu à sortir de soi, à voyager, quand on lit. »
Marcel Proust

Ad lectorem

Lecteur, aussi invraisemblable que cette histoire puisse paraître, l'auteur pour l'écrire s'est inspiré de faits et de personnages réels. Cependant, afin d'assurer la tranquillité des protagonistes, il aura pris soin de ne pas dévoiler leurs noms.

Si par malheur et au terme de ta lecture, tu doutes encore de la véracité des événements ci-après racontés, saisis-toi je te prie d'un roman de littérature jeunesse, et n'en sors que lorsque tu auras compris que la réalité n'est qu'une vision affadie du rêve.

Adieu donc, et bonne lecture.

Ils l'ont retrouvé comme ça, en rase campagne, abandonné au bord de la route, les clefs sur le contact, la tôle intacte, aucun problème de moteur. À l'intérieur personne. Aucun témoin, rien. Autour, la forêt à perte de vue. Aucun promeneur. Une voiture de temps en temps qui passe, et encore ! Une garnison de pins maritimes, une longue route droite, et le mari au commissariat dans tous ses états qui dit que ça fait deux jours qu'elle devrait être rentrée. Le flic qui sait pas trop quoi lui répondre. Aucune trace de sang, aucune trace de pneu sur le bitume. Et pas le moindre indice.

Le mari dit que sa femme n'avait pas l'habitude de passer par-là.

Le flic est rentré dans le véhicule pour faire son boulot, il a inspecté l'intérieur, les rayonnages, les cartes sur le tableau de bord, le journal des emprunts, la caisse enregistreuse, tout ; les empreintes ont été prises, personne d'autres n'a touché au fourgon hormis sa conductrice. Le flic demande au mari si sa femme n'avait pas des idées suicidaires, si elle n'avait pas de problèmes d'ordre personnel ou professionnel, les collègues, tout ça...

Le mari lui répond : « Elle passait toujours par la nationale ».

Ce n'est pas la réponse que le flic attend mais c'est bon à savoir.

« Elle n'avait aucune raison de passer là puisque ce trajet rallongeait d'un quart d'heure son chemin et qu'elle était attendue vers quinze heures à l'école comme tous les mardis ».

Le flic dit qu'il y a quelque chose de pas clair, quelque chose qui ne colle pas. Le mari confirme mais ne sait pas pourquoi. Le flic non plus. Il dit qu'il va organiser une battue, qu'il va lancer les hélicoptères, les troupes sur le terrain et un avis de recherche.

« Je vous appelle s'il y a du nouveau ».

Le mari fini quand même par dire avant de partir que depuis quelques temps elle avait l'air bizarre, comme absente.

Oh ! C'est intéressant, ça correspond à ses compétences. Ça doit faire un moment qu'elle n'a pas vu une annonce pareille. Se présenter en mairie à partir de 14 heures. Elle décide d'y aller. Un homme la reçoit. Elle préférerait un CDI mais un CDD ça ira. Le type a l'air gêné, comme engoncé dans sa posture d'employé de mairie. On dirait qu'il y a un truc qui cloche. C'est pas un temps plein, c'est un trois quart temps. C'est un CDD. Ça mettra toujours du beurre dans les épinards. Elle a préparé son dossier qu'elle sait solide, dans une chemise jaune, avec dessus : Diplômes/fiches de salaire, dedans : son Master de documentaliste, le permis de conduire et dix ans d'expérience.

L'employé de mairie lui annonce la couleur : « Je soumets votre candidature au conseil et je vous rappelle ». On dirait qu'il a envie de dire autre chose. Il se ravise. *Faut que vous sachiez que...* Elle sent bien qu'elle ne sait pas tout.

Deux jours après il la rappelle, c'est bon elle commence lundi. « Il faudra que vous déposiez votre RIB et la photocopie de votre carte de sécurité sociale à l'accueil. » C'est dans ses cordes. Elle sent que le vent tourne, ce job, c'est une aubaine. Pôle emploi prendra le relais des heures chômées. Faudra qu'elle retrouve l'habitude de conduire un engin pareil mais ça devrait aller. Elle a déjà des idées, les ouvrages de littérature jeunesse qu'elle va commander.

Le flic n'a pas dit au mari que cette histoire ressemblait point par point à la disparition non élucidée de l'ancienne conductrice de bibliobus. C'est là qu'il sent que ça coince. C'est là qu'il aurait préféré avoir une histoire de divorce, un trio amoureux, avec l'amant et la bibliothécaire aux Seychelles, du concret, facile à résoudre. Et puis, cette bibliothèque ambulante, toute cette littérature à roulettes, ça ne lui dit rien qui vaille.

Deux disparus, la hiérarchie va se mettre en branle, peut-être bien que les journaux vont mettre le nez dans l'affaire. D'ici que le juge d'instruction se pointe. Il y a deux escadrons sur l'affaire, deux plongeurs pour sonder les étangs, un hélicoptère et des bénévoles en pagaille. Faut coordonner. Faut que personne s'emmêle les pinceaux. Faut absolument pas que la presse nationale s'en mêle, avoir une réponse avant que les

charognards investissent le paysage. La déveine totale ce serait un encart sur Yahoo. Cette nana on devrait la retrouver.

Et vivante, ce serait préférable.

Se lever à sept heures du mat', ça fait drôle. À l'heure d'hiver en plus il fait noir. La camionnette, elle la récupère à la mairie. Elle boit un café avec les collègues, elle vérifie le trajet de la journée sur la carte. Normalement le bahut revient de la révision, les pneus sont neufs. Le conseil a voté le budget, le menuisier doit installer une étagère, on doit changer les poufs et acheter un deuxième triangle de signalisation. Mais pour l'instant c'est remis à plus tard. Elle ne sait pas pourquoi.

En huit jours elle a pris la main. La marche arrière est un peu dure mais ça va. Faudra penser à dire aux gamins de ne pas jeter leurs papiers de bonbons par terre. Récupérer la copie du Stevenson qui doit être dans le casier et mettre à jour le relevé du compteur kilométrique. Les lettres de rappel doivent partir mardi. Commander la version annotée d'*Yvain ou le Chevalier au lion*. Faut penser à demander à l'instit si elle a prévu de lire un conte à haute voix aux CE1, organiser le défi lecture, et voir si c'est pas possible de solliciter les vieux de la maison de retraite, ça pourrait être sympa.

Elle met la clef sur le contact. Elle se demande quand même pourquoi son chef a eu l'air aussi hésitant au moment de l'embaucher. Avec un dossier pareil.

Parce qu'elle vient d'arriver dans la région ? Effectivement, la route est belle. En novembre on ne rencontre personne. Parce qu'il l'a trouvé jolie et qu'il a eu envie d'elle ? Non. Elle rougit. Elle rigole. Non, on ne lisait pas ça dans son regard.

Embaucher quelqu'un juste après, c'était de la folie. C'est ce que pensait le flic. Le fourgon, fallait le rentrer bien gentiment dans le garage, et laisser la justice faire son travail. Dans les coins reculés, les bambins se passeraient de lecture, les autres iraient à la bibliothèque. Appeler le juge d'instruction, demander à ce que soit saisi le véhicule, apposer les scellés.

Mais le maire a donné des consignes claires : « On ne change pas le programme ». Ça veut tout dire et rien dire à la fois. La langue du politique. En revanche, le flic doit être intègre, lui. Faudrait pas que la jolie petite nana qui vient de prendre le job disparaisse à son tour. Le juge dit que ce n'est pas la peine d'interrompre la tournée, le bibliobus est un outil pédagogique, didactique, un vecteur de cohésion sociale. Il est d'accord avec le maire. Il dit que ce n'est pas la peine de faire du ramdam. Pour élucider le mystère, il faut que quelqu'un se fade la lecture de tous les ouvrages présents dans le bastringue. C'est vraiment une drôle d'idée.

Le flic, à part le canard du coin et *Géo*, ça fait une paye qu'il ne s'est pas plongé dans la lecture. Et puis les pirates, les chevaliers, les dragons, les elfes, c'est pas son rayon.

Pourquoi ce gendarme lui emprunte deux livres chaque semaine ? Depuis quelques temps ils sont nombreux à s'intéresser au fourgon. C'est bizarre qu'en mairie on ne lui ait jamais parlé de la titulaire qui l'a précédée. Départ à la retraite ? Fin de contrat ? Elle aura suivi son mari muté dans une autre région ? Bizarre ! Le coin est pourtant bien agréable !

Elle se gare sur la place. La place a l'air faite pour la petite école, et le bibliobus au milieu de la place a l'air fait pour être posé sous le platane. Il y a des incongruités nées de la main de l'homme qui parfois collent au paysage. Tout est regroupé sur la place : la mairie, l'école, l'église, le platane.

Les gamins rentrent par groupe de cinq. Ils ont dix minutes pour choisir un ouvrage et l'institutrice change de groupe, assure les navettes. Elle a juste à traverser la rue. Le système est rodé.

Dans les CM2, le joufflu est toujours le premier. Tête frisée, une fossette sur la joue, passionné par *Le Club des Cinq* mais Kessel ne l'effraie pas, ni Maupassant ni Buzzati. Sympa, très sympa. Timide et quelquefois mélancolique. Jamais une BD par contre. Faudra essayer de lui faire lire Fournier.

Le grand échalas par contre pas du tout, gouailleur, volubile, un poil envahissant dans un petit espace, passionné par les bouquins de science-fiction. D'une manière générale, de gentils gamins.

« Porcinet enleva ses chaussures et ses chaussettes, les rangea soigneusement sur le bord et trempa un orteil dans l'eau. » Comment un type avait pu décrocher un prix littéraire pour avoir écrit une phrase aussi banale ? se demandait le flic en lisant péniblement *Sa Majesté des mouches*.

Dans le bouquin, suite à la chute de l'avion les transportant, un groupe d'adolescents se retrouvait isolé sur une île déserte, libéré de l'autorité des adultes. Au milieu de la brousse, quelle organisation sociale allaient-ils choisir ? Pour quel résultat ? L'ordre ou le chaos ?

Ralph et Porcinet sillonnaient la jungle. « La plage s'interrompait brusquement devant le carré massif d'un vaste plateau de granit rose que formait le paysage à cet endroit. » Deux groupes rivaux s'étaient formés sur l'île, conduits par deux leaders aux valeurs morales et politiques divergentes. « Un porcelet poussa un cri affreux. » L'instinct des gosses prenait le pas sur la raison. « On fera un raid pour leur chiper du feu. » Le flic commençait à y voir plus clair. Ce type, cet écrivain avait eu une idée

de génie. Cette robinsonnade prenait de la gueule. « La truie tomba [...], poussait des cris perçants et se débattait. L'air se chargeait de vacarme et de terreur. Roger courait autour de la proie, lardant de coups tous les coins de chair qui se montraient. Jack bondit sur la bête et y plongea son couteau. »

Quand le flic lui rend l'ouvrage avant d'en emprunter deux autres, il lui dit : « Pas mal du tout cette histoire de gamins livrés à eux-mêmes ». Du coup, elle a envie de pousser la porte d'entrée du bouquin. Cette histoire lui avait bien plu autrefois. Elle se souvient de l'avoir étudiée en version originale à l'université, mais elle se souvient plus de la fin. Elle se dit qu'elle trouvera bien le temps de la relire. Elle se dit qu'on devrait toujours prendre le temps de lire, comme on prend le temps de manger. Elle se dit aussi que tous ces gens qui prétendent « avaler » leur livre pour se donner l'air d'être de grands lecteurs ne sont pas des lecteurs. Elle pense que les vrais lecteurs sont des fins gourmets en qui les mots infusent, pas des boulimiques qui les vomissent.

Elle a rendez-vous le lendemain matin à la mairie où elle doit retrouver les principaux acteurs de la vie communale. Quelle barbe ! Elle n'aime pas trop cette partie du boulot, les réunions, faire des sourires de circonstance, parler pour ne rien dire, tout ça. Elle trouve que les gens s'écoutent parler, elle trouve qu'ils s'habillent de leur fonction. Elle se sent mieux dans les lectures ou dans sa camionnette avec les gosses.

Elle file Chrétien de Troyes au flic, elle est vache. *Yvain ou le Chevalier au lion*. Elle vient de le recevoir dans la collection Biblioplus Jeunesse. Le juge a dit : « Donnez-lui tout ce que contient votre catalogue ». Alors elle a envie de voir jusqu'où ce gendarme est capable d'aller. Elle ne le prend pas pour un imbécile, avec sa petite moustache, sa raie au milieu, ses petits yeux perçants et son képi. Elle le prend pour un type normal, en prise avec la réalité. Elle sait bien qu'il sait lire… mais le Moyen Âge, tout de même.

Lorsqu'elle arrive sur l'île, c'est déjà trop tard. Porcinet gît au pied de la falaise le crâne fracassé sur une dalle rocheuse. D'où elle se trouve elle voit le corps replet du gamin pisser le sang. La tribu de gosses sauvages aux corps peinturlurés menace Ralph, le dernier survivant du groupe civilisé, de leurs lances. Elle ne peut pas faire grand-chose pour lui. Elle aimerait bien mais elle n'est qu'une lectrice attentive. Pas un personnage du roman. Elle ne sait pas comment elle est parvenue à pénétrer la topographie du bouquin. Elle a garé le bibliobus sur la place en attendant la réunion en mairie, elle avait cinq minutes à tuer, elle s'est plongée dans la lecture du livre que venait de lui rendre le flic et s'est retrouvée propulsée au bout

de cinq minutes au milieu de la narration, spectatrice présente en chair et en os sur les lieux du drame.

« Moirés par la chaleur, la montagne et le ciel s'effaçaient dans le lointain ; sous l'effet du mirage, l'atoll flottait dans une sorte de lac d'argent, entre ciel et terre. »

Sous ces latitudes il fait une chaleur à crever, elle n'a pas prévu de s'habiller pour la circonstance. La tête lui tourne et un voile diaphane lui couvre les yeux. Elle abandonne ses bottes, son écharpe et son gilet dans les taillis. Elle a déchiré sa robe. Elle sent bien qu'elle ne pourra pas modifier le dénouement, qu'elle ne fait pas partie du schéma actanciel. Comment sauver ce gosse ? Elle est prise d'une frayeur intense, et si toutefois les marmots la trouvaient, et s'ils décidaient de la massacrer comme une truie ?

Alors elle ferme brusquement le livre qu'elle tient dans les mains. Son cœur bat très fort. Elle est assise sur le fauteuil passager de la camionnette, des gouttes de sueur perlent sur son front. Elle a chaud, elle a froid dans son petit chemisier. Elle est pieds nus. Elle a laissé ses affaires chaudes dans la brousse, au milieu des pages de l'ouvrage. Sa robe est déchirée, ses cheveux ébouriffés. Elle a du mal à réaliser qu'elle est entrée dans un bouquin et qu'elle vient d'en sortir. Comment est-ce possible ?

Le flic l'attend. Tout le monde l'attend. C'est l'occasion de la mettre au courant. On ne peut pas lui mentir comme ça, ad vitam aeternam. On lui a réservé une place au bout de la table ovale. Le maire dit qu'il se charge de lui apprendre la nouvelle. De toute façon elle n'a pas le choix, un poste comme ça, pour le dénicher faut se lever de bonne heure.

Ça fait au moins un quart d'heure qu'elle devrait être arrivée, tout le monde s'impatiente. « Il me semble que j'ai vu le bibliobus sur la place tout à l'heure. » La secrétaire regarde par la fenêtre. « Il n'y est plus. » Merde ! On va encore retrouver le véhicule vide sur la départementale, et la préfecture va dépêcher une brigade spéciale. C'est ce que pense le flic. Elle arrive. Un soupire de soulagement gagne le groupe de fonctionnaires. Elle a l'air bizarre. Elle s'assoit. Elle s'est changée. Elle est rentrée chez elle, elle s'est chaussée, elle a enfilé une veste, elle s'est recoiffée.

À l'ordre du jour, on a mis d'abord l'industrialisation des repas de la cantine à l'école primaire, sur le modèle du collège. Ça ne la concerne pas vraiment. Ensuite seulement, on lui dira.

Elle entend la voix du premier adjoint qui se mélange à celle de Ralph que sa mémoire ravive. « Ralph hurla. Un hurlement de terreur, de colère et de désespoir. D'un seul élan, il jaillit hors du fourré et se trouva à découvert, toujours hurlant, les lèvres retroussées, couvert de sang. »

Le petit va crever, ils vont le dépecer, maintenant c'est sûr. Elle aimerait avoir le bouquin sous la main. Y retourner, parvenir à passer le premier rideau : le schéma narratif, sauter les péripéties, et courir à bride abattue vers la page 276. Appeler l'auteur, lui demander de faire d'elle un personnage de l'histoire. Impossible. Ça fait vingt ans qu'il est mort. Une idée : mettre le petit joufflu dans la confidence et lui demander de l'accompagner. Pour un enfant, ça devrait être plus facile.

En lisant dans son fauteuil *Le Chevalier au lion*, le flic repense à la bibliothécaire. Il n'a pas trouvé qu'elle ait eu l'air surprise. Au contraire, comme si elle était au courant. Il se demande même si elle n'a pas quelque chose à voir dans l'affaire. Bien que cela paraisse improbable, elle a été embauchée une semaine après la dernière disparition.

Qu'elle ait été déterminée à poursuivre sa mission au détriment des risques encourus lui paraît vraiment étrange. C'est bizarre cette histoire de chevalier sympathisant avec un lion, invraisemblable. Il se promet quand même de jeter un coup d'œil sur sa fiche de police. Avec ce qu'on voit de nos jours. Et si elle avait fait de la taule ?

« Monseigneur Yvain cheminait, absorbé dans ses pensées, dans une forêt profonde, lorsqu'il entendit au cœur du bois un cri de douleur perçant, et, quand il y fut parvenu, il vit, dans une clairière, un lion aux prises avec un serpent qui le tenait par la queue et qui lui brûlait les flancs d'une flamme ardente. »

Et si ce job était une couverture ?

Elle se promet, une fois sauvé le gamin du roman, de partir à la recherche de ses collègues, les disparus. Maintenant elle y voit clair, elle sait où ils sont. Enfin pas exactement mais elle croit savoir. Pourvu qu'ils n'aient pas trouvé la mort dans une joute chevaleresque, ou qu'ils n'aient pas été embrochés par le capitaine Flint. Elle se ravise, le capitaine Flint, impossible, *L'Île au trésor* est en rupture de stock chez l'éditeur, et l'ouvrage n'était pas dans le bibliobus avant qu'elle prenne le poste. Elle va demander de passer à plein temps. Faudra penser à acheter Conan Doyle et Agatha Christie. Et si elle parvenait à demander à Hercule Poirot deux ou trois astuces ?

Elle pense à son père qui voulait être écrivain et qui n'a jamais réussi. Elle voit ses petites lunettes de vue au sommet de son nez, elle sent l'odeur des pages et l'odeur de ses grandes mains mêlées. Elle se souvient des bibliothèques qu'ils arpentaient tous les deux. Il l'abandonnait au rayon Jeunesse, il disparaissait pendant des heures. Elle se souvient des cabanes qu'elle construisait pour ses poupées en empilant sur la table les exemplaires de *La recherche*, avec un jeune homme moustachu dessus.

Elle lit souvent les annotations qui parsemaient toutes les lectures qu'il lui a léguées. Elle se dit qu'il l'aurait aidée, s'il était encore en vie. Elle sait qu'il possédait un passe pour ouvrir cette forteresse qu'on appelle l'imaginaire. Peut-être bien qu'il lui vient une larme, ranimée par la conscience du temps perdu.

Lorsque le flic rentre dans le bus, elle est en train de parler avec un petit gamin joufflu. Elle l'a vu, elle s'interrompt.

« Alors vous avez aimé ?

— Oui, c'était bien ! Vous n'auriez pas *Le conte du Graal* par hasard ? » demande le flic.

Elle répond « oui », tout de même un peu étonnée. Elle se dit qu'à deux mois de la retraite, les romans de chevalerie doivent le faire rêver. Quand on a passé toute sa vie dans les procès-verbaux. Le langage vaut mieux que ça. Elle se souvient des papiers d'huissiers sur le bureau de son père auxquels elle ne comprenait rien. Elle se dit que ç'est ça qui l'a emporté, tous ces mots galvaudés, ce vocabulaire à l'usage du réel.

Juste avant le gamin lui a dit qu'il avait lu la fin, qu'il n'y a pas de souci à se faire, que Ralph va être sauvé par des officiers de marine. Alors la voilà rassurée. Tant pis pour ses habits, elle décide de ne pas retourner les chercher. Faut maintenant retrouver ses collègues. Elle va commencer par *Yvain* puisque maintenant elle l'a sous la main. Elle dit au gamin de revenir demain.

« Voilà ce qui m'arriva, il y a plus de six ans : je cheminai tout seul, à la recherche d'aventures, équipé de toutes mes armes comme le doit un chevalier. Je trouvai un chemin qui me conduisit au cœur d'une forêt épaisse. »

Le lendemain, elle tient la main de l'enfant, pas tout à fait sûr de lui. Ils cheminent dans un bois qui s'étend à perte de vue. Derrière la futaie, elle aperçoit un rai de lumière qui indique l'emplacement d'une clairière. Elle entend une rumeur d'abord, puis des cris rauques. À mesure que la jeune bibliothécaire et le petit joufflu avancent parmi les ronces et les fougères, l'écho du hennissement de quelques chevaux et le martèlement d'une lame en acier sur une autre se rapprochent.

« Aussitôt qu'ils se virent, les deux hommes s'élancèrent animés d'une haine mortelle. Chacun avait une lance solide, et ils se donnaient des coups terribles, perçant les écus, déchirant les hauberts. Les lances rompues furent vite en morceaux sur le sol. Ils s'affrontèrent alors à l'épée. »

Dans *Yvain*, elle n'a rien trouvé. Elle referme enfin *Le Grand Meaulnes*.

Depuis plus de trois mois, chaque mardi, elle part chercher ses collègues. Elle désespère de les retrouver. Les gendarmes ont cessé leurs investigations et l'affaire est classée sans suite. Pourtant le flic continue à lire. Il vient régulièrement lui rendre visite pour discuter de ses lectures. Maintenant qu'il est à la retraite, il a tout le temps. L'autre fois il lui a avoué avoir eu l'impression d'être happé par sa lecture. « Comme si, vous savez, j'étais rentré dans le livre. »

Elle ne lui a rien avoué, elle a juste souri, et elle a pensé immédiatement à son père. Parfois elle se dit qu'elle ferait bien d'aller voir sur la plage de Balbec ou du côté de Guermantes. Peut-être que son père n'est pas vraiment mort, qu'il se trouve là-bas, après tout, au grand hôtel ou sur la falaise, à l'ombre des jeunes filles en fleur ?

Depuis que cette histoire est classée, le menuisier a rajouté l'étagère et changé les poufs. Elle a demandé au maire si elle pouvait redonner des couleurs au bibliobus. On a peint sur le flanc du véhicule un chevalier. Il tient d'une main sa monture et de l'autre un petit garçon, tête frisée, une fossette sur la joue. Elle a repris ses études, elle apprend la langue médiévale, le latin et le grec. Elle se dit que peut-être, chez Ovide ou dans l'*Odyssée*…

On n'a plus de nouvelles. Ça doit faire au moins trois jours qu'elle n'a pas donné signe de vie. À la mairie personne ne sait où elle est. Le nouveau chef de la brigade est un incapable, qui n'a qu'une idée en tête : les détraqués sexuels. Il en voit partout. Il dit qu'elle a dû se faire violer, qu'on va la retrouver dans les sous-bois, à moitié dépecée, que le journal télévisé fait bien d'en parler tous les soirs, qu'il faut alerter les gens, mener une campagne de sensibilisation et voter de nouvelles lois répressives.

L'ancien flic, lui, croit que la solution est ailleurs. Alors il prend l'initiative de chercher par lui-même le bibliobus. Et comme il n'a pas perdu son instinct, qu'il l'a même affûté, en lisant Agatha Christie et Conan Doyle, il file d'abord chez le gamin joufflu qu'il voyait de plus en plus souvent dans le bibliobus en compagnie de la jeune femme.

Sa mère le reçoit :

« Il est alité, un mauvais rhume qu'il a contracté je ne sais où.

— Quel roman est-il en train de lire ? demande le flic.

— *Croc-Blanc* » lui répond sa mère.

Il emprunte ensuite la départementale. Cette fois, il a compris. Sur le bas-côté, le camion est garé. Il pénètre dans le carré où se trouvent tous les romans. Il les feuillette, il les connaît tous. Il ne décèle aucun indice. Il sent bien pourtant que la clef du mystère se trouve dans les rayonnages. Il cherche, tourne les pages, change d'ouvrage, en vain.

Soudain, au sol, sous le siège du conducteur, à côté du triangle de signalisation et du cric, il aperçoit la couverture jaune d'un livre qui dépasse. Son cœur se met à battre plus fort comme lorsqu'il s'agissait autrefois de débusquer un malfrat de sa planque. Il tremble, transpire, saisit le roman. Un pressentiment le persuade qu'il sait désormais où se trouvent les trois bibliothécaires. La couverture est un peu défraîchie. On y devine à peine le corps d'une femme nue, mais on lit encore bien le titre et le nom de l'auteur. Celui-là il ne l'a pas lu, et pour cause, il est habilement caché.

Le titre se détache de la couverture : *Les cent vingt journées de Sodome.*

Marquis de Sade.

Mandelstam mon amour

Michel Gros Dumaine

Ce jour-là, j'arpentais les rues de la grande ville inconnue.

Le soir approchait. La grande ville inconnue semblait vivre derrière un mur de silence. Des ombres courbées glissaient furtives le long des façades. Quelques mots tremblaient des murmures inquiets. Je feignais de ne pas les entendre. Je passais mon chemin. La peur déformait les visages qui se laissaient entrevoir.

Depuis l'aube, je cherchais des parcs de verdure, des rues bordées d'arbres, des fontaines de fraîcheur, des rires vibrants au cœur des places, des bancs où asseoir mes désirs de rencontre.

Je ne trouvais que désolation : terrains vagues, rues sans ombre, fontaines asséchées, places désertes et bancs vides. Parfois, le long d'une façade morne, surgissait, sur une bande de tissu tendue à l'extrême, le portrait éclatant d'un homme qui m'était inconnu.

Il avait un regard rempli de compassion. Une épaisse moustache lui dessinait sur le visage un air bonhomme. Son port altier dressait l'allure d'un chef de guerre. Il paraissait s'offrir sans fard à l'amour de ses troupes. Un chef donnant l'impression qu'il souffrirait de la mort d'un seul de ses soldats quand d'autres, ailleurs, ne verraient dans la mort de tous qu'une simple statistique. Pourtant, inquiète, je passais rapidement mon chemin.

Le soir était devenu d'encre. Les ombres courbées s'étaient fondues dans les pierres. La lune servait de réverbère. La grande ville inconnue voulait m'engloutir dans sa lueur blafarde.

Longtemps, j'ai cru que je l'avais aperçu la première. Aujourd'hui, je suis sûre qu'il m'observait, caché au creux d'une porte cochère. Tout avait été tellement vite. Ossip Emilievitch était pris par l'urgence. Il posa promptement une main sur ma bouche et de l'autre m'intima le silence. Dans un souffle, il me demanda : « Venez-vous de l'autre ville ? ». J'acquiesçais d'un signe de tête. « Venez, dit-il ! », et il m'entraîna à perdre haleine dans le dédale des rues sombres de la grande ville inconnue.

J'ai le souvenir d'escaliers interminables, de portes qui s'ouvraient dans les étages, de silhouettes fuyantes, de craquements, de nos souffles courts, glacés comme des courants d'air par la fraîcheur du soir. J'avais besoin de reprendre ma respiration, tant l'effort avait été rude, quand il me tira sans ménagement vers un petit escalier, comme une échelle de meunier, qui menait sous les toits. Un instant, il regarda derrière lui et pour la première fois j'ai vu un visage sans peur.

Nous débouchâmes sur un palier sans lumière. Je devinais une porte. Nous étions arrivés. C'était une mansarde chichement aménagée, comme celle où les étudiants de ma ville trouvaient à se loger sans trop de frais. Une armoire, un lit, une table et deux chaises remplissaient une grande partie de l'espace. Dans un coin, un réchaud pour la cuisine et sur le sol, empilée, une impressionnante quantité de livres. Un fenestron ouvrait un coin minuscule du ciel.

Ossip me proposa une chaise et se confondit immédiatement en excuses. « Je dois faire vite, écoutez-moi ! » annonça t-il. Et sans attendre ma réponse, dans un flot continu, il me parla de l'homme des murs.

« Ma ville n'était pas comme vous la voyez aujourd'hui, embraya-t-il. Elle avait des parcs de verdure, des rues bordées d'arbres, des fontaines de fraîcheur, des rires vibrants au cœur des places, des bancs où asseoir nos désirs de rencontre. Les ombres courbées étaient des femmes et des hommes aux paroles légères et joyeuses. Une liberté nouvelle coulait comme un torrent fougueux. Elle préfigurait le combat de ma vie. Je suis poète, dit-il tout bas comme pour reprendre son souffle. Nous rêvions de culture universelle, Anna, Sergueï, Nikolaï, Mikhaïl et moi, quand l'homme des murs est venu poser sur la liberté des mots et la vivacité des couleurs sa chape de plomb. L'art, aujourd'hui, est officiel. »

Aujourd'hui, je suis une vieille femme. J'ai la mémoire qui flanche. Je sais seulement que j'étais la messagère d'une phrase terrible d'Ossip Emilievitch Mandelstam, qui a occupé toute ma vie : « Dites-leur bien, à ceux de votre ville, que je hais les auteurs et les poètes ! ».


BONNE
par Guillaume Gasnot
ANNEE 2012

Sale teint branque

Alexandre Solutricine

Aujourd'hui, le soleil s'est noyé dans son sang. La maladie couvait, un eczéma atomique, de quoi faire crever toute une galaxie, de la majestueuse en sus, de la pimpante, de la développée, garantie sans hommes de croque-moignons. Oui, la force de l'habitude, les sorties couilles à l'air, au petit matin, il y a eu droit, paraît-il, un virus mirage, épandu dans la rosée interplanétaire.

Ces derniers temps, il s'illustrait, trop de fricotages hétérodoxes, les constellations moqueuses le rendaient zinzin. A-t-on vu une planète mal tourner à ce point ? Et bien oui ! Il y a une science. Les corps célestes se renvoient des éclats, il y a du standing, de la tectonique en boutique, des jouets de Baal, de la flûte d'Al-quasar, non mais vous vous croyez où ? Lui aussi doit se faire au giratoire imposé des us et coutumes planétaires, ça ne marche pas toujours. les supernovae suivent des régimes à base de fragments de météorite et ne se laissent pas aborder aussi facilement. Elles savent s'exposer dans leurs habits de lumière, certaines au moment de fondre…

Alors oui, le soleil s'est noyé dans son sang. Ce fut un tour de force ce suicide aqueux. Répandu, pantelant, comme une poudre diluée, fonctionnant à la dérive, accoudé à lui-même dans la serpentation mirifique du hasard, défouloir de motricité reptilienne, fantaisiste en épilepsie sacro-sauvage des courants nerveux, l'envers de la machinerie soleil défaite et symptomatique, ouverte au fossoyeur le plus offrant.

Exact ! Le soleil en a marre, longtemps il a creusé l'idée d'un pentateuque de la beauté, en brillant, en farfadant, imprévisible, être pirouette et salto jaillissant, il a eu de quoi séduire, bien sûr.

Mais comme tout autre il mange le même pain de son auto-bilan dont il maudit cent fois son approche, en festoyant plus d'une relâche, de beuveries immondes avec des comètes débauchées, des météorites travesties — même pas rasées sous les aisselles — et quelques naines blanches peu recommandables, contorsions vulgaires et fente lubrique aspirant la sève. Ce spectacle abject lui fouettait le groin allègement, porcelet repu et enfin oublieux, qui essaye de renifler les fesses de sa mère encore flasque de sa saillie. Cependant le crissement de la balance,

l'heure des comptes, le trépas du compte à rebours, se mêle toujours, il faut saoul ou pas tirer les conséquences, l'abrogation de sa poésie jugée mièvre, arrêter son petit tour de piste famélique et brouillon, avec ses rayons qui se dégauchissement maladroitement sur la neige, pour l'occire.

Il est une victime, toupie à son corps défendant, action de son entourage, mais allez passer la main dans le dos d'un dieu ronchon, et vous verrez ! L'artiste n'a pas toutes les excuses, même s'il peut encore surprendre un parterre d'artisans surdoués, rompus au malaxage planétaire qui porte égoïstement leur nom. Il doit cannibaliser des couleurs de nature pour façonner de l'étrange, bouger les esprits, dans les vastes torrents de l'incertain, la vacuité visuelle n'est pas de mise quand on s'agite du pinceau. Les créateurs de monde sont des vauriens, regardez à quel apogée ils fixent la cruauté.

Alors on vient avec son petit fard, ses tubes de vie, on étale son talent, souvent au mauvais moment, lors des conciles. On le sait, déranger des possesseurs de système, quand ils décident des orbites, à sourcils levés, et consignent laborieusement dans leurs carnets de chantier un nouveau code de la route, pour éviter de s'enculer à coups de planète, de rompre l'harmonie queue leu leu, ce n'est pas une facilité. Ils y décident des droits de coucou, de la roture céleste, si des météorites hooligans ont l'autorisation d'aller refaçonner quelques plates-bandes, d'aller briser quelques nains de jardin en forme de ville millénaire, et puis c'est amusant de voir les grouillants tout reconstruire, ça a le croquant d'un esquimau parfumé à la telenovelas. Des poignées de centaines d'années à les voir s'affairer et on peut à nouveau taper dans la fourmilière, pratiquer un genre de petit bowling abrasif, aussi bon qu'un week-end entre potes sans les gosses et les bergères. C'est le jeu du marchand de sable devenu cagoinces. Plus la peine d'attendre ; leurs châteaux gigantesques aux milliards de sabliers de vie subissent de l'accélérer, le sable a la frousse, il s'enfuit dans sa chaise percée, à la vitesse d'une chasse d'eau, la mort, en pâté au fond de la cuvette, rode.

Ils hurlent de rire, ils ont pas idée, ils ne commandent plus rien, à part balancer leur bilboquet cramé ou lâcher une comète pour faire danser les yeux. C'est à cause des règles d'autogestion, une fois le monde créé ils se débrouillent, impossible de transgresser le communisme des structures, les seules interventions ne peuvent venir que de l'extérieur, ça tue la foi à la longue, alors le petit choc c'est aussi pour faire oublier une culture, que le grouillant retourne aux racines bibliques, à la charrue coranique, aux astuces du Talmud, aux grattages de couilles ayurvédiques.

Mais revenons au petit des astres, sa condamnation brillante et perpétuelle, oui car notre artiste ne fut pas accueilli par des silences entendus, de l'admiration qualitative, qui s'exprime à blanc, un état de retenu dont la densité métal est proportionnelle à l'admiration. Et bien il fut de ceux qui comme un verre miniaturisé par la force du blâme, sous sa puissance indescriptible, rampent de tout leur éclat, roulent leur corps éparpillé et tremblent selon la magnitude des lazzis. Pas de talent donc pour la peinture, un des leurs rompu à la soudure nucléaire proposa au malheureux une transmutation dialectique, un sortilège obsédant, une condamnation à la lumière. Au moins le saltimbanque serait utile à leur cause. Il distrairait la guilde des mangeurs de halos, la régie des farceurs.

Parce qu'on a beau avoir tous les droits, il y a quand même des empêcheurs de tourner en rond, les empapaouteurs noirs. Les derniers-nés du troupeau, les bouffeurs de monde, qui cassent tous les jouets en absorbant la lumière, qui vous chient dans le temps, par le tube digestif raccourci de l'histoire. Ces gars-là sont des marioles fragiles, ils aiment pas choper la courante, ça peut les rendre patraques. Alors un petit soleil dans la Voie lactée, qui côté face bouillonne le grouillant pour le développer, pour lui attiser la mitose et la sottise, et de l'autre un tissage d'ombres qui prend de l'ampleur, ça donne une belle image de la scarlatine, ça interpelle les gobeurs de photons, ça laisse planer le doute. Et oui ! Voilà son dévolu au petit mirliton, qui nous bassine avec sa rotonde minimaliste suspendue dans notre ciel comme un pin's irradiant.

Alors cette situation pernicieuse, qui lui vaut quand même des agenouillements gratuits, un classement dans le hit-parade des divinités choyées par les hommes, il la vit mal, il sait qu'il ne décide en rien du joujou futur, juste des figures imposées, du conventionnel qui irrite son âme d'artiste toujours vivante.

Le soir, au coin du feu, avec quelques congénères, quand les filles font de la retape en province, ils rebâtissent le monde en mangeant du chamallow sidéral et boivent des coups. Lorsque la tête lui tourne enfin, et non son corps, il se voit dans mille facéties. Comme il aimerait venir en vélo au-dessus de nos têtes, avec un chapeau de paille jouer l'acrobate, s'essayer au hula hoop ou former un haïku renouvelé dans le ciel à chaque rosée. Bourrés ses copains sont des langues de mauvais acabit, ils lui conseillent d'aller aux putes dans la constellation du Castor avec pour tout paiement son chéquier postal, de sortir à poil pour graphiter sa haine sur les murs de l'éternité, de moquer le regard des dieux dans des parades iridescentes de lie.

Alors par bravade, le béret cadencé de travers, il rote en rentrant, maudissant les dieux de n’avoir inséré dans leur âme rustre de concepteurs caustiques son talent d’archipeintre, balbutiant dans sa toux, comme le font les poivrots sous les ponts, dans leurs tristes mises en Seine. Il rentre le mal aux tripes et le bourdon à la lippe, un poing rageur à la lune épluchée d’ombre. Après tout un simple coup de l’âme dans son œil d’éléphant lacté lui ferait geindre son sang jusqu’à l’agonie, jusqu’à se perdre dans les limbes incarnats de sa défaite corps, pue, lente.

Debout les morts-vivants !

Paul Jullien

COURT ESSAI SUR LA VASTE PENSÉE D'HENRY MILLER

Henry Miller. Un nom associé à l'obscène, à l'écriture sexuelle, une crudité parfois vulgaire, toujours choquante ; une littérature avant tout poétique, un immense artiste de la liberté.

Dans un petit ouvrage, *L'obscénité et la loi de réflexion* (1945), mettant en avant toute sa puissance créatrice, Miller définit l'obscénité comme une structure de pensée en constante fluctuation selon les époques et les mœurs, mais surtout un moyen pour le pouvoir moraliste de censurer l'art et de canaliser la subversion des œuvres pouvant susciter des troubles de conscience chez le public. Il ne pense pas l'art comme pouvant être obscène : il n'y a d'obscénité que chez l'observateur enfermé dans une morale où elle a place. Il poursuit en indiquant que l'utilisation de cette sexualité crue n'est qu'un moyen technique pour l'artiste « d'éveiller » le lecteur. Une même astuce que l'on retrouve dans la Bible, d'après lui, où le miracle divin, comme la crucifixion, serait une manière d'ancrer la croyance du « bigot » dans la foi. Dès son premier ouvrage, et de manière encore plus prononcée dans le triptyque *Crucifixion en rose* (*Sexus*, 1949 ; *Plexus*, 1952 ; *Nexus*, 1960), il façonne des scènes sexuelles très crues qui tombent ça et là, tel un cheveu sur la soupe, pour attiser la foi du lecteur dans l'art que l'écrivain produit sous ses yeux. L'art serait donc le seul vecteur d'un réveil d'une conscience populaire.

Henry Miller brosse le portrait de l'écrivain et plus largement de l'artiste, qu'il nomme les « créateurs » : ils représentent le bras humain sortant de la nasse, armé d'un miroir réaliste dans lequel le lecteur devrait se voir tel qu'il est : un être faible, un automate au royaume de l'inertie, qui n'a de différent de ce créateur qu'il lit, admire ou supporte, qu'un manque poignant de courage, un déni tel de son humanité qu'il ne peut rompre les chaînes sociales.

Les deux premiers ouvrages (*Tropique du Cancer*, 1934 ; *Tropique du Capricorne*, 1939) évoquent les longues errances libératoires d'un Henry Miller en prise avec les déboires sentimentaux et matériels du monde qu'il entoure. Dans une ouverture totale de son cœur, il retrace l'ignominie

d'une vie passée au labeur des premières sociétés de service de l'Amérique urbaine des années 1920, où il se marie au hasard, avec la première femme venue, contraint par l'œil martyrisant d'une société d'ordre et de morale. Il décrit cette période comme étant celle, mortifère, où il se morfondait dans l'attente d'une explosion de toutes ses cellules pour enfin voir sa vie changer. Durant les quarante premières années de cette « non-vie », il n'écrivit que très peu, et laissait bouillonner au fond de lui, dans une cocotte-minute fourrée de dynamite, une soupe informe, un ragoût des horreurs simples et banales de ce monde : les menottes sociales, le travail aliénant, le regard de sa petite communauté allemande dans une petite avenue immuable de Boston. Cette explosion eut bien lieu, à l'approche de sa quarantième année.

C'est en France, à Paris plus particulièrement, où il vécut dix années, dans la misère et la solitude la plus extrême, qu'il découvrit la puissance de l'art, en côtoyant les plus grands dans le quartier de Montmartre, et où il se lia d'une profonde amitié pour Blaise Cendrars pour ne citer que lui. Mais il n'avait cure des habitudes bohèmes des cafés parisiens. *Tropique du Cancer* démontre sa seule ambition d'alors : chercher à apaiser sa faim et créer le livre millénaire, c'est-à-dire coucher sur le papier ces « dizaines de millions de mots » qui s'étaient insinués en lui, dans ses nerfs, dans ses veines, jusque dans la moindre de ses cellules.

Dans ce même *Tropique du Cancer* désormais célèbre, il dépeint un Paris plus vivant que jamais, plus vivant que nul Parisien n'aurait pu le décrire. Dans chaque pierre, dans chaque feuille, chaque herbe, chaque parc, place, statue, marche, escalier, il y insémine ses souffrances, sa tristesse et sa faim ; pour faire exploser à la face du monde toute la création que chaque parcelle infinitésimale de vie que ce Paris peut transporter, il devient lui-même Paris. Miller ne décrit pas le monde ; il est le monde. Il gardera pour la France, pour Paris, ce Paris des artistes, mais aussi pour la France profonde et vitale, un amour si profond que l'on pourrait dire de lui qu'il est le premier patriote français, premier patriote au patriotisme si américain : celui des Whitman et des Thoreau, de ces auteurs dans lesquels il puisera l'amour des hommes, des êtres et des choses. La guerre en Europe déclarée, après un bref séjour en Grèce (*Premier Regard sur la Grèce*, 1971), il se voit rapatrier vers sa terre natale, désargenté et non édité (*Tropique du Cancer* et *Tropique du Capricorne* subissent la censure aux États-Unis).

Retour en Amérique. L'Amérique et ses villes-monstres, son progrès, son activité, son labeur, ses industries, en voie de tertiarisation,

cette Amérique qu'il dépeint alors vide de tout sens artistique, où ses frères créateurs sont condamnés par la société à se mourir à douces flammes dans les drogues, au fond de greniers miteux, de chambres de bonne qui les enferment dans le feu de l'enfer de l'artiste qui ne peut plus créer, où le seul choix est de se retrouver à travailler dans des sociétés de publicité qui ne comprennent rien à leur talent et le sacrifient sur l'autel de la consommation de masse (voir pour cela l'essai *La Grande misère de l'artiste aux États-Unis*, 1944). L'Amérique se tue dans une paix torve et infinie, où l'assassinat de masse galope, le meurtre de sang-froid comme seul moyen pour « l'homme-qui-ne-crée-pas » de déchaîner cette violence terrible qui gît dans ses entrailles. « Pour cela, en Europe, il y a les guerres. » (*Cauchemar climatisé*, 1945)

Les pages de *Cauchemar climatisé* sont décisives dans la compréhension de l'œuvre d'Henry Miller : dans une longue fuite dans tout le sud des États-Unis, transpercés d'est en ouest en automobile, l'on voit se transformer sa pensée au fil des kilomètres. Dans la première partie de cet ouvrage, qui s'inscrit pleinement dans la continuité des précédents, il traite de l'Amérique urbaine où travail et activité humaine riment avec inertie. De ces premières œuvres jusqu'à ce livre donc, Miller halète comme un cheval fou, engagé qu'il est dans une fuite perpétuelle. Cette fuite n'est pas de celles qui vous font vous cacher du monde, mais de celles créatrices à la recherche de la paix intérieure. Une vraie ligne de fuite au sens deleuzien du terme qui se lit dans l'ordre chaotique de ses œuvres. Miller écrit la vie, les hasards. Miller écrit le chaos. Ses livres commencent chacun là où bon lui semble faire dégoupiller sa furie artistique. Ils se terminent tous au beau milieu d'un néant sans fin, qu'il rattrape par un bout ou par un autre, telle une corde échouée en plein désert, un fil qui guiderait le lecteur vers un nulle part absolument gratifiant. Ce style donne une impression d'anachronisme total, où le temps n'existerait plus, comme si l'écrivain n'avait pas su démêler un élément moins absurde qu'un autre dans toute cette vie passée à être étranger à sa propre existence. Par cette folie construite (il peut passer d'un passage sur son enfance à un où il met un rêve en exergue par un « tout ça me fait penser » !), il relate sa vie d'avant l'écriture, comme un simple enchaînement de faits hasardeux, où l'homme qu'il est n'a eu comme choix que de suivre un rail tracé pour lui par la providence sociale, sur lequel il n'avait nul pouvoir jusqu'à ce que la locomotive lancée à toute vitesse fume et explose au milieu d'un pont, dans le brouillard nuptial du Nouveau-Mexique (*Tropique du Capricorne*). Cette vie tracée sur un rail, sur deux tropiques, cette vie qu'il réfuta de la première à la dernière ligne de son œuvre, représente la vie du « cadavre-vivant » qu'il a été jusqu'alors.

Dans cette première œuvre, il cherche à se construire en tant qu'homme, à plus de quarante ans, en tuant purement et simplement l'adulte qui est en lui. Il veut se débarrasser de toutes les chaînes sociales pour « dépasser l'enfance dans le sens opposé » ; une voie qu'il trace à travers le concept de « désapprentissage », c'est-à-dire le fait de déconstruire toutes les lignes les plus dures que la société et sa culture ont pu dissimuler en lui, pour enfin pouvoir regarder avec des yeux neufs, s'émerveiller devant la nature, l'art, le simple dessin d'un enfant. En tant qu'homme, et on voit ici que l'homme et l'artiste ne peuvent se dissocier, il renie ces deux tropiques sur lesquels il subissait l'activité humaine des sociétés modernes, et plus particulièrement celle de l'Amérique. Ces activités avilissantes telles que le travail et la servitude volontaire créent, en un maelström obscur, du vide ; un vide qui attire dans son champ gravitationnel, constitué par toutes les forces les plus aliénantes, toujours plus de vide, l'inertie ravageuse de toutes les consciences prises dans cette ronde.

Henry Miller, bien qu'écrivant tous ses textes à la première personne, et n'ayant pour seul narrateur que lui-même, ne cherche jamais à écrire seulement pour lui, ni à se mettre en avant. Il écrit pour son public, un public qui lui est vital car vecteur d'amour. Il écrit pour mettre ses lecteurs face à leurs contradictions, jusqu'à les faire vomir de haine pour eux-mêmes. Il veut provoquer en eux, par l'art, cette même explosion qu'il connut. Cette explosion est difficilement formalisable en mots. Lui-même dans *Tropique du Capricorne* cherche à exploiter ce moment mais n'arrive à produire qu'un texte très obscur sur cette période précise, qu'il nomme métaphoriquement « dynamite ». Toutefois, dans la première partie de *Crucifixion en rose*, il parle de « grande Crise » qui aurait aussi très bien pu le rendre fou. C'est peu après que Miller se coupera de toute sa famille, sa femme et son enfant, sans n'avoir jamais le moindre remord, pour partir vers l'Europe. Il est tentant de nommer cet évènement comme la « grande Crise de déconstruction » qui fait passer Miller de cadavre-vivant à artiste, artiste bien que n'ayant jamais écrit une seule ligne. Pour expliquer sa foi en son devenir lors de cette période, Miller parle parfois de « Providence », de « Dieu », « d'une chance qui le suit indéfectiblement ». Il veut forcer ses lecteurs à se servir de cette même « dynamite », un public auquel il voudrait faire prendre conscience de son potentiel créatif pour qu'il s'élève au seul rang digne, celui de créateur. Dans *Big Sur et les Oranges de Jérôme Bosch* (1957), contenant de nombreuses descriptions de son voisinage et de sa communauté, il incline sa définition de créateur pour désigner par ce terme non seulement les artistes productifs, mais aussi les artistes non productifs, les artistes de la vie, l'homme qui aurait pleinement pris conscience de son humanité en tant qu'individu.

C'est donc dans cette deuxième partie de *Cauchemar climatisé*, puis dans toute la suite de son œuvre, que sa vie d'artiste s'intègre pleinement à celle d'homme : il se transforme alors en sage irradiant ses livres d'amour et de compassion pour ses semblables. Dans un mysticisme intense, gavé de philosophie hindoue, librement enfermé dans la communauté d'artistes de Big Sur en Californie où il s'installera jusqu'à la fin de sa vie, Miller propose une métamorphose totale de son écriture. Le temps est fini de l'agression pour le monde, un monde où il ne veut plus changer que lui-même. Fini le temps où la feuille de papier saignait de ses mots et de la rage de sa mine de stylo. Bien que dénonçant toujours cette inertie propre à l'Amérique, son écriture s'apaise et se tourne vers la vie, ne traitant avec passion que des artistes dont il aime les œuvres. Avec une élégance, même dans la moquerie, et une pureté tranchant avec son style fougueux de jadis, il en appelle à la vie et à l'épanouissement. Comme Picasso qui avait mis cinquante ans pour dessiner à la manière d'un enfant, la littérature de Miller s'approche de cette volonté. « Dépasser l'enfance dans le sens opposé », retourner au sein de l'œuf évidé et sans coquille.

Son style n'est pas empreint d'une dichotomie absurde qui pourrait conduire à le classer dans un registre littéraire soit bourgeois soit populaire. Il est tout à la fois : ferme comme le plus grand des philosophes, ouvert et lumineux pour traiter de ses amis, intraitable vis-à-vis des plus faibles mais amoureux de l'instinct vital qui se trouve dans l'art et la nature. La littérature « millerienne » n'appartient à aucun genre, elle est iconoclaste et hétérodoxe. Sa parole n'est qu'amour gravitant autour d'un monde qui l'a martyrisé, étranglé, torturé, et il le lui rend, se venge de la plus belle des façons par son œuvre dantesque et puissante. Miller aura vécu dans un enfer, et du feu de cet enfer, il n'en aura fait jaillir qu'un monde de lumière, rendant de la clarté aux lieux les plus obscurs avec une humilité, une modestie qui lui est propre.

Henry Miller écrivait dans une Amérique en pleine mutation, une Amérique arrivée à son terme géographiquement, dans la plénitude de sa puissance économique, une Amérique qui installerait bientôt la Pax Americana. Un Américain vrai, ancré à l'Ouest, qui n'avait pour utopie qu'une Europe riche de sa pensée, une Europe qui survivrait de par celle-ci à la guerre et l'infamie. Aujourd'hui, dans une Europe en paix, emprise d'un modèle consumériste américain où l'art se fait publicitaire, où l'artiste novateur se meurt dans des geôles dorées ou au fond d'un creuset underground, où le travail se fait combat quotidien et de plus en plus déshumanisant, soixante-seize ans après *Tropique du Cancer*, l'œuvre de Miller et son modèle de pensée prennent étrangement toute leur ampleur.

EN SAVOIR PLUS

Auteurs

Georgie de Saint-Maur : ses feuilletons en ligne

Marianne Desroziers : ses textes sur notre site et son blog

Sébastien Ayreault : ses textes sur l'Abat-Jour ainsi que son blog

Rip : sa série littéraire et ses nouvelles sur notre site

Antonella Fiori : son site et ses chroniques hebdomadaires dans l'émission Radiodiction

Guillaume Siaudeau : ses textes et son blog

Vlad Oberhausen : ses nouvelles sur notre site

Sylvain Moeckx : une critique littéraire sur l'Abat-Jour

Philippe Sarr : ses textes sur notre site et son blog

Catherine Bécam : sa nouvelle sur notre site

Christian Jannone : ses textes en ligne

Pierre-Axel Tourmente : ses textes sur notre site

Michel Gros Dumaine : son blog

Alexandre Solutricine : ses textes en ligne

Paul Jullien : ses textes sur notre site

Illustrateurs

Shin : ses illustrations et son blog

Guillaume Gasnot : ses illustrations et son blog

Marlène Tissot : ses illustrations et son blog

En savoir plus - Bruegel l'Ancien, *Le Triomphe de la Mort*

À VENIR

Gloire & Oubli



Numéro 3

Mars 2012